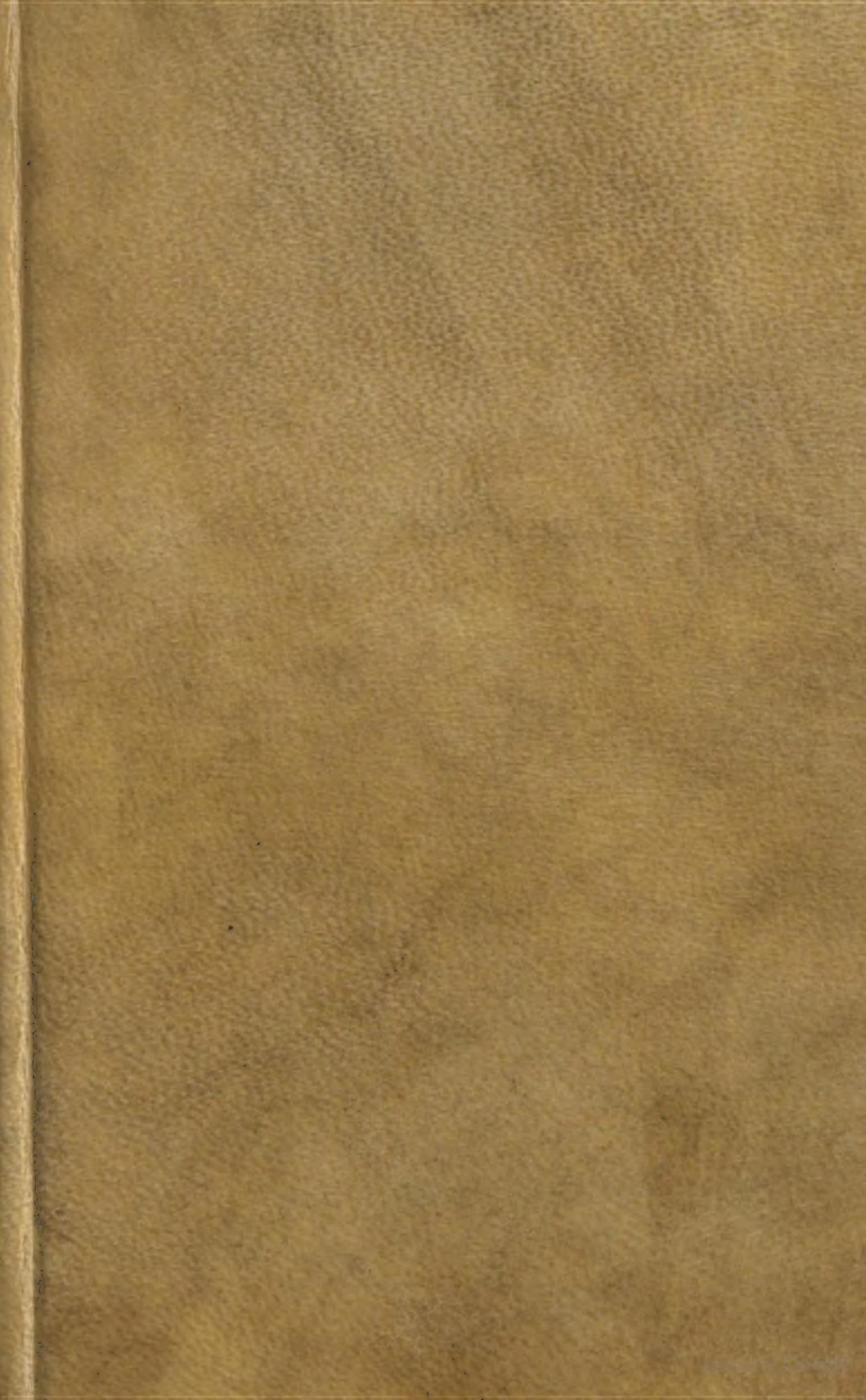
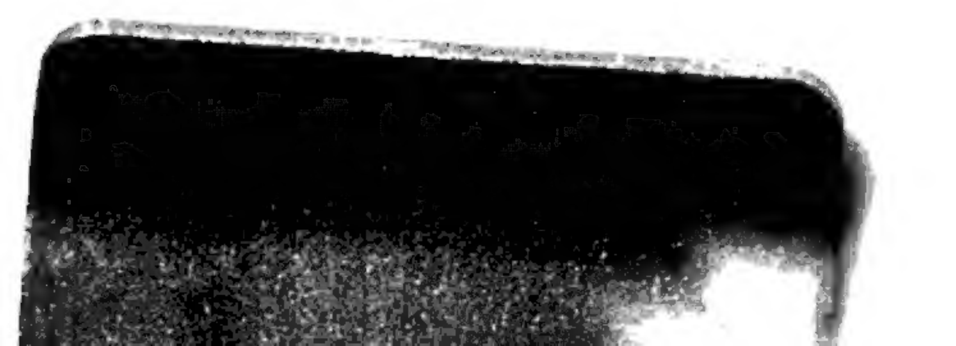


5 · 10 . 573

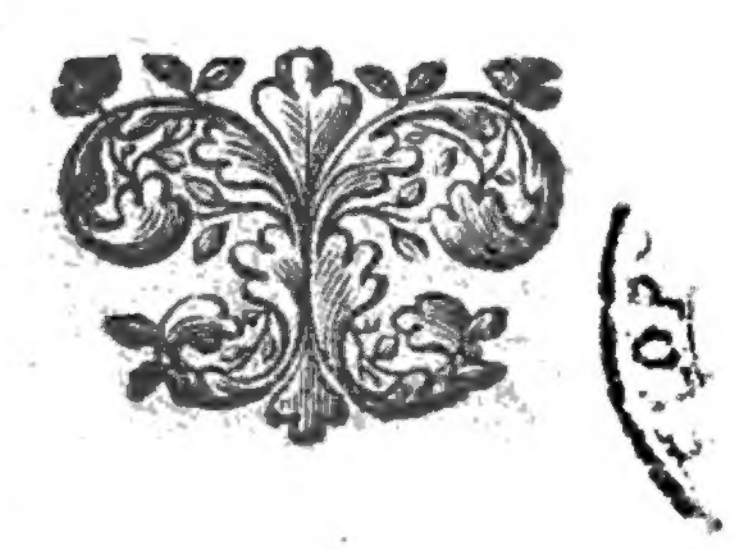


Digitized by Google

CONFORMITE'
DES
COUTUMES
DES
INDIENS
ORIENTAUX,

Avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité,

Par MR. de la C. ****.



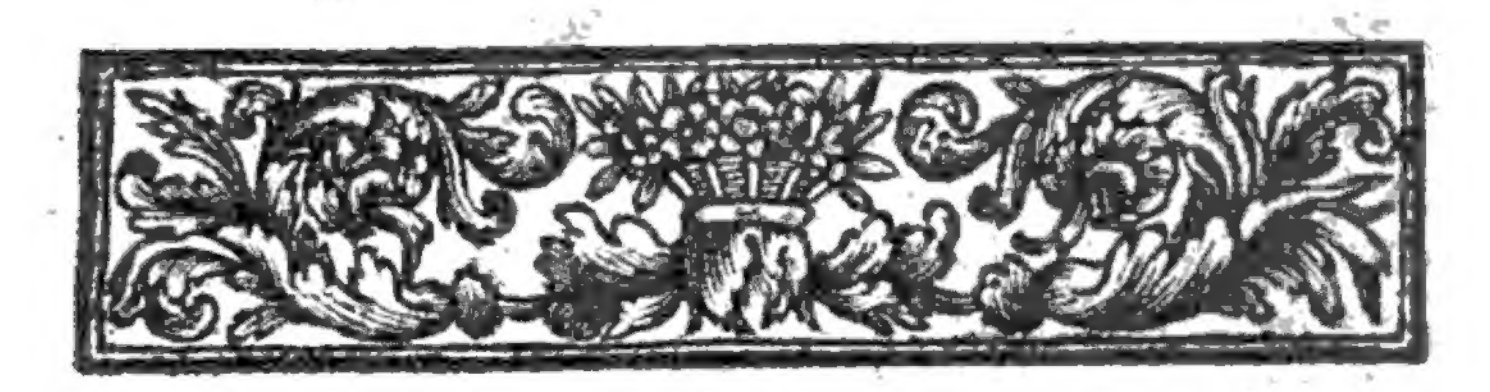
A BRUSSELLES,

Chez GEORGE DE BACKER, Imprimeur & Marchand Libraire, aux trois Mores, à la Berg-ſt...er 1704.

Avec Privilege de Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google



IDE'E GENERALE DE L'OUVRAGE.

S'Il est dangereux d'écrire sur les Païs étrangers à cause de la prevention, que quantité de personnes ont contre tout ce qui vient de loin, & tout ce qui paroît surprennant; il ne l'est pas moins, de garder le silence sur les endroits que l'on a vûs, parce que plusieurs autres s'imaginent, que c'est assez de s'éloigner de son païs, pour trouver à tout moment des merveilles, que chez les étrangers, tout est extraordinaire, & qu'il suffit à un Voyageur, d'ouvrir les yeux pour s'instruire. Ainsi, quelque parti que l'on prenne, l'on court toûjours risque, d'être accusé de peu de sincerité, ou de negligence.

Pour contenter les uns, il ne faudroit rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui est extraordinaire leur devient suspect, & pour satisfaire les autres, il faudroit toûjours parler de prodiges, & de choses étonnantes, parce qu'il suffit qu'une chose soit dans les regles ordinaires, pour leur paroître insipide, & pour les rebuter;

Digitized by Google

Mon ouvrage ne sera assurement du goût ny des uns, ny des autres, car j'ai resté trop longtemps dans les Indes, pour ne pas parler pertinamment sur certains articles, qui pouront paroître surprenans; & d'un autre côté, j'y ay demeuré trop peu, pour parler hardiment de tout, & pour me flater de connoître à fond la politique & les coutûmes des Indiens, & d'avoir acquis en trois ou quatre ans des lumieres, qu'à peine pourroit avoir un homme, qui y en auroit vecu vingt. Mais si la maniere dont je parle des Indes, ne plaît pas à ces deux sortes de caracteres; peut-être ne deplaira-t-elle pas à ceux, qui sçavent se former une idée juste des choses, quoi qu'elles soient éloignées, & qui jugent sans prevention; & s'ils s'apperçoivent, que j'aye eu le malheur de ne pas toûjours rencontrer juste dans le Paralelle que j'ai fait des coûtumes des Indiens, avec celles des Anciens; au moins osai-je me flater, qu'ils ne desaprouveront pas l'envie que j'ai euë de me fair [illegible]n chemin à la connoissance de l'Antiquité, en étudiant les maximes de ces peuples.

Je me suis entierement écarté de la route, que prennent ordinairement presque tous ceux qui font des Relations; car écrire sur ce que d'autres ont dit, & convenir avec eux, n'est qu'être leur Copiste, ce que l'on pourroit fort aisément faire, sans se donner la peine d'aller si loin, & dire autrement, n'est qu'augmenter la confusion, qui est déja assez grande entre la plûpart de ceux qui ont travaillé sur cette matiere; sans que l'on puisse se flater pour cela, d'être mieux reçû, & de trouver plus de foy chez les Lecteurs, qui croient

croient (comme ils le peuvent faire en toute sûreté) que dans la suite, il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étois d'abord proposé de m'appliquer uniquement à l'étude de la Religion des Indiens, & les premieres découvertes que j'y avois faites m'avoient confirmé dans ma resolution, aiant remarqué entre leurs principes, & dans le systême de leur triple Divinité, sçavoir Barhama, Bisnou & Roudre, une certaine suite, qui ne se trouve point dans cette foule de Dieux, qu'ont adoré les Grecs & les Romains, & dont Hesiode nous a decrit la generation. Mais comme l'erreur est toûjours erreur: qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves & de raisons, qui s'éclaircissent les unes les autres, & qu'au contraire, il n'a pour partage, que la contradiction & l'obscurité; lorsque j'ai voulu descendre plus particulierement dans le detail des Sectes differentes des Gentils, & penetrer plus avant dans leurs mysteres; j'y ay trouvé tant d'absurditez, que j'ai crû ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage; d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur Theologie & celle des Anciens Paiens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs Coûtumes particulieres, que j'ai regardé comme de precieux restes de l'Antiquité, qui pouvoient servir à éclaircir plusieurs endroits des Autheurs anciens, & particulierement de l'Ecriture Sainte, ces connoissances étant même absolument nécessaires, pour y expliquer naturellement certains passages auxquels de trés-sçavans Interprêtes ne

Digitized by Google

donnent souvent que des explications allegoriques ; faute d'être instruits des manieres des Orientaux.

Outre cela nous avons dans l'Ecriture plusieurs endroits & même plusieurs termes qui d'abord nous paroissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément pour le peu que nous aions frequenté les Peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces Caracteres d'Antiquité que l'on remarque dans la Bible, & generalement dans les livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres Anciens.

S. Jerôme connoissoit bien l'utilité de cette science, il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes, & malgré tous les bruits que l'on fit courrir contre sa reputation ; il étudia sous un Docteur de l'Ecole de Tiberiade, qui lui enseigna les anciennes Coûtumes des Juifs, & qui lui fut d'un grand secours pour sa Traduction, & pour ses Commentaires.

Mon dessein eut été de parcourrir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire un peu commodement, & d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme sont, par exemple, les vieilles Coûtumes de la populace, ses fêtes, ses proverbes, sa maniere de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, & de cultiver les terres ; étant certain, que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'Antiquité, c'est assurement chez les Gens les plus simples, chez ceux qui habitent les Deserts & en, general chez les moins civilisez, qui n'ont ny assez d'ambition, ny assez de richesses, pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les grands Seigneurs inven-

Digitized by Google

inventent, & s'éloigner par consequent de celles de leurs Ancêtres.

Presque tous les Voyageurs ont negligé jusqu'icy ces sortes d'observations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles, & comme des choses indignes de leur attention. Il est bien vrai, que prises en elles mêmes, elles ne sont d'aucun prix, mais pour le peu que l'on fasse reflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des Anciens; on tombera aisément d'accord, qu'elles méritent bien, que l'on se donne la peine de les rechercher & de les écrire.

Je n'ai rien negligé pour m'instruire pleinement des Coûtumes des Indiens, & j'ai observé le mieux qu'il m'a été possible, jusqu'à leurs maximes les plus communes; mais pour les voir dans toute leur pureté, il auroit falu penetrer plus avant dans les terres, que je n'ai fait; parce que sur les bords de la Mer, le Commerce continuel qu'ils ont avec les Européens fait qu'ils se relâchent fort sur l'observation de leurs regles & qu'ils passent par dessus bien des choses, dont ils se faisoient auparavant une severe Loy, de sorte qu'ils ne sont ordinairement ny Chrétiens, ny religieux observateurs du Gentilisme; ainsi il est plus difficile d'y faire des découvertes; outre qu'il faut en quelque maniere s'instruire soi même, car il est presque impossible de rien tirer d'eux sur ce chapitre; la plus grande partie étant trop occupée du negoce, pour penser à toute autre chose; & les sçavans d'entre leurs Brahmes croiant profaner leur doctrine & leurs regles, que de les communiquer aux étrangers.

J'ai donc été obligé de m'applique à examiner leurs actions & leurs coûtumes les plus ordinaires, & d'en tirer presque toutes les remarques que j'ai faites, d'où il est aisé de conclure, qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me suis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les peuples de l'antiquité, mais plus particulierement avec les Juifs, sans vouloir entrer dans la grande question; sçavoir, si ceux qui sous Phacée fils de Romelie & Roy d'Israël, furent transportez en Assirie par Theglath-Phalassar, ou ceux que Salmanassar y fit passer sous le regne d'Osée; aiant penetré chez les peuples des Indes, ne leur communiquerent pas, ce que nous remarquons que ceux-cy ont encore de semblable à eux: ou si Dieu donnant une Loy à son Peuple, ne lui prescrivit pas plusieurs regles, que d'autres Nations observoient déja; comme étant bonnes d'elles-mêmes.

L'on pourroit rapporter plusieurs choses en faveur de chacune de ces opinions, mais comme ce ne sont que des raisons de probabilité & de vraisemblance, & que sur un pareil article, on ne peut alleguer aucune preuve positive; j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques-uns trouveront peut-être extraordinaire, que cet ouvrage ne soit composé que de remarques separées les unes des autres, & que de faits qui n'ont aucune liaison entr'eux; mais j'ai crû les devoir donner ainsi, puisqu'en effet chaque article traite d'une matiere particuliere, & qui n'a aucun rapport à ce qui precede, & à ce qui suit; outre qu'on n'auroit pû joindre ces articles

ticles les uns aux autres, que par de longues digressions, qui n'auroient été nullement de saison, & qui asseurement n'auroient pas plû à ceux qui ne veulent voir dans un ouvrage, que ce qui doit y être, c'est-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins, que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela, devoir citer les passages Latins tels qui se trouvent dans les Textes, sur tout dans les matieres qui souffrent quelque difficulté & dans lesquelles on a besoin de sçavoir, quel a été le veritable sentiment de l'Autheur; & pour ce qui est de quelques endroit des Autheurs Grecs que j'ay été obligé d'alleguer, je me suis arrêté aux termes de leurs meilleurs Traducteurs, parce qu'il se trouve quantité de personnes, qui quoiqu'ils aiant beaucoup de litterature, n'ont cependant point l'usage de la langue Greque. Je sçai que ces citations ne seront pas du goût de bien des gens, mais d'un autre côté, je crois qu'elles feront plaisir à d'autres, & que ceux qui auront quelque connoissance des faits dont il s'agit, seront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, & sans avoir besoin de recourir aux Autheurs que je cite; si j'ai donné aux passages que je rapporte, le veritable sens qu'ils doivent avoir, & si les consequences que j'en ay tirées, sont justes.

On s'étonnera peut-être, que j'en aye beaucoup plus dit sur les Anciens, que sur les Indiens; & particulierement dans mes premieres remarques, où aprés avoir rapporté assez succinctement ce qui regarde les Indes, je m'étens fort au long sur l'antiquité; mais on cessera de le trouver extraordinaire, si l'on veut bien faire

Digitized by Google

faire reflexion à ce que j'ai déja dit, sçavoir que la connoissance des Coûtumes des Indiens prises en elles mêmes, n'étoit d'aucune utilité, que je ne croiois devoir m'en servir, que pour justifier ce que l'on nous rapporte des Anciens, & pour l'éclaircir lorsque l'occasion s'en presenteroit, & qu'en un mot, l'Antiquité étoit mon unique but.

Comme dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens, & de la Conformité que ces Peuples avoient avec ceux de l'Antiquité; je n'ai pas toûjours expliqué quelques passages des Anciens Autheurs; on demandra peut-être, pourquoi j'ai parlé de cette Conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Ecriture, & des Ecrivains des premiers temps. Je repondray à cela, que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques; a été à la verité de debrouiller quelques endroits qui nous paroissent difficiles dans les Anciens; mais que ce n'a pas été l'unique, & que j'ai encore eu en vûe de contenter par là, ceux qui ne peuvent pas s'imaginer, qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles, que l'on leur depeint les Païens; & de leur montrer, que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent, & qu'ils ne peuvent comprendre; il y en a bien pû avoir autrefois.

Je prie les Lecteurs, de remarquer que je ne donne que comme des conjectures, la plûpart des consequences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent encore entre les Coûtumes des Indiens & celles des Juifs, ou generalement de tous les Anciens, & que je n'épouse aveuglement aucune

des

des opinions, que l'on voira repanduës dans ce petit ouvrage.

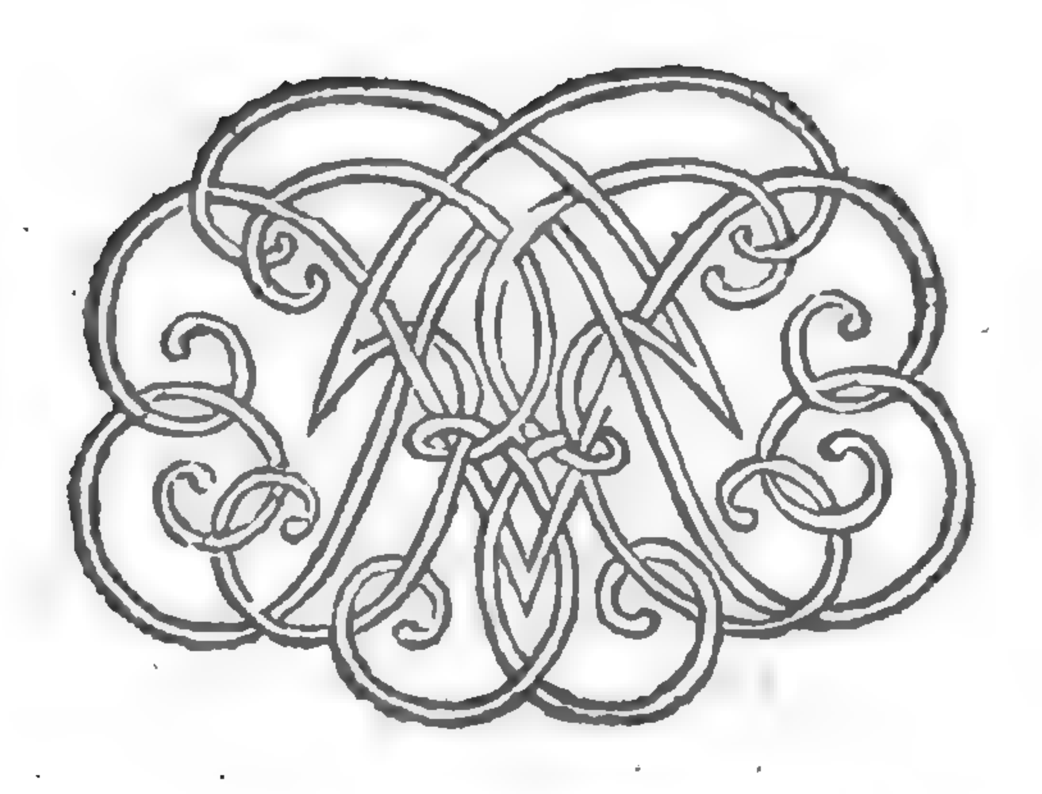
J'avertirai encore icy, que lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce & de Chares de Mitylene, j'ai parlé dans l'Article X X I X. page 175. de l'ivrognerie des Indiens, & de la celebre Baccanale qui se fit aprés la mort de Calanus, pour honorer ses funerailles, & que j'ai dit que le Vainqueur avoit bû cent quatrevingt douze pintes de vin, expliquant ainsi les quatre conges dont parle Athenée, j'aiplûtôt eu égard à la reputation de grands buveurs que l'Autheur donne à ces Peuples, qu'à la maniere dont on explique ordinairement le mot de conge, qui étant pris à la rigeur ne doit contenir que quatre pintes & demie, desorte que les quatre n'auroient fait que dixhuit pintes, ce qui n'auroit pas été une chose si extraordinaire. * Novellius Torquatus but en la presence de Tibere trois Conges d'un seul trait, c'est-à-dire treize pintes & demie, ce qui lui fit donner le nom de *Tricongiaire*. Et Julius Capitolinus dans la vie de Maximin dit qu'il buvoit par jour une *Amphore*, qui contenoit huit Conges qui faisoient trente six pintes, selon la maniere ordinaire de conter, ainsi quand j'ai donné aux quatre Conges la valeur de cent quatrevingt douze pintes, c'est que j'ai crû que la maniere dont les Autheurs parlent de ce celebre combat, n'en demandoit pas moins, au reste j'ai donne à la Conge six setiers comme tout le monde lui donne, mais j'ai donné huit pintes à chaque setier, & j'ai suivi, en cela la mesure des Jaugeurs, ne voiant pas d'autre moien de m'accommoder à l'idée que

(*) *Plin. l. 14. c. 22.*

Digitized by Google

que Chares de Mitylene pretend nous donner de cette debauche. Le Lecteur jugera s'il lui plaît si j'ai eu raison, ou non.

Il s'est glissé dans l'Ouvrage plusieurs fautes d'impression, mais on à tâché d'y remedier par un *Errata* qu'on trouvera à la fin.



CON-

Digitized by Google

CONFORMITE' DES COUTUMES DES INDIENS ORIENTAUX, AVEC CELLES Des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité.

ARTICLE PREMIER.

Des Etats du grand Mogol.

QUoique j'aye résolu de ne rapporter dans mes Remarques que ce que j'ai trouvé, que les Indiens avoient encore de commun avec les Anciens ; cependant comme les Peuples dont il s'agit, vivent sous la Domination du grand Mogol ; j'ai

crû ne pouvoir pas me dispenser, de dire quelque chose de cét Etat, & de donner au moins une idée generale de son commencement, & de son étenduë.

Temur-Lengue, qui signifie Prince boiteux, & que nous appellons par corruption Tamerlan; a été celui qui à fondé l'Empire du grand Mogol. Il y a eu quelques Autheurs particuliers, qui ont pretendu le faire descendre d'une ancienne, & d'une noble famille des Tartares; mais presque tous les autres Historiens qui ont parlé de lui; ont avoüé, qu'il étoit de la lie du peuple; & que ce n'étoit qu'à son merite seul, qu'il étoit redevable de son élevation.

Il épousa la fille du Prince qui commandoit souverainement dans toute la grande Tartarie, & qui étoit un des successeurs du fameux Ginguis-Can, qui en avoit été le premier Empereur. Environ l'an de Jesus-Christ mille quatre cens, il se mit à la tête des Mogols qui étoient des peuples qui habitoient la partie Orientale de la grande Tartarie; & passa avec eux dans les Indes, où aprés avoir soûmis quantité de petits Princes de l'Indoustan, & des Provinces voisines: il jetta enfin les fondemens de ce vaste Empire, que l'on appelle aujourd'hui celui du grand Mogol.

L'on sçait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazet Empereur des Turcs, & qui aprés avoir tenté tous les moiens possibles

sibles de lui rendre sa captivité moins rude, & d'entrer même dans un accommodement avec lui ; fut enfin obligé par la fierté, & les continuelles menaces de ce Sultan, de le renfermer dans une cage de fer, contre un des barreaux de laquelle il se cassa la tête de rage. Tamerlan avoit un genie vaste, il étoit entreprennent & intrepide ; & l'on n'auroit rien à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus humain.

L'Etat perdit beaucoup de son lustre soûs ses Descendans, qui la plûpart negligerent le mêtier de la guerre, pour s'occuper uniquement du soin de leurs plaisirs, & qui ne songerent qu'à couler une vie tranquille, & delicieuse ; mais dans le dernier Siecle, on vît monter sur son Throne, un Prince, qui ne tenant rien de la mollesse de quantité de ses Predecesseurs ; n's'est pas moins rendu semblable à Tamerlan par son courage, & par ses grandes entreprises, que par sa rigueur, & qui non seulement a rendu à cet Etat le lustre qu'il avoit perdu, mais encore a de beaucoup étendu ses limites.

Aureng-Zeb est le Prince dont je veux parler, mais avant que d'en diro davantage sur son sujet, je crois qu'il est necessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, & de rapporter la maniere dont son Pere monta sur le Throne, & comment il en fut chassé.

Chah-Jehan, qui avant son elevation

à l'Empire s'appelloit Sultan Corom, fut Pere d'Aureng-Zeb. Il étoit fils de Jehan-Guire grand Mogol, & devoit sans difficulté s'attendre à lui succeder; mais soit dans l'impatience de regner, ou par quelque mécontentement particulier, il se revolta, & il arriva malheureusement pour lui que son Pere vint à mourir pendant le temps de sa revolte; car ceux qui soûs Jehan-Guire avoient gouverné l'Etat, sçachans que Sultan Corom n'étoit pas de leurs amis; firent proclamer Empereur Bulloqui petit-fils de Jehan-Guire. Cette nouvelle loin d'abbatre Sultan Corom, ne fit cependant que l'irriter davantage, il poursuivit Bulloqui, trouva le moien de s'en rendre maître, & le fit étrangler aprés trois mois de Regne, ensuite de quoi, il fut generalement reconnu pour grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce Prince ne demeura tranquille dans ses Etats, que tant que la jeunesse de ses quatre fils, ne leur permit pas de troubler son repos; car aussi-tôt qu'ils se virent dans un age raisonnable, & qu'ils furent en état de connoître ce que c'étoit que de regner, & de commander aux autres; tous pretendirent à ce supreme degré, Dara, par le droit que lui donnoit le tître de fils ainé de Chah-Jehan, & les autres par leur seule ambition.

Ils étoient quatre freres, Dara étoit l'ainé, Sultan-Suiah le second, Aureng-Zeb

Digitized by Google

Zeb le troisiéme, & Morad-backche le dernier. Chah-Jehan avoit encore outre cela deux filles, dont l'ainée S'appelloit Begum Saheb, qui n'avoit pas moins d'esprit que de fierté, & l'autre étoit Bauchenara Begum, une des plus belles Princesses de son siecle.

Dara, Sultan Suiah, & Morad-backche, faisoient assés connoître le dessein qu'ils avoient de n'être pas sujets les uns des autres,& de pouvoir vivre independans; mais Aureng-Zeb, qui étoit un esprit fin, & transcendant, mais caché, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres; crût devoir paroître desinteressé pour venir mieux à bout de ses desseins; ce qui lui réussit parfaitement bien. Pour lever donc toutes sortes de soupçons, & pour empêcher que ses freres ne se défiassent de lui, il embrassa la vie de Faquir, c'est-à-dire de pauvre Religieux, & d'un homme qui a entierement renoncé aux grandeurs, & aux prétentions de ce monde; & dans cet état caché il sçût si bien aigrir ses Freres les uns contre les autres, qu'ils prirent tous les armes, sans sçavoir presque pourquoi ils les prennoient.

Aureng-Zeb pendant ces divisions prit toûjours le parti du foible témoignant publiquement, que de son côté aiant renoncé à toutes sortes de pretentions, il ne travailloit, que pour le bien commun, & pour procurer la tranquillité à son Pere;

 cepen-

cependant il n'épargnoit rien dans le particulier, pour se faire soûs main des amis, & pour attirer à lui les principales têtes de l'Etat. Lorsqu'il se vît suffisamment appuié, & qu'il vît attaché à ses interêts, les plus considerables Omrahs, qui sont les Generaux des Maures; il leva enfin le masque, & ses freres connûrent, mais trop tard, qu'en se soûlevans les uns contre les autres, ils n'avoient travaillé qu'à leur ruine, & à l'elevation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir prisonnier dans une Fortresse, son Pere Chah-Jehan qui s'y étoit retiré, & qui y mourut six ans aprés. Ce Prince dans son malheur ne parût point à plaindre : il s'étoit revolté contre son Pere, & ses enfans se revolterent contre lui. Lors qu'Aureng-Zeb se vit assûré de la personne de son Pere; il travailla à se rendre maître de celles de ses freres, & à les mettre hors d'état de le troubler dans son Empire; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à executer; Dara qui étoit l'ainé fût pris, & empoisonné; & il trouva aussi aisement les moiens de se mettre l'esprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an mil six cens soixante qu'il fut proclamé grand Mogol. On peut voir dans Monsieur Bernier, & dans plusieurs autres Autheurs qui ont écrit sur les Indes, toutes les particularitez des Guerres d'Aureng-Zeb contre ses Freres; & les moiens dont il se servit pour monter

Digitized by Google

ter sur le Throne. Il étoit encore en vie lorsque je quittai le Royaume de Bengale, qui étoit le dixiéme de Fevrier de l'an mil sept cens deux; mais le bruit courroit, qu'il étoit tombé en enfance.

L'on ne peut pas nier, que ce Prince n'ait été un des plus grands Politiques, & un des plus grands Monarques de son temps, & il suffit de lire son histoire, pour en être entierement persuadé. On lui reproche à la verité, les desordres qu'il a causez dans sa famille, & la dureté qu'il a eüe pour elle, particulierement en la personne de son Pere, & en celle de son Frere Dara; cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plûpart des Orientaux, chez qui lorsqu'il s'agit du Throne, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on vouloit comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des Princes qui ont parû avec éclat dans l'Europe; je crois que l'on ne pourroit pas mieux choisir pour cela, que le Pape Sixte cinquiême; car si Aureng-Zeb n'a monté sur le Throne, qu'en donnant des marques publiques, qu'il y avoit renoncé, & qu'en menant une vie retirée pendant un assez long temps; Sixte ne fut élevé au Pontificat, qu'en affectant de dire qu'il n'y étoit point propre, & qu'en passant tout le temps de son Cardinalat, dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a

paru veritablement ce qu'il étoit qu'aprés être elevé à l'Empire, ou du moins, que dans le temps, que ses freres ne lui disputoient plus que foiblement la Couronne, & qu'il étoit seur de l'obtenir; & Sixte, ne parut aussi ce qu'il étoit, qu'aprés s'être vû la Thiare sur la tête; car le monde fût étonné de voir tout d'un coup un si grand changement dans sa personne. Tous les deux ont rendu florissant l'Etat qu'ils possedoient: ils se sont fait craindre & respecter de leurs Peuples & des Princes leurs voisins, & quoique tous les deux aient eu de la dureté, & aient fait bien des choses, qui prises en elles mêmes, ne devroient pas être loüées; ils n'ont cependant pas laissé de s'acquerir l'un & l'autre, une gloire immortelle. Aureng-Zeb a fait à la verité de grandes conquêtes, ce que Sixte n'a pas fait; mais l'on doit considerer que le premier a regné plus de quarante & deux ans, au lieu que l'autre na tenu le Pontificat que cinq, ce qui a été un grand bonheur pour quantité de Princes d'Italie, mais encore plus particulierement pour l'Espagne, qui n'auroit peut-être plus le Royaume de Naples, s'il eût regné plus long-temps, car il n'avoit pas moins d'envie de s'en rendre le maître, qu'Aureng-Zeb en avoit, de joindre à son Etat celui de Golgonde, à cause des riches mines de Diamans qui y sont; de sorte que s'il avoit encore vécu quelques années;

n'auroit peut-être pas moins bien réussi
ıns son enreprise, qu'Aur eng-Zeb a reussi
ıns la sienne.

Il est difficile de dire, si cette envie de
ıourir, ou de regner, qu'ont presque tous
s Princes de l'Orient, qui peuvent avoir
ıelque droit à la Couronne, est une
ite de la dureté, & de la fierté des Roys,
oûs la domination desquels ils sont
bligez de vivre, ou si cette dureté &
ette fierté que les Roys sont paroître,
st une suite de cette envie insatiable de
egner, qu'ont les Princes qui sont soûs
ur obeissance; & l'on ne sçait, si les
'rinces sont rudes & sanguinaires à cau-
es de l'inconstance, & du peu de verita-
le amour que leurs sujets ont pour eux;
u si leurs sujets ont tant d'inconstance,
z si peu d'amour pour eux, par ce qu'ils
ont rudes & sanguinaires; car enfin quel-
uesuns diront par exemple, quel moien
'être doux & humain avec de tels Sujets?
vec des gens qui ont continuellement
'esprit porté à la revolte? mais d'autres
iront aussi, comment pourroit on s'em-
échez de travailler à se tirer de la domina-
ion de tels Princes, qui ne respirent que le
eu, & le sang, & comment pourroit
n les aimer, & leur être fideles?

Il semble que l'on peut dire à cela que
e peu de veritable amour, que les Orien-
aux ont communement pour leurs Rois,
st un effet de la fierté & de la dureté des

premiers Princes qui y ont regné, & dont la Tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres Princes comme des Tyrans; desorte que les successeurs de ces mêmes Princes ont été obligez, pour detourner les suites funestes, que pouvoit avoir cette maûvaise impression, que la conduite de leurs Ancêtres avoit faite sur les esprits; de continuer la même route, c'est à dire, de traiter leurs Sujets comme des Esclaves, de les tenir toûjours dans la crainte, & d'etre durs, & Tyrans, comme l'étoient leurs predecesseurs. Ainsi la dureté des premiers Souverains a causé dabord cette méfiance & cette crainte dans l'esprit des Sujets; & cette mefiance & cette crainte des Sujets ont causé dans la suite, cette dureté dans les Souverains.

Outre cela les Orientaux sont generalement plus mous, & plus adonnez à leurs plaisirs, que les autres nations, & ils sont par consequent moins capables d'une veritable, & d'une solide vertu, qui n'est pas moins necessaire à un bon Sujet, qu'elle l'est à un grand Prince, car s'il faut beaucoup de science, & de force d'esprit, pour sçavoir commander, & pour ne commander qu'àpropos; il ne faut pas moins de l'une & de l'autre pour sçavoir obeïr comme il faut, & il y a tout au moins autant de grandeur d'ame, à être bon Sujet, qu'il y en a, à être bon Souverain.

Mais

Mais quand il n'y auroit rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des Sujets, quantité de Princes seroient encore; pour ainsi dire, obligez d'être cruels; car les peuples ne peuvent demeurer dans le respect, qu'ils doivent à leurs Rois, ou que parce qu'ils les connoissent veritablement bons, & par consequent dignes d'être respectez; ou que parce qu'ils sçavent qu'ils sont cruels, & par consequent à craindre; desorte que plusieurs Princes Orientaux; n'aians pas assez de bonnes qualitez, pour retenir par là, leurs Sujets dans le devoir; seroient toûjours comme forcez, à se servir pour cela de la Tyrannie, & de la cruauté.

Les Etats du grand Mogol s'etendent du côté de l'Orient, jusqu'au delà du Gange; ils sont bornez au Midi par l'Ocean; à l'Occident par Macran, & Candahar, & au Septentrion par les Tartares. Les deux principales Villes de cet Empire, sont Agra & Delli, qui toutes les deux ont le titre de Capitale.

Je crois que l'on peut avancer sans crainte de se tromper, que les Etats du grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au Monde; car non seulement presque toutes les Nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie y vont porter de l'Or, & de l'Arg nt, & n'en retirent que des marchandises, de sorte que cet Empire est comme une espece de Gouffre, dans

lequel se precipitent toutes les richesses du Monde, & d'où aucunes en sortent.

ARTICLE. II.

De La Circoncision.

LEs Gentils Indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point; & cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la Circoncision, par rapport aux peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, & par le Païs desquels, j'ai passé; parce que quelques Critiques ont prétendu prouver par là, & par d'autres exemples, que je vais rapporter, que la Circoncision n'étoit pas particuliere aux Juifs, & qu'independamment du Precepte que Dieu en avoit fait à Abraham, elle étoit pratiquée par d'autres Nations, & regardée comme un moien naturel de faciliter chez eux la generation.

Mais avant que d'examiner les passages qu'ils alleguent, & les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment; je croi qu'il est à propos de parler en general de la Circoncision, de rapporter le temps auquel elle a été instituée, & de peser les termes dont se sert l'Ecriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de Circoncision dans l'Ecriture, avant Abraham, à

Digitized by Google

à qui Dieu ordonna cette ceremonie, comme une marque de l'alliance qu'il vouloit qui fût d'orenavant entre lui, & les descendans de ce Saint Patriarche. *Et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me, & vos.* Voilà donc quelle fût la raison pour laquelle Dieu ordonna la Circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe, & une marque de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, & les peuples qui descendroient de lui: & il n'est parlé là, d'aucune utilité particuliere. Dieu dans le même Chapitre, menace de sa fureur, celui qui ne sera pas circoncis, & dit qu'il sera exterminé d'entre le peuple. *Masculus cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima ejus de populo suo.* En effet lorsque par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la terre des Madianites, pour venir tirer son peuple de la dure captivité soûs laquelle il gemissoit en Egipte; l'Ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'étoit pas circoncis; & Sephora n'appaisa la juste colere du Ciel, qu'en prennant promptement une pierre fort aigüe avec laquelle elle le circoncit.

Genes. c. 17. v. 11.

Ibidem v. 14.

Exod. c. 4. v. 24. 25.

Les Madianites selon toutes les apparences ne se circoncisoient pas, car s'ils avoient observé cette ceremonie, il paroit bien probable, que Jetro qui étoit Prêtre de Madian, n'auroit pas laissé ainsi contre la coûtume, son petit-fils incirconcis;

cis; outre que si Moïse s'étoit trouvé dans un païs, où la Circoncision eut été en usage; il n'auroit pas manqué non plus à le circoncire; étant aussi zelé qu'il l'étoit, pour la Religion de ses Peres; de sorte qu'il n'en fut apparamment empéché, que par l'usage contraire du païs dans lequel il étoit.

Les Sichimites, qui étoient des peuples de la terre de Canaan, n'étoient point soûmis à la Circoncision, & ils ne subirent tous cette loi, qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, *Genes. c.* & que Sichem, qui étoit fils d'Hemor Prince du païs put épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisoient encore point, & ils n'étoient pas moins connus chez les Juifs par le tître d'incirconcis, que par celui de leur patrie; ainsi Saül aiant perdu la bataille dit à son écuier de le tuer, de peur qu'il ne tomba vif entre les mains des Philistins, & qu'il ne servit de joüet, & de risée, à ces incirconcis. *Dixitque Saul ad Armigerum suum evagina gladium tuum, & percute me, ne forte veniant Incircumcisi isti, & interficiant me, illudentes mihi.* (*1. Reg. c. 31. v. 4.*) Enfin il semble, que le mot d'Incirconcis étoit, en usage chez les Juifs, pour signifier toutes les autres Nations, ou du moins, toutes celles qui ne descendoient point d'Abraham. Je ne pretens cependant pas dire par là, qu'il n'y a eu precisement que les Juifs, qui se soient

soient circoncis; mais seulement, que la Circoncision a été établie chez eux comme une marque pour les distinguer des autres peuples, & que si quelqu'autre nation s'en est servie; elle ne l'a tirée que d'eux, & ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques uns pretendent donc, que la Circoncision n'a point été particuliere aux Juifs; c'est-à-dire, qu'indépendamment du commandement, que Dieu en avoit fait à Abraham, plusieurs autres peuples l'ont pratiquée. Les partisans de ce sentiment, pour appuyer leur opinion, se servent de quelques passages des Anciens; ils alleguent outre cela l'exemple de plusieurs Nations chez qui cette ceremonie est encore en usage, & veulent même qu'elle soit necessaire à certains peuples, qui sans cela ne pourroient pas engendrer.

Herodote a parlé de la Circoncision, *Herodot. lib. 2.* & a dit, que ceux de Colchos, d'Egipte, & d'Ethiopie, étoient les seuls qui se circoncisoient d'abord. Cet autheur ajoûte ensuite, qu'il n'ose pas assûrer, quel a été celui de ces peuples, qui a eu la Circoncision le premier, parce qu'elle paroît trés-ancienne chez les uns, & chez les autres; mais que cependant comme les Ethiopiens, & ceux de Colchos, avoient eu beaucoup de commerce, & de liaison avec les Egiptiens; il lui semble, qu'ils pourroient bien l'avoir tirée de là, &

que

Digitized by Google

que par consequent elle vient en premier lieu d'Egipte ; & cet Autheur appuie sa conjecture, sur ce qu'il n'y avoit que les Pheniciens, qui avoient quelque relation avec les Egiptiens, qui se servoient de la Circoncision pendant qu'elle n'étoit point usitée chez ceux qui n'avoient commerce qu'avec les Grecs.

Ibidem.

Diod. Sic. l. 4. c. 2.

Diodore de Sicile parlant des Troglodytes, dit qu'ils se Circoncisoient, comme le faisoient les Egiptiens. Ces Troglodytes étoient les peuples qui habitoient cette partie d'Afrique, que nous appellons presentement la côte d'Abex, ou d'Abexim, qui est la partie orientale de l'Abyssinie. Et l'on rapporte encore, que le fameux Thales se fit circoncire, afin de paroître moins barbare, & moins étranger aux sçavans d'Egipte, de pouvoir plus aisement profiter de leurs entretiens, en se rendant comme semblable à eux, & d'être en état de penetrer plus avant dans leurs mysteres.

Clem. Alex. Stromat. l. 1.

C'est donc particulierement sur ces passages, & sur quelques autres à peu prés semblables, que se sont appuyez quelques sçavans Critiques de nos jours, pour prouver (comme nous venons de le dire) que la Circoncision étoit en usage chez plusieurs autres peuples, independamment des Juifs, & du Precepte que Dieu leur en avoit donné ; pretendans même, que chez certaines Nations, elle étoit absolument neces-

Digitized by Google

:cessaire à la generation. Voions presente-
.ent ce que l'on pourroit repondre aux
›nsequences, qu'ils pretendent tirer de
:s authoritez.

Il n'y avoit que trois raisons qui puſ-
nt engager les hommes à ſe circoncire ;
avoir le commandement de la Religion
ı'ils profeſſoient, l'impoſſibilité d'avoir
:s enfans ſans cette operation, ou enfin
exemple des peuples avec leſquels ils
.voient, & l'idée qu'ils ſe formoient de
:tte ceremonie.

Nous n'avons aucun fondement pour
oire, que les Egiptiens fuſſent obligez
la Circonciſion, par quelque comman-
:mment de leur Loy, & ce que nous con-
ɔiſſons à preſent de leur Religion, &
: leurs Coûtumes ne peut nous donner
ıcune lumiere là deſſus. L'impoſſibilité,
'avoir des enfans ſans cette operation,
'a pû auſſi engager les Egiptiens à ſe cir-
ɔncire, car enfin, ils n'étoient pas fait
ıtrement en ce temps-là, qu'ils le ſont
preſent, & il eſt tres-ſûr qu'aujourd'huy
; n'ont pas beſoin de cette ceremonie
ɔur ſe donner des Succeſſeurs, vû qu'il
a preſentement en Egipte, quantité de
: Chrêtiens, qui ne ſe circonciſent plus,
: que leur terre n'eſt pas plus deſerte,
ı'elle l'étoit dans ces premiers temps,
: lorſqu'ils ſe circonciſoient ; ou que ſi
le l'eſt ; ce n'eſt que par le nombre des
ınes gens, que l'on y enleve, pour
faire

faire des esclaves, & non pas par l'impuissance des hommes. Il resteroit donc à juger, que les Egiptiens ne se sont circoncis qu'à l'exemple des peuples avec lesquels ils ont vécu, c'est-à-dire, des Juifs; & en effet ce dernier principe a beaucoup plus de probabilité, & de vraisemblance, que n'en ont les deux autres.

Pour se persuader donc que les Egiptiens ont reçu la Circoncision des Juifs, ou du moins, pour admettre cette derniere opinion au prejudice des deux auteres, il suffira de faire quelque reflexion sur leur Caractere, & sur la forte impression, que fut capable de faire sur leur esprit, tout ce qui se passa chez eux, au sujet des Israëlites.

Les Egiptiens ont été de tout temps, les plus superstitieux, & en même temps les plus mysterieux de tous les hommes, & par consequent les plus propres à recevoir des nouvelles impressions en matiere de Religion. D'un autre côté l'on n'a jamais rien vu de si étonnant, & de si terrible, que ce qui arriva chez eux, du temps de Moyse; ainsi l'on peut conclure, que la conduite surprenante de ce grand Legislateur, & generalement tout ce qui avoit quelque rapport à lui; laissa de profondes traces dans l'esprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon submergée dans la mer rouge, la mort de tous les premiers-nés, les tenebres qui

cou-

couvrirent l'Egipte, & enfin tous les moiens dont il se servit pour delivrer de captivité le peuple d'Israel; tout cela, dis-je, ne pût donner au peuple, que beaucoup de terreur, & aux sçavans, qu'une grande idée de celui qui faisoit de tels miracles; & comme tous les Paiens de l'antiquité, ne se faisoient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinitez, celles des étrangers qu'ils croioient puissantes, & d'embrasser quelque chose de la Religion des autres peuples; on peut, ce me semble, juger, que les Egiptiens frappez de tant de merveilles, que les Israelites avoient fait à leurs yeux; épouserent quelquesunes de leurs principales Ceremonies, & qu'ils embrasserent plus particulierement celles qui distinguoient le plus les enfans d'Israel des autres Nations; & comme la Circoncision étoit la marque la plus essentielle du Judaïsme; il y a toutes les apparences, que ce fut principalement à la Circoncision, qu'ils s'attacherent.

L'on pourroit encore ajouter à ceci, qu'il paroit bien probable, qu'avant que les enfans d'Israel sortissent d'Egipte; les Egiptiens ne se circoncisoient pas; & l'on peut fonder cette conjecture sur un endroit du livre de Josue. l'Ecriture nous marque qu'aprés le passage du Jourdain Josue fit circoncire tous les Israëlites, parce que cette ceremonie, n'avoit point été observée dans le desert; & qu'aprés qu'ils

qu'ils eurent été circoncis le Seigneur dit à ce digne successeur de Moyse, qu'il avoit ce jour-là ôté du milieu d'eux, l'opprobre d'Egipte. *Postquam autem omnes Circumcisi sunt, manserunt in eodem castrorum loco, donec sanarentur. Dixitque Dominus ad Iosue: hodie abstuli opprobrium Ægypti à vobis.* Il me semble que par cet opprobre d'Egipte, qui avoit été levé par la Circoncision, l'on ne pouvoit entendre autre chose que le prepuce, & si cette partie étoit regardée chez les Iuifs, comme l'opprobre des Egiptiens, apparemment que les Egiptiens l'avoient, & que par consequent ils ne se circoncisoient pas en ce temps-là, mais s'ils ne se circoncisoient pas encore, lorsque les enfans d'Israël sortirent de leur païs; & que l'on ait cependant des preuves qu'ils se sont circoncis ensuite; l'on peut, je crois, conclure de là, comme nous avons deja dit, que touts les miracles, que Moyse fit chez eux, leur donnerent une si haute idée de lui, & de sa Religion, qu'ils furent engagez par là à embrasser ce que cette Religion, avoit de plus particulier, & à s'approprier ce qui la distinguoit le plus ouvertement des autres; qui étoit sans contredit la Circoncision.

Josue c. 5. v. 8. 9.

L'on objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité, & de vraisemblance, & que par consequent, elles ne con-

Digitized by Google

concluent rien de positif, pour prouver que les Egiptiens ont reçû la Circoncision des Juifs, & qu'ils ne la pratiquoient pas independamment du Precepte qui en avoit été fait à Abraham. Je sçai parfaitement bien que les raisons que je viens d'alleguer, ne sont pas des preuves certaines & positives; mais je crois, que lorsque l'on ne peut avoir aucune certitude physique sur une matiere, l'on doit toûjours s'attacher á ce que l'on y trouve de plus probable, & de plus vraisemblable; & il me paroît bien plus vraisemblable, de dire que les Egiptiens ont tiré la Circoncision des Juifs avec lesquels ils vivoient, & à qui ils avoient vû faire des choses, qui surpassoient infiniment tout ce que pouvoient faire leurs Prêtres, & leurs Enchanteurs, que d'admettre, que les Egiptiens l'avoient independamment des Juifs, & que de l'admettre sans aucune raison forte; car enfin si l'on veut s'appuier sur le passage d'Herodote, qui est la preuve la plus ancienne, & la plus authentique dont puissent se servir ceux qui soûtiennent cette derniere opinion; l'on ne peut conclure autre chose, si-non que les Egiptiens se circoncisoient; & cela ne dit point qu'ils eussent cette ceremonie d'eux-mêmes, & independamment du Judaïsme. Si l'on avoit quelque exemple, ou quelque passage, qui parlât de la Circoncision des Egiptiens, avant l'arri-

vée des enfans de Jacob en Egipte; pour lors on pourroit conclure, que ces peuples s'étans circoncis avant que d'avoir eu aucune liaison, ou aucune correspondance avec les Israëlites, ne tenoient point cette ceremonie d'eux. Mais nous n'avons rien de semblable, & Herodote, qui a écrit environ deux cens quarante ans aprés la fondation de Rome, & par consequent, environ mille dix huit à vingt ans aprés la sortie d'Egipte; n'a rien dit autre chose des Egiptiens, sinon qu'ils se circoncisoient, sans parler du temps où ils avoient commencé cette ceremonie, ni de qui ils l'avoient premierement reçûe, ainsi je ne vois pas, que sur le passage de cet autheur, on puisse établir la proposition dont il s'agit, & que l'on en puisse rien conclure en faveur de ce sentiment

L'on peut opposer encore à cecy, que non seulement les Egiptiens, mais outre cela ceux de Colchos, & d'Ethiopie se circoncisoient comme le rapporte Herodote; mais cela ne prouvera pas davantage, car même cet autheur ajoûte, que s'il ne sçait pas positivement, & s'il n'est pas tout à fait sûr, si ç'ont été les Egiptiens, ou les Ethiopiens qui ont commencé cette ceremonie; il lui paroît au moins bien probable, que ce sont les Egiptiens qui l'ont commencé, & que les Ethiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Egip-
tiens

Digitized by Google

tiens, chez qui la circoncision soit en usage; ainsi, si l'Ethiopie l'a reçûë d'Egipte: l'on ne doit point se servir de l'exemple de ces peuples, pour établir, que la Circoncision a été pratiquée independamment du Judaïsme, puisque l'on supposera toûjours, que les Egiptiens, de qui les autres Nations l'ont tirée; l'ont reçûë eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle donc de la Circoncision des Troglodytes, mais il ajoûte, comme nous l'avons remarqué; qu'ils le faisoient comme les Egiptiens, desquels il est encore trés-probable, qu'ils l'avoient tirée, n'étant pas si fort éloignéz les uns des autres.

Les Negres en Guinée, se circoncisent aussi, il est vrai; mais ils tiennent la Circoncision de Mahomet, & nous n'avons aucune preuve, qu'ils s'en soient servis avant ce faux Prophete. Il est trés-certain, qu'ils ont embrassé, au moins imparfaitement, le Mahometisme, car je leur ai vû des especes de Philacteres, au col, & aux bras, qui étoient écrits en fort bons caracteres Arabes, & qui contenoient certaines invocations qui se trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embrassé imparfaitement, parce qu'il est sûr, qu'ils ont encore beaucoup de restes du Paganisme, comme par exemple, de faire des Sacrifices à leurs mauvais Demons, de peur qu'ils ne leur fassent du mal, & plusieurs autres

autres ceremonies à peu pres semblables.

Nous n'avons donc aucune raison, ny aucune preuve, pour admettre la Circoncision chez les Negres, avant Mahomet, mais quand même ils l'auroient eüe avant lui, cela ne prouveroit pas encore, que ce fut independamment du Precepte fait à Abraham, car ils l'auroient pû avoir des Ethiopiens qui sont les plus Orientaux, & qui avoient commerce avec les Juifs: il s'en trouvoit même dans cette Nation, plusieurs, qui faisoient ouvertement profession du Judaïsme, & qui alloient regulierement adorer à Jerusalem, comme nous le voions dans les Actes des Apôtres, & il y avoit chez eux, des gens d'une grande distinction, qui prennoient ce parti. L'Eunuque de Candace Reine d'Ethiopie, venoit par exemple d'adorer à Jerusalem, lorsque Saint Philippe le rencontra lisant le Prophete Isaïe. *Et ecce vir Æthiops Eunuchus potens Candacis Reginæ Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus, venerat adorare in Jerusalem, &c.* (Actuum c.8.v.27.) Les Ethiopiens aians donc chez eux des gens qui lisoient l'Ecriture, & la Loy des Juifs, & qui non contens des Temples qu'ils pouvoient avoir dans leur Païs; alloient encore adorer à celui de Jerusalem, devoient selon toutes les apparences avoir une grande idée du Judaïsme, & beaucoup de respect pour ses ceremonies; & commes les hommes cherchent ordi-

ordinairement à imiter ce qu'ils estiment, & ce qu'ils admirent; il est bien probable, qu'ils suivirent le Precepte de la Circoncision, qui est si souvent repeté, dans cette Ecriture, & dans les Livres de cette Loy pour laquelle ils avoient tant d'estime, & de respect.

Il seroit inutile d'objecter à cecy, qu'Herodote n'a pas dit, que les Ethiopiens tenoient la Circoncision des Juifs, mais des Egiptiens, car l'on voudra bien, à ce que je crois, preferer, les consequences tirées des passages de l'Ecriture, à ce que rapporte cet Autheur, qui, quoiqu'il soit communement appellé le Pere de l'histoire, n'a pas cependant rencontré toûjours fort juste, & a souvent fait dans la description des temps, des peuples, & des Empires, ce que Pline a fait dans celle de la nature. Outre cela, sans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux authoritez l'on doit s'en tenir; il n'est pas difficile de les concilier, & de les accorder toutes les deux; car il se peut fort bien faire, que d'abord les Ethiopiens aient reçû la Circoncision des Egiptiens; mais qu'aians appris dans la suitte, que les Egiptiens l'avoient tirée eux mêmes des Juifs; ils aient cherché l'alliance de ces derniers, pour puiser chez eux dans toute sa pureté, ce qu'ils ne pouvoient trouver qu'obscurement chez les Egiptiens, qui probablement l'avoient mêlé avec leurs

Digitized by Google

reveries, faiſans un composé des deux Religions.

Quelques perſonnes ont dit, pour prouver que les Negres avoient la Circoncifion independamment du Judaïſme; qu'ils étoient abſolument obligez de ſe circoncire, & que ſans cela ils ne pouvoient pas avoir d'enfans, parce que chez eux, *præputium tegit ab integro glandem, excepto minuſculo foramine*; mais ceux qui ont rapporté cela d'eux, ne les connoiſſoient aſſeurement point, ils ne ſont pas faits autrement que nous, & non ſeulement en Guinée, mais encore dans les endroits de l'Amerique, & de l'Aſie, ou j'ai été, & ou j'ai eu ſoin de m'en informer ſoigneuſement, je n'ai jamais rien entendu de ſemblable, & j'ai appris au contraire que dans les Païs chauds, *præputium erat ſemper maximè dilatatum.* Pour ce qui eſt de l'Egipte, & du Païs des anciens Troglodytes, comme je n'y ai point été, je n'en puis pas parler ſi pertinemment, mais au moins puis je dire, que j'ai vû des gens, qui avoient parcouru ces Païs-là, & qui m'ont dit n'en avoir jamais entendu parler.

D'autres ont même été juſqu'à dire, que la Circoncifion a été également neceſſaire aux Juifs, mais ſi cela eſt ainſi, il faudra faire une furieuſe multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans, car pendant tout le temps qu'ils furent dans

dans le desert, ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha pas d'avoir des enfans. Plusieurs Juifs outre cela aprés avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis & cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour & lorsqu'ils ont été en-age; donc que la Circoncision n'étoit point chez eux un remede necessaire pour faciliter la generation, puisqu'elle se faisoit bien sans cela.

Si l'on a jamais eu sujet de dire, que les ceremonies des Juifs, n'étoient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé, que ce qu'elles paroissoient demontrer naturellement, ou des presages de ce qui devoit arriver; c'est sans contredit au sujet de la Circoncision, qui n'étoit qu'une ceremonie, par laquelle Dieu vouloit faire connoître à son peuple, qu'il devoit retrancher de son cœur, tout ce qui n'avoit point de rapport à sa derniere fin, & aux choses pour lesquelles il étoit fait, & cecy n'est point une explication figurée d'un particulier, ou un effet de la liberté de quelque interprete, qui tourne quelquefois le sens de l'Ecriture conformement à son genie, & qui l'accommode a son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse. *Circumcidite igitur præputium cordis vestri, & cervicem vestram ne indure-* Deuter. c. 10. v. 16.

 tis

tis ampliùs: circonciſez donc vôtre cœur, & ne vous endurciſſez pas davantage. Il eſt vrai, que l'on pourroit dire, qu'il eſt fort poſſible, que la Circonciſion ait renfermé en ſoi un remede naturel pour la generation, & en même temps une figure de ce qui ſe devoit paſſer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves, que cette Circonciſion n'a point été neceſſaire pour la generation, & que l'on voit évidemment, que les Juifs ont ſçû s'en paſſer pendant un aſſez long temps; l'on doit, je crois, conclure, qu'elle n'a été veritablement, qu'une figure, qui devoit donc apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de ſon cœur, tout ce qui ne le conduiſoit pas à ſa derniere fin; c'eſt à-dire à Dieu.

Quelquesuns diront peut-être, qu'à la verité la Circonciſion n'étoit pas chez les Juifs, une operation abſolument neceſſaire à la generation, mais ſeulement un moien de la faciliter, & Philon à la fin de ſon Livre, *de ſpecialibus Legibus*, paroît être de ce ſentiment. Je vais rapporter ſes propres paroles, *ridetur enim majorum noſtrorum Circumciſio, quamvis in non mediocri honore habita etiam apud gentes alias, præſertim Ægyptiam.* Il dit donc d'abord, que certains ſe moquent de la Circonciſion, quoique cependant pluſieurs Nations, & entre autres les Egiptiens

F·lō de
...ia. leg.

tiens l'aient fort honoré; & l'on doit toûjours remarquer en passant, que par cet endroit de Philon, on peut encore juger, que les Egiptiens ont tiré la Circoncision des Juifs, puisqu'il dit expressément, que la Circoncision de ses ancêtres, a été honorée par les Egiptiens.

Cet Autheur rapporte plusieurs raisons naturelles de la Circoncision, pour prouver aux Nations étrangeres, qu'elle ne doit point leur paroître si fort extraordinaire, & il dit, qu'outre l'alliance qui étoit marquée par là entre Dieu, & les Juifs, elle à été encore instituée, *ut caveatur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus .... ut totum corpus sit purius, ne impediat officia sacerdotalis Ordinis; quamobrem etiam radunt corpora Ægyptii Sacrifici, ne quid sordium, vel sub pilis, vel sub præputiis hæreat, quod possit obesse puritati Sacris debitæ;* & enfin il ajoûte, que cette operation, *est cura fœcunditatis, & numerosæ sobolis ..... & idcircò circumcisas gentes fœcunditate pollêre, esseque populosissimas.*

Pour répondre aux passages de cet Autheur, il faut remarquer, qu'il a voulu par là justifier dans l'esprit de quantité d'étrangers, la Circoncision, qui leur repugnoit si fort, & qu'ainsi sans s'attacher beaucoup aux raisons de son institution, qui n'auroient pas été goûtees par des gens qui avoient un systeme de Religion

bien different du sien ; il a été obligé d'en donner quelques raisons naturelles, dans la plûpart desquelles, il paroît cependant, qu'il n'a pas fort bien rencontré. Premierement, pour ce qui est de la premiere raison qu'il en donne, sçavoir que par là, on evite certaines maladies difficiles à guerir ; je ne voudrois pas l'admettre, & bien loin de là, je tiendrois plûtôt pour le contraire ; mais c'est une matiere, que l'on doit laisser à examiner aux Medecins ; outre que supposé que cela fut ; c'étoit se donner bien de la peine, & prendre d'avance de grandes precautions pour guerir plus aisement une maladie, dont les hommes pouvoient se garantir facilement, & quils ne gagnoient, que lorsqu'ils le vouloient bien.

Sa seconde raison paroît plus vraisemblable, d'autant que les Orientaux, & entre autres les Juifs, & les Egiptiens, avoient de grands scrupules sur la pureté, & sur la propreté de leurs Prêtres, cependant s'ils ont tant fait, que de pousser leur scrupule jusques-là, il me semble que l'on devroit s'étonner, qu'ils ne l'aient pas poussé encore plus loin ; & qu'ils n'aient pas imité les Prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaules. Pour ce qui est de sa derniere raison, elle n'est nullement valable, & il ne faut, pour juger de sa fausseté, que faire un peu de reflexion sur cette pretendüe fecondité des Nations circoncises.

Les

Les Juifs, les Turcs, les Arabes, & generalament tous les peuples, chez qui la Circoncision est en usage, ne sont pas plus feconds que d'autres, & au contraire, je suis persuadé, que si l'on vouloit bien examiner les choses, on trouveroit qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avoit besoin de raisons bonnes ou mauvaises, pour s'opposer à ceux qui n'approuvoient point cet usage, & qui n'en auroient reçû aucunes, qui eussent roulé sur la Religion, & sur cette Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham & ses descendans, dont les Gentils, & particulierement les Romains se moquoient, ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si toutes celles qu'il a rapportées, ne sont pas fort justes.

ARTICLE. III.

Des causes principales du Paganisme & de l'Idolatrie.

COmme les Remarques que j'ai faites sur les Indes, roulent toutes sur les Coûtumes des Paiens, & que la plûpart de ces coutûmes sont fondées sur le Paganisme & en sont même une suite; il ne sera pas, je crois, inutile de parler en general de l'Idolatrie, & de rapporter les principales causes de son funeste établissement.

Il est peu de maux en matiere de Religion

ligion, qui n'ayent été produits par quelque ſorte de bien, & peu d'erreurs, qui n'aient eu pour principe, une verité mal entenduë, ou corrompuë par la longeur des temps; ainſi la fable, les Dieux, leur generation, leurs diviſions, leurs victoires, & tous ces menſonges que nous chantent les Poëtes; tout cela a pris ſa naiſſance dans la verité, puis- que ç'a été dans la ſource de la Religion, que nous profeſſons encore aujourdhuy; cependant la verité eſt ſi defigurée chez les Païens, par toutes les reveries, & les fables dont on l'a environnée, & ſes traits y ſont ſi fort alterez, qu'il eſt preſqu'impoſſible de l'y réconnoître.

Il paroit aſſez étonnant qu'il ſe ſoit fait un ſi grand changement dans la Religion, & que d'une verité toute pure, & toute ſimple, les hommes aient tombé dans un abîme d'erreurs, & dans un chaos de toutes ſortes de fables; cependant ſi l'on veut bien faire un peu de reflexion ſur le caractere de la plûpart des hommes, & ſur le pouvoir des temps; l'on ne le trouvera plus ſi fort extraordinaire.

Le peu de ſoin, que l'homme a eu de juger par ſon eſprit ſeul, & l'attache qu'il a toûjours eue à ſes ſens a été la premiere cauſe de toutes ſes erreurs. Il lui falloit quelque choſe qui agit ſur lui exterieurement & lorsque la verité a ceſſé de ſe faire connoître par des ſignes exterieurs, il a mieux aimé ſe laiſſer toucher par le men-

Digitized by Google

mensonge, que de laisser ses sens dans l'inaction, & que de juger independamment d'eux; & ç'a peut-être été la raison, pour laquelle, Dieu qui connoit jusqu'aux detours les plus cachez du cœur de l'homme, & jusqu'a son moindre penchant, a accompagné la Religion des Juifs, de ce nombre presque infini de ceremonies qui nous paroissent inutiles; de peur, que si leurs sens n'étoient pas fixez par quelque chose de bon, & qui les put conduire à la verité, ils ne se laissassent toucher par quelque chose de mauvais, & qui fut capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toûjours eue de la Divinité, a encore été une des causes de l'idolatrie: il leur falloit un Dieu, ils étoient persuadez qu'il y en avoit un, tout leur prêchoit cette verité, le ciel, la terre, le mouvement regulier des astres, & cet ordre de l'Univers, qui ne se dement jamais, étoient autant de témoins de l'existence d'un Dieu; mais la preuve la plus forte, & la plus convainquante qu'ils en avoient, étoient ces mouvemens secrets de leur cœur, qui les portoient comme malgré eux, vers quelque chose de plus relevé, & de plus grand que les creatures, qu'ils voioient naître, croître, & perir devant leurs yeux; car l'idolatrie ne commença point par l'adoration des creatures, dont les hommes connoissoient la corruption: ils ne tomberent pas d'abord

dans ces grossieretez aux quelles les Egiptiens ont donné le commencement, & aux quelles les Grecs, & ensuite les Romains ont enfin mis le comble; & ils n'adorerent dans les premiers temps, que ce qui (hors la Divinité) paroissoit le plus adorable.

D'abord le soleil, la lune, & les autres astres furent adorez; mais comme les hommes ne pouvoient pas toûjours voir ces corps lumineux; ils chercherent quelque chose, qui put les dedommager en quelque maniere, des momens auxquels ils se deroboient à leurs yeux & qui fut un hieroglyphe de ces pretendües Divinitez. Ils ne trouverent rien qui en approcha plus que le feu; & qui fut un signe plus sensible de la splendeur des astres, mais particulierement de celle du soleil; ainsi ce fut au feu, qu'ils s'attacherent. Ils ne le venererent d'abord, que comme une representation de l'astre qu'ils adoroient, mais peu-à-peu ils l'adorerent aussi lui-même. Les Caldéens commencerent, & l'Ur de Caldée d'où étoit Abraham, fut le lieu, où ce premier culte prit naissance; d'où vient que l'on lui donna le nom d'Ur, qui signifie feu.

Je rapporterai icy en passant, une histoire assez plaisante, dont parle Eusebe, a l'occasion du feu, que les Caldéens regardoient comme une Divinité. Ces peuples pretendoient, que leur Dieu étoit le plus puis-

Eusеb. hist. Eccle. l. 11. c. 26.

puissant & le plus fort de tous les Dieux, & ils n'en avoient encore trouvé aucun, qui eut pu lui resister, car aussi-tôt qu'ils en pouvoient attraper quelqu'un de ceux des autres nations, ils le jettoient dans le feu, qui ne manquoit pas de le consommer, desorte donc que le Dieu des Caldéens passoit publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux; mais un prêtre de Canops, qui étoit un des Dieux d'Egipte, ou il y avoit aussi une Ville du même nom, trouva le moien de lui faire perdre cette grande reputation qu'il avoit aquise. Il fit faire pour cela une Idole d'une terre trés-poreuse, dont on faisoit ordinairement des pots qui servoient à purifier l'eau du Nil: cette statue, qui avoit un tres-gros ventre, fut remplie d'eau, & le Prêtre bouchâ avec de la cire quantité de petits trous qui y étoient, aprés quoi, il s'offrit à faire entrer en lice son Dieu Canops, contre le feu des Caldéens. Ceux cy en preparerent donc un, sur lequel l'Egiptien mit sa statue, la cire sentant la chaleur, se fondit, les trous furent ouverts, l'eau passa, & enfin éteignit le feu. On publia aussi-tôt que le Dieu Canops avoit vaincu celuy des Caldéens, & l'avoit detruit, & pour monument de cette celebre victoire, les Egiptiens firent toûjours dans la suite, un gros ventre, & des petits piés à leurs Idoles, parce que celle qui avoit vaincu le feu étoit faite de même,

& c'est encore justement la figure de la plûpart de celles des Indiens.

Les Perses ont aussi adoré le feu, qu'ils faisoient ordinairement porter devant leurs Roys, & à la tête de leurs Armées, & qu'ils faisoient toûjours accompagner par trois cent soixante Prêtres. Il y en a encore à present dans cet Empire qui conservent l'ancienne Religion de la Nation, mais ce sont des especes de sauvages, qui demeurent dans les montagnes, & qui n'ont jamais voulu recevoir l'Alcoran. Les Atheniens avoient un feu perpetuel dans le Prytanée, qui étoit une maniere de forteresse, qui servoit chez eux à ce que servent chez nous les maisons de Ville, & où outre cela on entretenoit les vieux Officiers, & ceux qui avoient rendu un service notable à la Republique. Ce feu étoit conservé par des Veuves, au lieu que celui des Romains étoit gardé par des Vierges, que l'on appelloit Vestales. L'on sçait encore, que les Juifs devoient avoir un feu, qui brûla continuellement, comme il leur est ordonné dans le sixiéme chapitre du Levitique.

Quelques-uns ont dit que ce culte, & cette adoration, que tant de Nations ont rendu au feu, étoient fondez sur ce passage du Deuteronome, *Dominus Deus tuus Israël, ignis consumens est*; vôtre Dieu, ô Israël! est un feu consommant; mais il n'y a aucune apparence, puisque, comme

Deuteron. c. 12. v. 19.

nous

nous venons de voir, les Caldéens adoroient le feu, long-temps avant la Loy écrite.

L'on adora ensuite la statue de l'homme, mais nous parlerons dans l'article des Dieux Penates des premieres causes de cette erreur; enfin, peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, & tout ce qu'il y avoit de plus vil, & même de plus infame dans la nature.

L'on est encore redevable de tous ces desordres, dans lesquels les hommes tomberent, au stile ordinaire des langues orientales, au scrupule des peuples, & à la veneration qu'ils avoient, pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens. De tout temps le stile des Orientaux, mais plus particulierement celui des Prêtres, & de ceux qu'ils appelloient Philosophes, à été rempli de figures, & de comparaisons; ils ne cherchoient que des termes pompeux, & des expressions Metaphoriques, & les peuples les croioient d'autant plus habiles, & d'autant plus spirituels, qu'ils les entendoient moins: les premiers Poëtes vinrent ensuite rencherir sur ce fatras de grands mots, & d'hyperboles, & il se trouva à la fin, que ce que l'on disoit, étoit entierement opposé à ce que l'on vouloit signifier. Lactance parle fort des maux qu'ont causé les Poëtes, & dit, que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surpren-

dre

dre par ce ſtile doux, agreable, & in-
Lactant. l. 1. c. 11. ſinuant dont ils ſe ſervent. *Poëtæ pernicioſi ſunt, qui incautos animos facilè irretire poſſunt ſuavitate ſermonis, & carminum dulci modulatione currentium.*

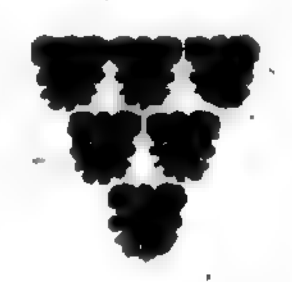
Le commun des hommes ſans foüiller dans le ſens de la figure, & dans ce qu'elle repreſentoit, s'arréta à la figure même; ainſi l'on peut juger, quelles idées il ſe forma de la Divinité, & des myſteres: ce ſeroit, par exemple, comme ſi nous voulions expliquer à la lettre, ce que l'Ecriture nous dit de Dieu: nous lui donnerions une Epée tranchante, un bouclier, un arc, des flêches, nous le mettrions en embuſcade pour tuer quelqu'un, quelquefois nous le voirions gai, & joyeux, & quelquefois irrité, ou melancolique, enfin peu à peu nous en ferions un homme, & ſouvent même un homme qui ne ſeroit pas fort ſage; & c'eſt cependant, ce qu'ont fait les Gentils: ils ont réellement attribué à Dieu, ce qui n'étoit dit de lui qu'en figure; ainſi ils ont commencé par lui donner un corps, fondez premierement ſur la peinture, que leur en faiſoient leur Prêtres, & leurs Poëtes, & ſecondement ſur le penchant qu'ils avoient à juger dependamment de leurs ſens, & à ne ſe former, que des idées materielles.

D'abord que les hommes eurent tant fait, que de donner un corps à la Divinité, on ne doit plus s'étonner des figu-

res

res bizarres, soûs lesquelles ils la representerent, & des differentes fonctions qu'ils lui attribuerent; l'on sçait qu'ils en avoient de toutes sortes, & qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maison, qui n'eut à sa garde, un Dieu, ou une Deesse, on en mit même jusques dans les lieux dont la nature ne peut se passer, & l'on l'appelloit la Deesse Cloacina, enfin l'on poussa l'extravagance jusqu'où elle pouvoit aller. Tertullien, Lactance, & même quantité d'Autheurs profanes, nous ont donné le detail de toutes ces revéries.

Nous parlerons dans l'article des Dieux Tutelaires, de la veneration que les peuples avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs anciens; laquelle comme nous avons dit, a été une des causes de l'attache qu'ils ont eue à leurs erreurs, & aux fables qu'ils avoient reçûes de leurs Peres. Mais en voicy assez sur une matiere, que de trés-sçavans autheurs de nos jours, ont traitée à fond, on peut aisément voir dans leurs ouvrages toute la bizarrerie, & tout le ridicule du Paganisme, & en même temps la difference qu'il y avoit entre la croiance des gens un peu éclairez, & celle du peuple.



AR-

Digitized by Google

ARTICLE IV.

Des Sacrifices des Indiens, & de leur maniere d'honorer les Dieux.

DE tout temps les hommes ont rendu un culte exterieur à la Divinité, lequel consistoit à lui offrir ce qu'ils avoient de meilleur, & de plus precieux, comme pour reconnoître, qu'il le tenoient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquoit à cultiver la terre offrit à Dieu de ses fruits; & Abel qui gardoit les troupeaux, lui fit un Sacrifice de ses agneaux les plus gras.

L'on ne peut pas sçavoir, si d'abord ils eurent quelques ceremonies fixes dans leurs oblations, & il y a même tout lieu de croire, que ce fut Enos, qui commença à leur donner une forme reglée; suivant
Gen. c. 4. v. 26. ce passage de la Genese. *Iste cœpit invocare nomen Domini.* Ce que le Pere Petau explique cependant autrement, en-
Ration. Temp. tendant par là, que ce petit-fils d'Adam retablit le culte de Dieu, que les enfans de Caïn avoient aboli.

Il y avoit encore une autre espece de Sacrifice, appellée Sacrifice de Libation, qui se faisoit en repandant quelque liqueur devant le Seigneur, & qui fut aussi en usage dans la Loy écrite.

Lors, par exemple, qu'aprés le retour de

de l'Arche d'Alliance, les Iſraëlites s'aſſemblerent à Maſphat, ſoûs la conduite de Samuël, pour remercier Dieu de l'avoir tirée des mains des Philiſtins ; l'Ecriture marque, qu'en action de graces, ils puiſerent de l'eau, & la repandirent devant lui. *Hauſeruntque aquam, & effuderunt in conſpectu Domini.* 1. Reg. c. 7. v. 6.

L'eau que David repandit, lorſqu'il étoit devant Betlehem, & qu'il refuſa de boire (parce que trois des principaux chefs de ſon armée, l'avoient été puiſer au peril de leur vie) étoit également un Sacrifice de Libation, mais la liqueur dont on ſe ſervoit le plus ordinairement pour cela, étoit l'huile ; ainſi Jacob voulant rendre graces à Dieu, du ſommeil myſterieux, dans lequel il avoit vû cette échelle, où montoient, & deſcendoient les Anges ; & regardant le lieu, où le Ciel lui avoit fait cette faveur, comme un endroit veritablement ſaint ; & comme la maiſon du Seigneur ; repandit de l'huile ſur la pierre ſur laquelle il avoit repoſé ſa tête pendant ce ſonge ; *ſurgens ergo Jacob manè tulit lapidem quem ſuppoſuerat capiti ſuo, & erexit titulum infundens oleum deſuper.* 2. Reg. c. 23. v. 16. Geneſ. c. 28 v. 18.

Nous pouvons en paſſant remarquer, de cette action de Jacob, que de ſon temps, les voyageurs qui avoient de la pieté ſongeoient, avant que de ſortir de chez eux, à ſe mettre en état, de loüer & d'honorer le Seigneur pendant leur voyage ; & que,

le Sacrifice de Libation étant le plus commode de tous, & celui qui exigeoit le moins de ceremonie; ils avoient ſoin d'avoir toûjours de l'huile avec eux, pour la repandre devant Dieu, & la lui offrir, dans la vûe de reconnoître ſa toute-puiſſance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelqu'une.

Les Sacrifices de Libation, ſe faiſoient encore chez les Gentils, avec pluſieurs autres ſortes de liqueurs; on offroit par exemple du lait à la Déeſſe Rumina, qui étoit celle que l'on invoquoit pour les enfans à la mammelle; les Atheniens n'offroient jamais de vin au Soleil, à la Lune, à l'Aurore, à Uranie, qui étoit celle des Muſes que l'on pretendoit avoir trouvé l'Aſtrologie, à Mnemoſyne de laquelle Jupiter avoit eu les neuf Muſes, & à toutes les Nimphes; mais ſeulement du miel de layé dans de l'eau.

Quelques-uns pretendent, que les premiers Sacrifices de Libation, ont été faits de vin, & que c'eſt du Dieu Bacchus, appellé autrement Liberus, que le mot de Libation a tiré ſon origine. Ovide en parle de même dans ſon troiſiéme livre des Faſtes, & dit, que,

Nomine ab Authoris ducunt Libamina nomen.

Ces eſpeces de Sacrifices, qui d'abord ne furent inſtituez, que pour honorer les Dieux; trouverent bien-tôt place dans les feſtins

festins, & dans les debauches : on y fit des Libations profanes & on y repandit du vin, en ceremonie, ce qui selon les apparences se faisoit toujours en l'honneur de Bacchus. *Macrob. l. 3. Saturnal. c. 11.*

La doctrine de la transmigration empêche les Indiens, de faire aucun Sacrifice sanglant à leurs Dieux, dont même quelques-uns, selon leur Theologie, ont vecu soûs la forme des animaux, qui seroient les plus propres à être immolez. Ainsi ils se contentent d'offrir à leur Idoles des fruits de la terre, & de l'encens.

Ils repandent encore de l'huile devant elles, & non contens de cela ils les en frottent toutes les fois qu'ils leurs font des offrandes, desorte qu'elles sont ordinairement noires, enfumées, & toutes gluantes d'huile ; ce qu'Arnobe rapporte aussi des Idoles de son temps. *Lubricatum lapidem, & ex olivi unguine sordidatum, tanquam inesset vis præsens adulabar.* Je flattois une pierre toute gluante, & toute salie d'huile (dit cet Autheur) comme si elle avoit eu quelque puissance. *Arnob. advers. Gent.*

Les Sacrifices à-part, ils conviennent encore en quantité de choses avec les Juifs, touchant la maniere d'honorer les Dieux & de prier dans leurs Pagodes ; ils ont des tambours, des trompettes, & des chœurs, qui chantent des hymnes à leur honneur ; ils portent quelquefois leurs Idoles en procession, & les promenent dans toutes

les

les rües d'une Ville; & dans ces ceremonies publiques, ils ont toûjours des femmes établies, pour chanter & danser de-
2. *Reg. c.* vant elles, au son des instrumens du païs;
6. v. 14 comme fit autrefois David devant l'Arche, en joüant de sa harpe.

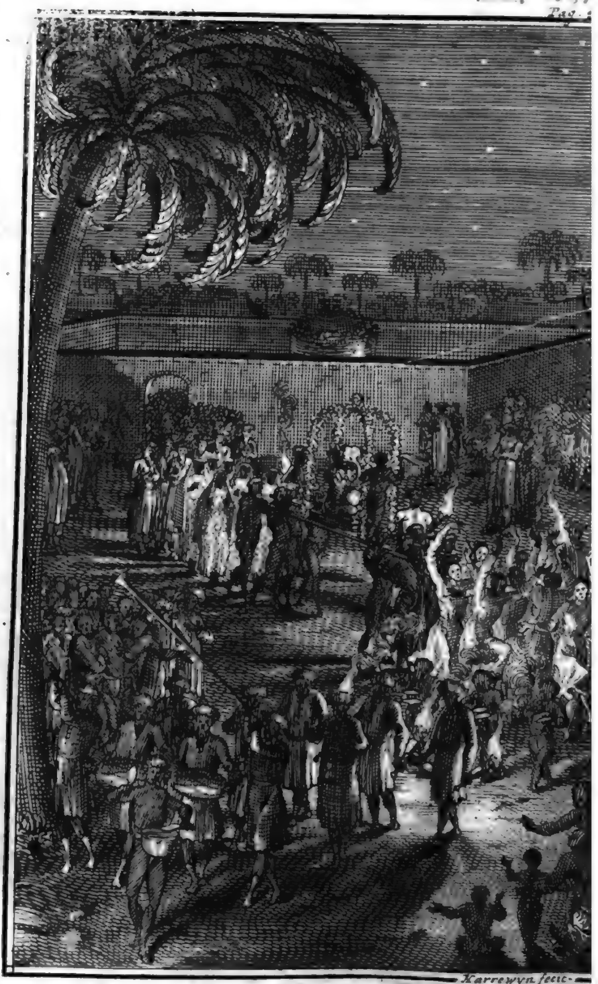
Ces danseuses sont toûjours chez les Indiens, des femmes publiques, & quoiqu'elles dansent ordinairement dans les Pagodes, & devant leurs Dieux, elles n'en sont pas pour cela plus sages, & n'en ont pas meilleure reputation.

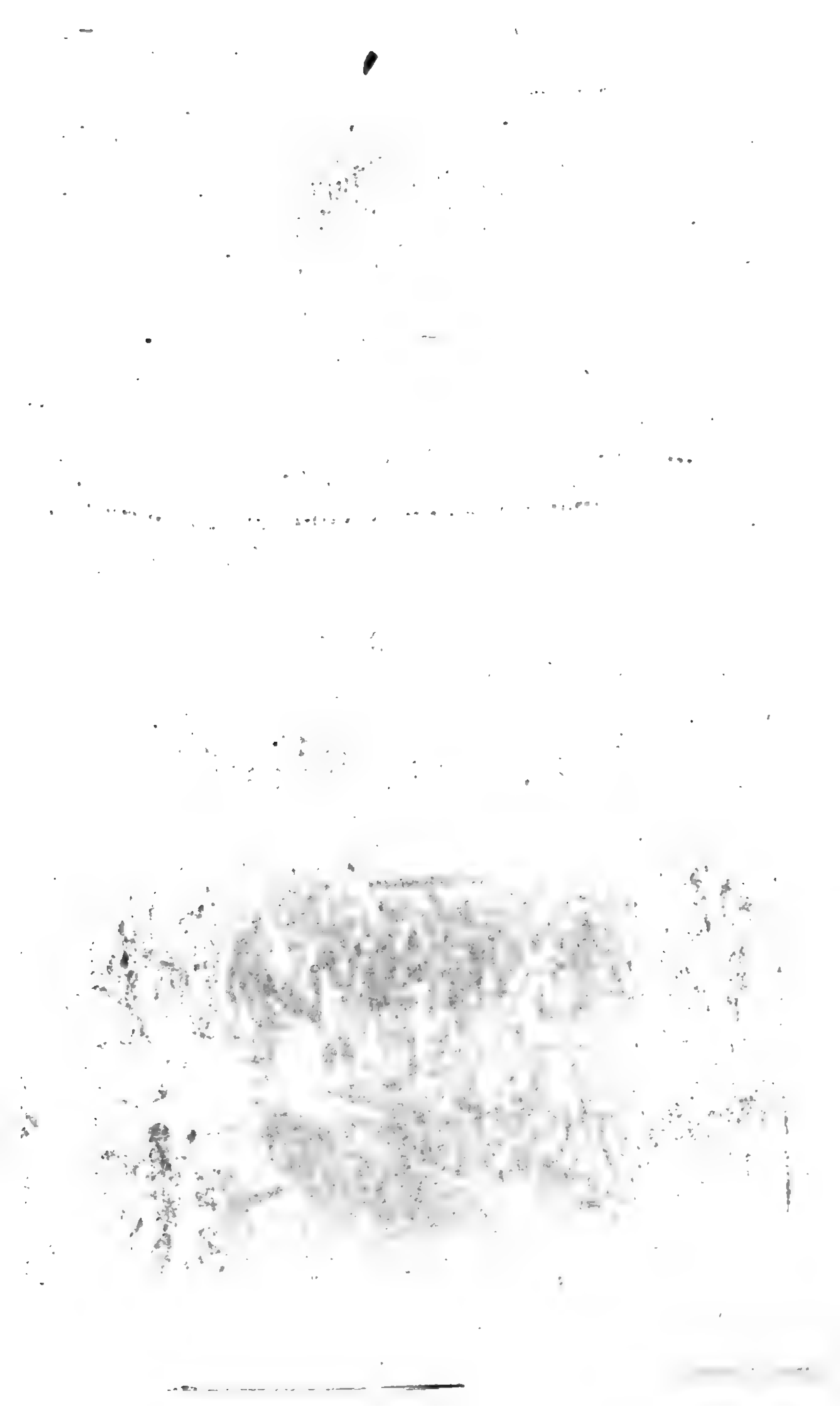
Il paroit aussi que les Juifs ne faisoient pas un fort grand cas de ceux, qui faisoient chez eux la même fonction; & que l'on les y regardoit, au moins, communement, comme des baladins, Michol reprochant à David qu'il avoit fait le personnage d'un boufon s'étant depoüillé publiquement.
2. *R. c. 6.* *Et nudatus est, quasi si nudetur unus de*
v. 20. *scurris.*

Par rapport à cet état, dans lequel Michol reprocha à David, qu'il s'étoit mis, pour danser devant l'Arche; c'est-à-dire, qu'il s'étoit depoüillé; l'on doit remarquer, que pour ne rien avoir qui les incommodât, & pour danser plus librement, les Juifs ôtoient leurs manteaux, & ne gardoient que leurs habits de dessoûs, avec lesquels ils étoient plus legers, & par consequent plus en Etat de danser. Ce qui ne convenoit point aussi, à la gravité, dont se piquoient les Juifs,

Digitized by Google

44 bis





& dont se piquent encore tous les Orientaux.

Les danseuses Indiennes font de même, lorsqu'elles veulent danser, elles quittent une maniere de grand voile qui leur couvre la tête, & n'ont qu'un petit corset de toile, & une jupe autour d'elles.

Les Indiens qui embrassent le Christianisme ont encore soin d'avoir dans les Eglises, des petites trompettes, quelques especes de haubois, & des tambours, au son desquels ils chantent des cantiques; au moins en usent-ils de même à Pondicheri; de sorte que l'on peut dire d'eux, qu'ils loüent le Seigneur dans son Temple, *in tympano, & choro.*

ARTICLE V.

Des lieux qu'ils choisissent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la construction de leurs Temples.

LEs hommes ont toûjours choisi les lieux sombres, & l'ombre des grands arbres, pour rendre leurs devoirs à la Divinité; & lorsque les Juifs mirent un chêne dans le Sanctuaire, soûs lequel Josüé plaça la pierre, où étoit gravée la promesse qu'ils lui firent, de n'abandonner jamais le culte du vrai Dieu; ils ne firent en cela, que suivre l'exemple des autres Nations

Josué. c. 24. v. 26. Nations. *Posuitque eum subter quercum, quæ erat in Sanctuario Domini* Ce qui cépendant étoit contre le commandement exprés de Dieu, qui leur avoit defendu de planter aucun bois, ou aucun arbre auprès de son Autel. *Non plantabis lucum, & omnem arboremjuxta Altare Domini Dei tui.* *Deuter. c. 16. v. 21.* Cela n empéchà pas, qu'ils ne conservassent cette maxime, même dans l'Idolatrie, & qu'ils n'adorassent les faux Dieux dans des endroits couverts d'arbres; comme l'Ecriture leur réproche par ces paroles. *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris.* *Jerem. c. 2. v. 20* Et lorsqu'Osée les reprend du même crime; il dit qu'ils cherchoient pour cela, ceux qui donnoient le plus d'ombre. *Et super Colles accendebant thimiama, subtus quercum, & populum, & terebinthum, quia bona erat umbra ejus.* *Osée. c. 4. v. 13.*

Avant que Dieu eut ordonné à Salomon de lui bâtir un Temple, les Justes faisoient aussi des Sacrifices au veritable Dieu, sur des colines, & même à l'ombre des grands arbres; comme fit Gedeon sous le chéne, où l'Ange touchant son Sacrifice de sa baguette, fit descendre le feu du Ciel dessus.

Il sembleroit, que pour lors il étoit permis de faire des Sacrifices dans les differens endroits, où l'on se trouvoit; dont cependant l'on exceptera toûjours sans difficulté les lieux couverts d'arbres, & en general, tout ce qui pouvoit avoir quel-

que

Digitized by Google

que affinité avec les bois ſacrez des Paiens conformement au vingt-& uniéme verſet du ſeiziéme chapitre du Deuteronome, par lequel il étoit defendu, de planter aucun arbre, aupres de l'Autel du Seigneur; comme je viens de remarquer il n'y a qu'un moment; & l'on pourroit fonder cette conjecture, ſur l'exemple de quelques Juſtes, qui quoique zelez pour l'obſervance reguliere des regles du Judaïſme, offroient cependant, comme nous venons de dire, des Sacrifices dans le premier endroit venu; cependant je crois qu'en cela, ils n'étoient pas de zelez obſervateurs des preceptes de la Loy, qui étoit trop formelle pour le contraire, deſorte que l'on ne peut les excuſer, qu'en diſant, que cette coûtume de faire par tout des Sacrifices à Dieu, laquelle étoit à la verité une faute legale, étoit cependant comme licite, par le nombre de ceux qui la pratiquoient. Mais elle ne l'étoit nullement en elle même, car dés le temps de Joſué il y arriva de la difficulté à cette occaſion, & tous les enfans d'Iſraël furent fort ſcandaliſez de ce que la Tribu de Ruben, celle de Gad, & la moitié de celle de Manaſſes qui, aprés la conquête de la Terre ſainte, s'en étoient retournées dans l'endroit que leur avoit accordé Moïſe au dela du Jourdain; avoit élevé proche de ce fleuve, un monume que les autres Tribus crurent être un Au- *Joſuë. c. 22.*

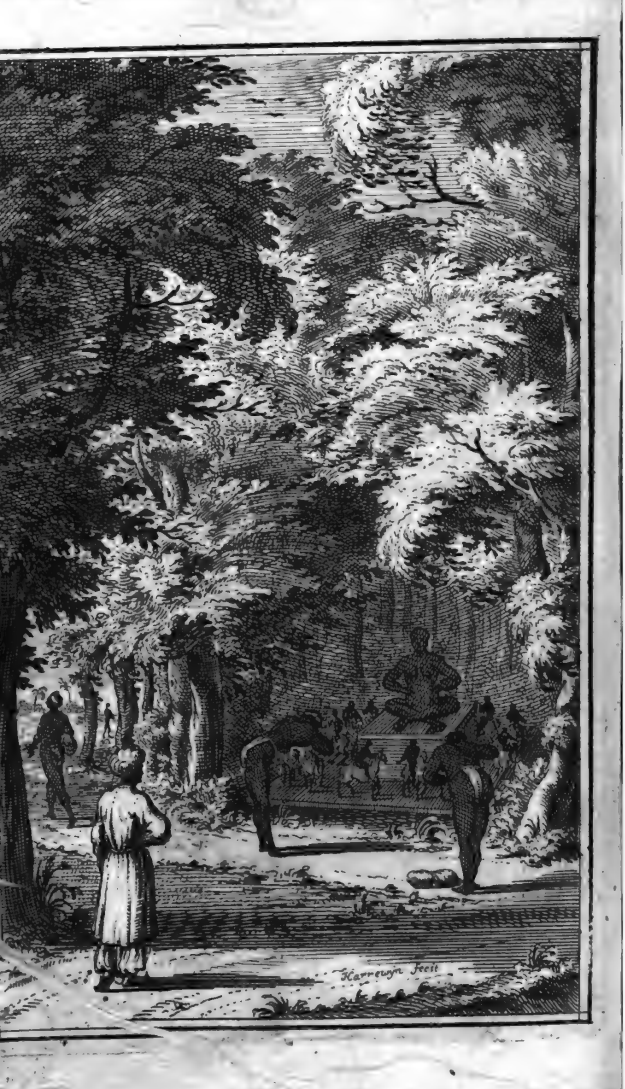
tel

tel; les plus violens d'entre les Juifs, étoient d'avis, pour punir ce crime, d'aller les armes à la main ravager toutes leurs terres; mais les plus prudens jugerent à propos de leur envoier une ambassade, pour s'informer de la raison qu'ils avoient eu d'élever ainsi un autel contre les defenses de la Loy; ce dernier sentiment fût suivi; on leur envoia des gens qui leur demanderent compte de l'action qu'ils avoient faite, & ils ne s'excuserent auprés de leurs freres qu'en disant qu'ils n'avoient nullement pretendu par là élever un autel, mais seulement un monument, pour faire ressouvenir leurs descendans, qu'ils étoient veritablement Juifs, & soûmis par consequent à la Loy de Dieu, qui leur avoit été laissée par Moïse; mais lorsque le Temple de Jerusalem eût été bati; il fut plus particulierement deffendu d'immoler ailleurs aucune victime; ce dont Moïse les avertit même dans le desert; leur prescrivant ce qu'ils devoient faire, lorsque Dieu les auroit mis en possession de la terre promise. *Cave ne offeras Holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.* Prennez bien garde, à ne point offrir vos Holocaustes, dans tous les lieux que vous voirez, mais seulement dans celui, que le Seigneur a choisi.

Deut. c. 12. v. 18.

Quelqûes-uns cependant conserverent toûjours l'ancienne coûtume de faire à Dieu des Sacrifices sur les Montagnes, ou soûs

Digitized by Google


Harrewyn fecit

soûs les arbres les plus épais ; ainsi quand il est dit de quelques Roys de Juda, comme de * Josaphat, & de plusieurs autres, qu'ils ne firent point demolir les lieux élevez, où l'on adoroit. *Verùm excelsa non abstulit.* L'on ne doit pas toûjours entendre par là, que ce fussent des Autels dressez aux faux Dieux, mais souvent au veritable Dieu, suivant ce passage des Paralipomenes. *Attamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.* Cependant le peuple immoloit encore au Seigneur son Dieu sur les lieux élevez ; & il n'étoit mauvais de sacrifier dans le premier endroit venu, que parce que le Seigneur avoit defendu, de le faire ailleurs qu'à Jerusalem.

*2. Paral. c. 20. v. 33.

2. Paral. c. 33. v. 17.

Les Indiens ont quantité d'Idoles, qui sont dispersées dans les campagnes, & placées ordinairement dans des petits bois touffus, ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est où les voyageurs, font leurs prieres, & leurs oblations, pour obtenir des Dieux un heureux voyage.

Les Juifs avoient aussi dans les campagnes, des Autels, qui étoient destinez pour les voyageurs, & sur lesquels, ils immoloient des victimes au Seigneur ; ce qui fut pareillement defendu, aprés l'édification du Temple de Jerusalem ; & un des plus beaux endroits de la vie d'Asa, est de les avoir fait abbatre.

2. Paral. c.14.v.2. *Et subvertit altaria peregrini cultus, & excelsa.*

Les gentils Indiens recherchent encore l'ombre, & l'obscurité, dans leurs temples, qu'ils appellent Pagodes, & ils observent soigneusement, que le jour n'y entre que par la porte qui ordinairement est-trés étroite, & trés-basse, outre quelques petits carneaux, qui servent de fenêtres; ils en ont même, où il n'y a aucune autre ouverture, que celle de la porte.

Abraham chercha également l'obscurité, pour rendre ses devoirs à Dieu, & pour le prier, & l'Ecriture marque, qu'il planta un bois à Bersabée, pour y invoquer le nom du Seigneur le Dieu éternel. Genes. c. 21. v. 33. *Abraham verò plantavit nemus in Bersabée, & invocavit ibi nomen Domini Dei æterni.* Les Juifs dans la suite eurent a peu prés une semblable idée de la Divinité, & crurent, qu'elle se plaisoit dans les endroits sombres, dans les nuages épais, & en general dans les tenebres; ainsi lorsque Salomon fit venir l'Arche d'Alliance, dans le Temple qu'il avoit fait bâtir, & qu'il vit ce même Temple rempli d'une nuée si épaisse, que les Prêtres ne pouvoient pas y faire leurs fonctions; il remarqua, que le Seigneur avoit dit qu'il faisoit sa demeure dans une nuée. Reg. .v.12. *Dixit Dominus, ut habitaret in nebulâ.* Et dans les Paralipomenes, il dit au même sujet: Paral. .v.1. *Dominus pollicitus est, ut habitaret*

taret in caligine. David rapportant dans son dixseptiéme Pseaume, tout ce qui accompagnoit la Majesté divine, dit, qu'elle se cachoit dans les tenebres. *Posuit tenebras latibulum suum.* Enfin ç'a été un sentiment, que presque tous les peuples anciens, ont eu de la Divinité ; & qui venoit peut-être de ce qu'ils avoient appris des premiers hommes, sçavoir que Dieu se promenoit dans le Paradis terrestre, qui étoit un lieu rempli d'arbres, & par consequent obscur. *Et cum audissent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiso, &c.*

Psal. 17. v. 12.

Genes. c. 3. v. 8.

Au reste si l'on vouloit donner quelque raison naturelle, du soin que presque toutes les nations ont pris, de chercher toûjours les endroits sombres, pour adorer les Dieux, il me semble que l'on pourroit dire, que, c'est que les tenebres sont plus propres au recueillement, & à la modestie, que l'on doit garder dans les Temples, & generalement lorsque l'on veut se mettre en la presence d'un Dieu ; parce que la vûe, est le sens qui nous cause le plus de distractions, ainsi les tenebres empêchans nos yeux de recevoir aucun objet capable de nous distraire elles conviennent parfaitement bien aux lieux destinez à la priere, & à l'oraison.

Outre cela l'ombre, & l'obscurité produisent, même malgré nous dans nos cœurs, un certain fremissement, qui

tient assez du respect, que l'on doit à la Divinité ; & je crois, que c'est par cette raison, que les Latins ont donne à Dieu, un nom, qui signifie proprement crainte, horreur ; car le mot, *Deus*, est visiblement tiré du grec *Déos*, *formido* : d'où les Grecs auroient bien pû tirer aussi leur *Teos*. quoique quelques uns le fassent deriver de *Téein*, *currere*. Parce que plusieurs croioient autrefois, que les Astres (qui pour ainsi dire courent toûjours) étoient des Divinitez.

ARTICLE. VI.

Des Temples dediez à Priape.

NOus voions chez les Indiens des temples dediez à Priape, quoique soûs des noms differens, & l'on peut dire, qu'ils ont de beaucoup rencheri sur les postures infames, dans lesquelles les Egiptiens les Grecs, & les Romains l'ont representé : plusieurs même en portent une petite figure pendue au col, mais elle est couverte d'un peu d'argent : & ils pretendent obtenir par là, la vigueur, & la fecondité.

L'on sçait, que cette abominable Idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs ; l'Ecriture nous apprenant, qu'Asa chassa sa mere Maacham de la cour, par-

Digitized by Google

ce qu'elle avoit élevé un Autel à Priape, qu'il fit briser & brûler proche le torrent de Cedron. *Sed & Maacham matrem Asa Regis ex augusto deposuit imperio, eò quòd fecisset in luco simulacrum Priapi: quod omne contrivit, & in frusta comminuens combussit in torrente Cedron.* *2. paral. c. 15. v. 16.*

Les Juifs, selon toutes les apparences, avoient appris des Egiptiens, à rendre des honneurs divins à Priape, & à lui élever des Statuës, car l'Egipte a peut-être été l'endroit, où cette pretenduë Divinité a été le plus en veneration; on l'y regardoit comme le principe de ce qu'il y avoit de plus noble au monde; c'est-à-dire de l'homme, & de sa generation; & on y élevoit peu d'Edifices publics, au dessus desquels on ne mit les deux figures qui convenoient le plus à cette Idole, & qui y étoient regardées, comme les Hierogliphes de ce que l'on pouvoit souhaiter de plus grand, & de plus parfait dans la nature, comme par exemple de l'agrandissement, de l'abondance, de la fertilité; de l'union, de la force, de la vigueur, & de la santé.

Les Romains aussi n'invoquoient pas seulement Priape pour la propagation du genre humain, & pour se donner des descendans; mais encore pour la fecondité, & la fertilité des terres. Chacun lui élevoit ordinairement dans son Jardin une Statuë, qui, si elle ne pouvoit contri-

buer en rien, à ce qu'ils attendoient d'elle, & leur procurer une abondante recolte; avoit du moins l'avantage d'y servir d'épouvantail, & de faire peur aux oiseaux; au moins Horace en parle-t'il de même.

Horat. serm. l. 1.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, furum aviumque
Maxima formido.

L'on peut remarquer par cét endroit d'Horace, combien chez les Romains, les gens d'esprit, mais particulierement les Poëtes, prenoient de liberté avec leurs Dieux, & la maniere cavaliere dont ils les traitoient.

A R-

ARTICLE. VII.

De leurs Dieux Penates, & de l'Origine de ces Divinitez Tutelaires.

OUtre les Dieux, que les Indiens ont dans leurs temples; l'on voit encore chez eux, ce que les anciens appelloient, Lares, Manes, & Penates, qui sont de petites figures placées en differens endroits de leurs maisons, & qu'ils ont grand soin de frotter d'huile, & d'entourer de fleurs; croians par là, se les rendre propices. Quelques-uns ont dit, que les Manes étoient des Divinitez Infernales; & les ont distinguées des Penates, & des Lares, mais presque tous les Autheurs se servent indifferemment de tous ces trois mots pour signifier les ames des defunts ainsi je n'entrerai point en discussion sur la difference que ceux du sentiment contraire pretendent y trouver.

Ces Divinitez Tutelaires sont tres-anciennes, & ont commencé bien longtemps avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi bien que les premiers fondemens de leur histoire fabuleuse, de ceux qui commencerent à former l'Empire des Assiriens, si l'on veut trouver l'origine de cette Monarchie, dans celle même de la ville de Ninive, & lui don-

Digitized by Google

ner treize cens ans de durée, car si l'on suivoit le sentiment d'Herodote, & que l'on ne lui en donna que cinq cens-vingt, la faisant commencer environ vers le temps, que Debora jugeoit le peuple d'Israël ; les Assiriens seroient posterieurs aux Grecs ; & par consequent ces derniers n'auroient pas tiré leurs fables des autres ; car le plus ancien Roy Grec que nous conoissions, est Inachus, qui regna à Argos, & qui (si nous suivons le calcul des Septentes) devoit être contemporain de Moïse ; quoiqu'Eusebe ait voulu faire vivre ce saint Legislateur, du temps de Cecrops, qui étoit plus de trois cens ans aprés, & qui fonda les douze Bourgs, dont fut composé les Royaume d'Athene ; & que ceux qui suivent ce sentiment, fassent vivre Inachus & Abraham dans le même tems ; ce qui a commencé à brouiller la chronologie ancienne.

Mr. Bossuet.

Voiez l'antiquité des temps retablie.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voions des Dieux Penates long-temps avant Moïse, & par consequent avant les Grecs ; puisque ce furent les Dieux Penates de Laban, que Rachel sa fille, & femme de Jacob emporta, & cacha sous le harnois d'un Chameau, lorsqu'il entra dans sa tente pour les chercher ; d'où l'on peut conclure, que ce n'étoient pas de fort grandes Statues. Et Laban n'avoit fait en cela que suivre une coûtume, qui étoit déja en usage long-tems avant lui ;

car

car Thare pere d'Abraham faisoit aussi des Statues chez les Chaldéens, & ces Statues, ne pouvoient être que des Idoles publiques, ou des Dieux Tutelaires.

L'Origine de ces Idoles, n'avoit rien de méchant en soi, & ce ne furent dans le commencement que des figures, par lesquelles les hommes tâcherent de representer leurs Peres morts; ou leurs Souverains, dont ils étoient trop eloignez, & à qui ils ne pouvoient pas rendre des honneurs personnels; faisans ainsi leurs efforts, pour reparer par leur art, ce que la nature leur avoit enlevé, ou ce que la longue distance des lieux les empêchoit de voir; ce qui n'étoit qu'une marque de l'amour & du respect, que des enfans bien nez doivent à ceux dont ils ont reçû le jour, ou des soumissions, & des hommages que des fideles sujets doivent à ceux, que le Ciel leur a donné pour maîtres.

Nous voions encore dans le quatorziême chapitre de la Sagesse, une des occasions, qui avoient pû faire naître la superstition, à l'égard des figures élevées, en l'honneur des parens morts; laquelle le Sage attribue à l'amour d'un pere pour son fils; & qui auroit été également innocente, si ce pere avoit resserré sa douleur dans de justes bornes; & qu'il ne l'eut pas poussé jusqu'à reverer comme un Dieu au milieu de sa famille, celui qu'il ne regrettoit que comme un homme.

Platon donne à ces Dieux Penates, le nom *d'Omognioi Teoi*; ce qui veut dire proprement les Dieux nez de la même famille, car *Omogeneia* signifie Parenté; or il est trés-sûr, que par ces Dieux que les Anciens regardoient comme leurs Parens, & qu'ils appelloient de même; ils ne pouvoient entendre, que leurs Ancêtres qui étoient morts, & pour lesquels les hommes avoient une veneration toute particuliere, dans les premiers âges du monde; ou en general, ceux de leurs familles, qui leurs avoient été chers pendant leur vie.

Plato de legibus.

Il y a tout lieu de croire, que du moins la plûpart n'eurent d'abord pour ces Statues, que du respect & de la veneration; & qu'ils ne les regarderent, que comme nous fairions encore aujourd'huy le portrait d'un pere mort, & que nous aurions tendrement aimé; mais qu'insensiblement, & peu à peu ils passerent outre.

Peut-être, par exemple, que se trouvans dans l'adversité, & jettans les yeux sur ces images, qui les faisoient ressouvenir de leurs Ayeuls, dont ils avoient pû ressentir la tendresse, & qui les auroient secourus, s'ils avoient encore vécu; ou du moins auroient partagé avec eux leur infortune; ils commencerent seulement par les regretter; ce qui étoit fort naturel: mais que non contens de ces regrets, qui ne leur per-

permettoient pas d'esperer en eux, & rien ne flattant plus l'esprit de l'homme dans le malheur, qu'une lueur d'esperance, quelque mal-fondée, qu'elle puisse être : aprés avoir souhaité qu'ils fussent en vie, pour en tirer cette protection dont ils avoient besoin ; ils oserent douter, s'ils ne la leur pourroient pas encore accorder quoique morts (& cela sur l'idée qu'ils avoient de l'immortalité de l'ame) & qu'enfin ils se hazarderent, jusqu'à la leur demander.

Il étoit donc necessaire pour cela, d'en venir aux invocations : & pour les confirmer dans cette demarche, qu'ils n'avoient faite qu'en doutant ; il suffisoit que le hazard dans la suite, les tira de leur misere, & qu'ils se trouvassent dans une meilleure fortune ; car selon toutes les apparences, ils ne devoient pas manquer, de l'atribuer au souvenir, & au pouvoir de ceux, dont ils avoient imploré l'assistance.

Lors donc, qu'aprés quelque generation passée, certains apprirent, que leurs Ancêtres avoient invoqué les premiers Chefs de leur famille, & qu'ils en avoient été exaucez ; que de pere en fils ils entendirent parler de leurs vertus, & faire leur éloge ; & qu'ils virent encore devant leurs yeux leurs images que l'on avoit soigneusement conservées ; ils passerent ouvertement à leur égard jusqu'à l'adoration, qui

qui s'entretint toûjours, & se fortifia même dans l'esprit de leurs descendans, par l'idée que les hommes ont presque toûjours eu des temps, qui les avoient precedez; sçavoir que tout y étoit grand, que tout y étoit vertueux, & que leurs predecesseurs étoient exempts des defauts, qu'ils remarquoient dans ceux de leur tems, ce que Salomon condamne expressément dans l'Ecclesiaste, traitant même cela de folie. *Ne dicas, quid putas causa est quod priora tempora meliora fuêre quam nunc sunt; stulta enim est hujuscemodi interrogatio.*

Ecclésiastes. c. 7. v. 11.

Ainsi se forma peu à peu l'Idolatrie, qui dans son nom conserva encore quelque chose de son origine; car le mot *Eidolon*, ne signifie qu'une image, qu'une representation, ou un simulacre, qui nous rend comme actuellement visibles, les choses qui sont éloignées, ou celles qui ne sont plus.

Eidolon ab eido, video.

Quelquesuns ont fait Nemrod, Autheur de la premiere statuë, qui fut taillée en l'honneur des Parens morts; ce qui ne me paroît pas fort bien fondé; car premierement, pour appuyer cette conjecture, l'on ne peut pas se servir de l'authorité du Sage dans son quatorsiéme chapitre; Nemrod aiant eu pour fils, Jupiter Belus, lequel lui succeda; ainsi il ne put dresser une image à ce fils mort, puisque lui même mourut long temps avant lui

Digitized by Google

lui. Secondement, on ne peut pas dire que ce fut en l'honneur de quelqu'autre de ses fils; puisque nous ne connoissons que celui-là; je ne pretens cependant pas dire par là, qu'il n'en eut point d'autres que Belus; mais l'Histoire ne nous en disant rien, je ne vois pas que l'on ait droit de lui en supposer; à moins que l'on ne voulût recourir à la tradition, qui en cette occasion-là, me sembleroit une preuve trés-foible.

Il y auroit cependant bien de l'apparence, à établir, que la statue de Jupiter Belus, fut la premiere, que l'on eleva à un mortel; car outre, que l'on y pourroit trouver le commencement de toute l'Idolatrie Grecque, & Romaine; c'est que nous voions dans Daniel, que de son tems, on adoroit encore à Babilone, la fameuse Idole de Belus; ainsi il me semble, que l'on pourroit plus vraisemblablement attribuer l'elevation de la premiere statue, à Ninus fils de ce même Belus, & petit fils de Nemrod, qui pour reverer la memoire de son Pere, lui en fit élever une. *Daniel. c. 4.*

Par rapport au commencement de l'Idolatrie Grecque, & Romaine, que je dis que l'on pourroit trouver à Babilone, en supposant que la statue de Jupiter Belus a été la premiere elevée à un mortel; l'on m'objectera peut-être que le Jupiter, qui est le fondement de l'Histoire fabuleuse, n'a point regné à Babilone, & qu'il étoit

Roy

Roy de Crete, à present appellée Candie.

A cela je pourrois repondre, qu'il y a eu plusieurs Princes, qui ont porté le nom de Jupiter, & dont les actions ont été attribuées à un seul. C'est le sentiment de Varron.

Ciceron rapporte la même chose dans son troisiéme livre de la nature des Dieux, où il dit, que les Romains ont reconnu trois Jupiters, le premier desquels nâquit en Arcadie; il étoit fils de l'Air, & engendra Proserpine & Bacchus; le second nâquit aussi en Arcadie; il avoit le Ciel pour Pere, & il engendra Minerve; & enfin le troisiéme fut celui de l'Ile de Crete, le quel fût fils de Saturne, dont on voyoit encore le sepulchre dans cette ile. La maniere dont les anciens nous ont parlé de Jupiter, confirme assez cette opinion; vû qu'ils nous ont rapporté de lui plusieurs choses, qui en ce temps là ne sembloient gueres pouvoir convenir à un seul homme; car qui pourra, par exemple, assûrer, que le Jupiter qui regnoit dans l'île de Crete, fut le même, qui sur le mont Olimpe, lequel est entre la Thessalie & la Macedoine, sacrifia le premier au Ciel, qu'il appella du nom de son grand Pere, Uranus, comme le rapporte Lactance Firmien. Ainsi il me semble que celui qui a été Roy de Crete, ne doit point empêcher que l'autre qui a regné à Babilone, n'ait pû donner le commencement à l'histoire fabuleuse.

Lact. firm l. 1. c. 11.

Pour

Pour revenir aux Dieux tutelaires; on les mettoit dans differens endroits de la maiſon, mais plus ordinairement dans des eſpeces de petites niches placées auprés du foyer, comme étant le lieu, où ceux de la famille ſe trouvoient le plus ſouvent aſſemblez, d'où vient que quelquefois on ſe ſervoit du mot *Eſtia*; *focus*. pour ſignifier les Dieux penates; & reciproquement, on emploioit quelquefois celui de *Penates*, pour ſignifier le foier, ou même toute la maiſon, mais comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maiſons, ils placent indifferemment leurs penates dans le premier endroit venu du logis.

ARTICLE. VIII.

De leurs Eaux luſtrales.

LEs Juifs avoient des eaux luſtrales, dont on jettoit un peu ſur un homqui étoit immonde le troiſiéme jour aprés qu'il avoit été declaré tel, & le ſeptiéme, auquel il étoit purifié.

Ce n'étoit que de l'eau claire, dans laquelle on mettoit des cendres d'une vache rouſſe, que l'on brûloit hors le camp avec ſes entrailles; le Prêtre jettoit dans le feu qui la conſommoit, du bois de cedre, & de l'hyſope, avec un peu d'écarlate. *Numer. c. 19.*

Les

Les gentils Indiens ont également des eaux lustrales, qu'ils tirent même aussi de la vache; mais comme ils croiroient faire un crime capital, que de la brûler; ils ne se servent, que de son urine, dont les devots ont grand soin d'arrouser exactement tous les matins, le devant de leurs portes; s'imaginans par là éloigner de leurs maisons toutes sortes de malheurs, & attirer sur elles une protection particuliere des Dieux; car ils regardent comme sanctifié, & même comme divin, tout ce qui vient de cet animal.

Le repect qu'ils ont pour les vaches, me paroît venir de plus loing, que de la pretenduë Metempsicose de Phoë; ou de ce qu'ils nous rapportent de Parmeser; sçavoir que lorsqu'il vecût sur la terre, il voulut bien les garder; car, si selon eux, ils ont eu de l'attache pour ces animaux, c'est qu'ils pretendent, que ce sont les meilleurs, & les plus parfaits de tous; ainsi independamment de l'honneur, qu'ils avoient eu, ou de recevoir l'ame de Phoë, ou d'être gardez par un de leurs Dieux; ils étoient toûjours en veneration chez eux.

Les Indiens ne sont pas les seuls, qui aient regardé le taureau, le veau, & la vache comme des Divinitez; & ce sont les animaux, qui ont été le plus generalement reverez chez les Idolatres.

Les Egiptiens adorerent le bœuf, soûs les

les noms d'Apis, & Serapis, qui signifient la même chose. Quelques-uns ont voulu, qu'Apis ne fut autre chose qu'un hieroglyphe de Joseph, qui avoit trouvé le moien de faire jouïr les Egiptiens, d'une heureuse abondance pendant le temps d'une grande sterilité, parce qu'en effet, chez eux, & chez tous les autres Païens, le boeuf representoit la fertilité, & l'abondance. D'autres ont dit, qu'Apis étoit un Prince, qui premierement avoit regné chez les Argiens, & ensuite chez les Egiptiens, & qui avoit appris à ces derniers, la maniere de cultiver la vigne, & que l'Egipte pour reconnoître ce bienfait, l'adora aprés sa mort soûs la forme d'un bœuf. On dit que ce Prince y prit le nom d'Osiris, ainsi Apis, Serapis, & Osiris ne seroient qu'une même chose.

Mr. Vossius prétend qu'il y a eu trois Osiris en Egipte. Il dit que Cham, ou son fils Mitsraiim fut le premier: en effet le nom de Mitsraiim demeura à l'Egipte, & c'est ainsi qu'elle est appellée dans le Texte hebreu. Le second selon lui, fût Joseph, & le troisiéme Moïse. Mais pour ce qui est de ce dernier, il n'y a guere d'apparence. Enfin quoiqu'il en soit, il est toûjours trés-sûr, que soûs les noms d'Apis, de Serapis, & d'Osiris les Egiptiens adorerent le bœuf, & ils le regarderent peut-être comme l'Hieroglyphe

phe de quelqu'un de ces trois Princes que nous venons de nommer.

Les Juifs à leur exemple firent un Veau d'or dans le desert, & flechirent le genouil devant lui. Dans la division des Royaumes de Juda & d'Israël, Jeroboäm en fit élever deux, un à Dan, & l'autre à Bethel, lesquels les Israëlites revererent comme les Dieux, qui les avoient tirez d'Egipte; & Jupiter a été adoré soûs la forme d'un Taureau, que les Poëtes disent qu'il prit, pour enlever Europe; cette fable même est trés-ancienne, Anacreon en parlant dans une de ses Odes. Enfin il n'y a gueres eu de Païs dans les temps de la fable, où, si le bœuf n'a pas été adoré comme un Dieu; il n'ait tout au moins été reveré comme le Simbole de la fecondité, & de l'abondance.

Anacr. od. 95.

Diodore de Sicile nous rapporte, que les Troglodytes, qui sont les peuples dont, nous avons déja parlé dans l'article de la Circoncision; étrangloient avec la queuë d'un bœuf les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler, & de garder les troupeaux, & generalement, tous ceux qui étoient languissans, & attaquez de quelque maladie incurable; croians leur rendre un grand service, que de ne les pas laisser languir long-temps, & de les envoier promptement en l'autre monde; & s'imaginans outre cela, leur faire beaucoup d'honneur, que de les étran-

Diod. l. 4. c. 3.

étrangler avec la queuë d'un animal, tel qu'étoit le bœuf ou la vâche.

Les Indiens à la verité, ne poussent pas tout-à-fait leur charité jusques-là; mais toûjours regardent-ils comme un honneur, & comme l'assûrance d'une felicité éternelle, de pouvoir mourir en tenant la queüe d'une vache entre leurs mains.

Les Egiptiens adoroient le bœuf soûs le nom d'Apis, & soûs celui de Serapis, comme nous venons de le dire; ainsi l'on pourroit conclure de là qu'ils ne le tuoient point; d'autant même que lorsque Pharaon ordonna aux enfans d'Israël de faire à leur Dieu des Sacrifices sans sortir de l'Egipte; Moïse lui dit, que cela ne se pouvoit pas faire, & que les Egiptiens les lapideroient, s'ils leur voioient immoler des animaux qu'ils adoroient. *Non potest ita fieri, abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro; quòd si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis lapidibus nos obruent*: si donc les Egiptiens ne pouvoient pas sans horreur, voir des Juifs immoler les animaux qu'ils adoroient; il paroit bien vraisemblable, qu'eux mêmes ne les tuoient pas. Juvenal outre cela nous marque, qu'en Egipte, on ne mangeoit point d'animaux à laine, & que c'étoit un crime d'y égorger un chevreau

Exod. c.8.v.26.

Lanatis animalibus abstinet omnis Men- *Juven. Satyr. 15.*

Digitized by Google

Mensa, nefas illic fœtum jugulare capellæ.

Ainsi, si les Egiptiens n'osoient tuer ny moutons, ny chevraux; il y a toutes les apparences, qu'ils ne tuoient point aussi de bœufs, pour qui ils avoient tant de veneration; cependant ils permettoient aux Juifs d'en tuer, & d'en manger; & Plutarque rapporte qu'eux-mêmes immoloient des bœufs roux à Typhon: les Israëlites y mangerent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coûtume des Egiptiens, qui ne mangeoient point d'animaux à laine; d'où l'on peut conclure, qu'ils n'obligeoient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coûtumes, & qu'ils étoient contens, pourvû qu'en public, il ne se fit rien, qui choquât leur Religion, & leurs ceremonies.

L'on ne doit, je crois, attribuer la veneration presque generale, que les Idolatres ont eu pour le bœuf, qu'aux services, que les hommes en tirent. Plusieurs personnes, par exemple, aprés le deluge même, ne se nourissoient gueres que des fruits de la terre, & de lait; ainsi la vache leur fournissoit la chose dont ils se servoient le plus ordinairement pour leur nourriture, le bœuf labouroit la terre, portoit le bagage des voyageurs, & traînoit des chariots; & dans les deserts, où ils n'avoient point de bois, ils se servoient de leur fiente pour faire du feu, aprés l'avoir melée avec un peu de paille, & l'avoir fait secher

cher au soleil ; ce que font encore les Indiens, dans les endroits où le bois est rare. Ainsi ces animaux leurs étoient d'un grand secours.

Les hommes s'accoûtumerent donc ininsensiblement à prendre plus de soin de la conservation d'un animal, qui leur faisoit tant de bien, & leur étoit même en quelque façon necessaire, qu'ils n'en prenoient de celle de tous les autres ; ce qui étoit fort raisonnable ; mais à la fin ils pousserent ces soins, & cette espece de reconnoissance, jusqu'au respect, qui ne tarda gueres à degenerer en adoration ; tant il est vrai, que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, & qu'ils poussent presque toûjours les choses à l'extreme.

Les Indiens ont encore soin, dans plusieurs endroits de mettre sur une espece de pilier, une petite vache, ou de bois, ou de pierre ; mais je me suis informé inutilement, s'ils regardoient ces representations, comme des Idoles, ou comme des Talismans.

J'avois déja remarqué quelque chose d'à-peu-prés semblable avant que d'entrer dans les Indes ; & j'avois vû dans l'Ile de Moëli, qui est habitée par des Mahometans, & qui est une Colonie sortie d'Arabie, les os d'une tête de boeuf remplis de caracteres Arabes, mais presque tous effacez ; ce que je suis persuadé qu'ils regar-

gardoient comme un Talisman, où étoient attachées la conservation, & la prosperité des troupeaux de l'Ile; car les Arabes donnent beaucoup dans ces sortes de mysteres.

Les Juifs même n'étoient pas entierrement exempts de cette superstition, & ce sera encore leur faire grace, que de dire, qu'ils ne revererent que comme un Talisman le Serpent d'airain, que Moïse avoit fait elever dans le desert; car il est bien rare que l'on ait offert de l'encens aux Talismans, qui souvent étoient enfermez dans les fondemens des édifices, ou des Villes, que l'on mettoit soûs leur protection; ou étoient posez sur le haut des tours & des Pyramides; quelques-uns cependant se mettoient dans certains petits Temples particuliers, mais ils n'étoient point exposez à la vûë du public; & l'Ecriture nous rapporte cependant, qu'ils lui en offrirent jusqu'au temps d'Ezechias, qui le fit abatre. *Confregitque serpentem aneum quem fecerat Moyses, siquidem usque ad illud Tempus, filii Israël adolebant ei incensum.* Le Palladium de Troie, étoit, par exemple, encore un Talisman, & il n'y avoit autre fois gueres de Ville, qui n'eut ainsi quelque chose de particulier, d'où les peuples croioient, que dependoit sa destinée.

4. *Reg.* c. 18. v. 4.

A R-

ARTICLE IX.

Du Fleuve le Gange, & des terres qu'il arrouse.

LEs Anciens, mais entr'autres S. Jerôme, nous ont parlé du Fleuve le Gange, en des termes trop pompeux, & comme d'une chose trop extraordinaire pour passer sous silence cet article.

Ce Saint Pere écrivant au Moine Rustique, lui dit avec l'Ecriture, que le Gange appellé Phison dans la Genese, parcoure toute la terre d'Evilath: Il remarque, que c'est là où naissent l'Emeraude & l'Escarboucle, & qu'il y a des montagnes d'or, desquelles il est impossible aux hommes d'approcher, à cause des Griphons, des Dragons, & de quantité d'autres Monstres qui les habitent...... *Ad Indiam pervenitur & ad Gangem fluvium, quem Phison Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath...... ubi nascitur Carbunculus & Smaragdus...... montesque auri, quos adire, propter Gryphos & Dracones, & immensorum corporum Monstra, hominibus impossibile est.*

S. Hieronymus Rustico. Epistol. 13.

Quand l'Ecriture nous a parlé du Gange; (supposé que ce soit le même que le Phison) je crois qu'elle nous l'a depeint

tel qu'il étoit avant le Deluge; & immediatement aprés la creation du monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source; mais il y a bien de l'apparence, que les eaux qui couvrirent toute la terre, changerent absolument le cours & la disposition des rivieres; & qu'ainsi ce que nous appellons presentement Tygre, Gange & Euphrate, ne sont plus les anciens fleuves qui sortoient du Paradis terrestre; & qu'ils n'ont autre chose de commun avec eux que le nom.

Il me paroit donc, que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Ecriture, retrancher hardiment, de la description que S. Jerôme nous a fait du Gange, les Emeraudes, les Ecarboucles & les montagnes d'or; le païs que ce fleuve arrouse, étant seulement riche par la fertilité de son terroir, par ses soies & par ses mousselines, qui y attirent les étrangers, & presque tout l'or des Indes venant d'Achim, qui est dans l'Ile de Sumatra, laquelle est éloignée du Gange, de plus de trois cens lieües.

On croit que cette ville d'Achim, étoit l'Ophir dont parle l'Ecriture, & où elle nous dit que Salomon envoyoit chercher de l'or, & cela n'est pas avancé sans quelque fondement; car la flotte de ce puissant Roy, fût construite à Asiongaber, qui étoit une ville de l'Idumée, située sur les bords de la Mer rouge, qui selon toutes les

3. Reg. c. 9.

les apparences, n'étoit pas fort éloignée, de l'endroit où est à present Moca; & l'on ne voit pas, que ces vaisseaux sortans de la Mer rouge, eussent d'autre endroit à aller chercher une si grande quantité d'or, que l'Ile de Sumatra, qui en est cependant fort éloignée, & où ils ne pouvoient aller dans ce temps-là, qu'aprés bien de la peine, & bien du temps; car comme ils n'avoient point l'usage de l'aiguille aimantée, ils n'osoient pas prendre beaucoup le large, & étoient contraints d'aller presque toûjours terre à terre. C'est peut-être à l'occasion de ce long voyage, que l'Ecclesiastique dit, en parlant de Salomon, que sa reputation s'étoit repandüe jusques dans les Iles les plus éloignées. *Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum.* *Eccles. c. 47. v. 17.*

Le celebre Mr. Huët parlant du Canal qui joignoit la Mediterranée à la Mer rouge, & par où les vaisseaux de Salomon & d'Hiram pouvoient revenir chargez en Judée ou en Phenicie, croit cependant, qu'Ophir étoit la côte Orientale d'Afrique appellée Zanguebar; mais il s'en faut-beaucoup que cette côte n'approche d'Achim pour l'abondance de l'or, d'ailleurs on auroit tort d'objecter qu'Achim étoit trop loin pour des gens qui n'étoient pas fort habiles dans la navigation, car ce sçavant Prélat leur fait faire un voiage bien plus long & bien plus dan-

Digitized by Google

dangereux, les faisant retourner d'Espagne dans la Mer rouge, & supposant qu'ils faisoient tout le tour de l'Afrique: il parle pour lors, de ceux qui revenoient de Tarse.

Pour ce qui est des bêtes sauvages, qui habitent les environs du Gange; l'on n'y voit ordinairement, ny Dragons, ny Gryphons, mais les Crocodiles, les Rhinoceros, & les Tygres, y sont communs, & en assez grand nombre; ces derniers entre autres y font un ravage étrange, on en a vû venir jusques dans les maisons emporter des enfans, & lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'en être devoré. J'ai vû, étant à la chasse au bas de ce fleuve, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui sans exaggerer, avoient plus de sept pouces de diametre.

Les Crocodiles y sont aussi en trés-grande quantité: ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchans même les petits ruisseaux, qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment de quoi se nourrir, que dans la grande eau, & lorsqu'ils vont à terre, ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force prodigieuse de ces animaux, & des gens du païs m'ont assûré; que plusieurs prenant des bœufs par le musle, lorsqu'ils alloient boire, les avoient entrainez, sans peine au fond de l'eau; aussi est-il trés-dangereux de s'y baigner.

Les Indiens ont une veneration toute par-

particuliere pour le Gange, qu'ils regardent même comme un Dieu, & à qui ils font tous les jours des sacrifices, mettant sur Ses bords, de petites lampes que le courant emporte; ce qui fait le soir un trés-agreable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent les terres qu'il arrouse, demandent, comme une faveur particuliere (lorsqu'ils se voient prêts de mourir) d'y aller expirer; estimant heureux, ceux qui peuvent rendre les derniers soûpirs dans ses eaux; & croiant que par là, toutes leur souilleures & tous leurs crimes sont effacez.

O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Flumineâ tolli posse putatis aquâ.

Lors qu'un homme à demandé une fois à y étre conduit, il ne peut plus retracter sa parole; on l'y porte donc, & on commence par lui mettre les pieds dedans, aprés quoi, on lui fait avaleur beaucoup d'eau, l'exhortant à la boire, avec devotion, & avec confiance; & à la regarder comme un moien sûr, de laver son ame, & d'effacer tous ses pechez; & enfin on l'y pousse insensiblement tout à fait; quand même il voûdroit retourner chez lui; car on en a vû plusieurs, que l'on y a jettez de la sorte, à qui une indiscrete devotion, ou quelque mécontentement du côté de leur famille; avoit fait demander à y venir;

 qui

qui n'étoient point assez malades, pour penser si-tôt à mourir, & qui se repentoient fort de la faute qu'ils avoient faite; mais il n'étoit plus temps.

Ceux qui en sont trop éloignez, se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de son eau, d'en boire un peu avant que de mourir: & se croient également purgez de tous leurs crimes. Il vient souvent des gens de trés loing, pour en emporter dans leurs païs, & en fournir leurs principales Pagodes, qui trés-rarement en sont depourvûes; & j'ai veu une fois passer par Pondichery (qui en est éloigné tout au moins de trois cens lieües) une petite Caravane de ces devots; ils avoient quantité de grands pots garnis de rotain, & remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux les gardoient, avec un soin, & un respet extraordinaires, & il leur restoit encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Je ne puis m'empêcher, de faire icy une petite reflexion, à l'occasion des tenebres dans lesquelles ces Idolatres se trouvent plongez; & de remarquer en passant, qu'il est bien fâcheux, que le mensonge, & la verité fassent, pour ainsi dire, la même impression, sur l'esprit, & sur le cœur des hommes, qui sont pour le moins aussi perseverans, & aussi exacts dans des grossieretez, & dans des faussetez visibles; que les autres le sont dans une

Reli-

79

Religion toute veritable, & toute pure; & qu'il est étonnant, que ce que l'on appelle la force de la verité n'agisse pas; qu'elle ne se fasse pas sentir à ces aveugles, & qu'elle ne leur ouvre pas les yeux sur leurs erreurs. En verité nous avons bien besoin, d'avoir recours pour cela, à la profondeur de jugemens de Dieu; & à cet abîme de prudence, que les yeux de la creature ne peuvent penetrer, & que la Divinité seule peut comprendre. Mais c'en est peut-être déja trop sur cette matiere, ainsi je reviens au Gange.

Peut-être que le respect, que les Indiens ont pour ce fleuve, est chez eux un reste de tradition, par laquelle leurs peres avoient appris, que le Gange étoit le même que le Phison dont parle l'Ecriture, & qu'elle dit qu'il sortoit du Paradis terrestre (supposé cependant, que cette tradition fut veritable, car plusieurs personnes en doutent, & avec assez de fondement) & qu'enfin ils ont mêlé, ce qu'ils en avoient entendu des premiers hommes, avec les histoires fabuleuses de leurs Dieux.

Ils n'ont pas seulement de la veneration pour le Gange, qu'ils regardent cependant toûjours comme le plus saint, & qu'ils pretendent même être une Divinité; ils reverent en general tous les fleuves, & toutes les rivieres, & les devots d'entre eux, ont soin avant que de mettre les

pied dans leurs eaux, d'en prendre, & de s'en laver les mains, faiſant en même temps, une petite priere aux Dieux.

Cette coûtume d'avoir du reſpet pour les rivieres, & de ſe laver les mains de leurs eaux avant que d'entrer dedans; eſt trés-ancienne; & Heſiode la recommande en ces termes. *Neque unquam perennium fluviorum limpidam aquam pedibus tranſito, priuſquam oraveris aſpiciens pulchra fluenta, manus lotus amœna aqua limpida.*

Heſiod. oper. & pier. l. 2.

Ce reſpect étoit fondé, ſur ce que les anciens s'imaginoient, que chaque riviere, ou chaque fleuve, avoit une Divinité particuliere, qui lui étoit attachée, & qui preſidoit à ſes eaux.

ARTICLE. X.

De la Metempſicoſe.

LEs Indiens ſuivent la Metempſicoſe, & les hôpitaux qui ſont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, & où l'on medicamente toutes les bêtes malades, ou eſtropiées, en ſont une preuve convaincante; mais je n'ai pû decouvrir ſur quel pied cette doctrine a été établie chez eux, & je crois qu'il eſt trés difficile de le faire; car l'on voit des gens de la même Religion, qui vont adorer leurs Dieux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes cere-

Digitized by Google

ceremonies, & qui outre cela font de la même Caste, penser bien differemment sur cet article.

Il y a, par exemple, de certains Brahmes, qui ne vivent que d'herbes, de lait, de beurre, & de fruits: certains mangent seulement des poules; quelques uns du cabrit; d'autres Castes mangent du cochon; mais generalement ils s'abstiennent tous du bœuf & de la vache. J'ai déja parlé de la veneration qu'ils ont pour ces animaux.

Les Banianes, qui forment une Caste particuliere de marchands, & dont je parlerai plus bas; sont ceux de tous les Indiens, qui suivent le plus exactement la doctrine de la transmigration des ames, & qui pratiquent le plus religieusement, jusqu'aux moindres choses, auxquelles ce sentiment engage ses sectateurs. Ils ne tuent aucune sorte d'animal, & ne mangent rien de ce qui a eu vie; plusieurs même d'entre-eux, poussent l'exactitude, & le scrupule, jusqu'à avoir des valets, qui avec un évantail excitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner d'eux tous les petits moucherons, qui dans ce païs-là sont en fort grand nombre, de peur que quelqu'un ne se mêle avec leur manger, & qu'ainsi en l'avalant, ils ne lui fassent perdre la vie.

Il me semble que l'on pourroit conclure de cette diversité d'opinions touchant la transmigration des ames, que lors qu'e fût proposée aux Indiens, ils avoient d

un culte determiné, & une Religion fixe, independamment de cette doctrine: qu'ainsi elle n'y fut d'abord reçûë, que comme un sentiment, qui selon leur idée, ne renfermant en soi rien de mauvais, pouvoit être embrassé sans consequence, de châque particulier, ou en être rejetté, comme il le jugeroit à propos: que quelques peres de familles épouserent cette nouvelle Philosophie, & la suivirent dans toute sa rigueur: que d'autres ne pouvant pas s'imaginer, que les ames des hommes passassent dans les corps de certains animaux, ne crurent pas s'en devoir priver; & que châcun communiqua son opinion à ceux de sa famille, qui la firent insensiblement passer chez leurs descendans, lesquels l'ont toûjours conservée, & qui la regardent à present comme une regle, qu'ils sont indispensablement obligez de suivre, par la veneration, & le respet qu'ils ont pour toutes les coûtumes, qui leurs viennent de leurs predecesseurs.

Car si d'abord la Metempsicose avoit été établie chez les Indiens, comme un point de Religion; l'on ne voiroit pas tant de partialité sur son sujet, les sentimens seroient plus uniformes, où bien ceux qui se seroient écartez de l'opinion publique, & n'auroient pas voulu suivre cette doctrine dans toute sa pureté, auroient fait ce que l'on appelle un schisme, ils se seroient separez des autres, & n'auroient pas eu

avec

Digitized by Google

avec eux, les mêmes Temples, les mêmes Prêtres, & les mêmes ſacrifices.

L'on peut outre cela demander, ſi les Indiens ont reçû la doctrine de la tranſmigration des ames, ou de Pythagore, où de ſes ſectateurs? car ce Philoſophe eſt communement regardé comme l'autheur de ce ſentiment, ou du moins comme celui, qui l'a enſeigné le premier.

Si l'on répond à cette queſtion, conformement aux nouvelles découvertes, que l'on a faites de nos jours dans l'Empire de la Chine, on conviendra, que les Indiens ont connu la Metempſicoſe, tout au moins cinq cens ans avant ce Philoſophe, qui ne fleurit (comme le marque Ciceron) que dans le temps, auquel les Romains laſſez de la tyrannie de Tarquin le ſuperbe, le chaſſerent de Rome, & s'érigerent en Republique. Car dés le tems de Salomon, un Philoſophe Indien appellé Phoë, né dans l'Ile de Ceilon ſelon pluſieurs, ou dans le continent prochain ſelon quelques autres; publia cette doctrine dans les Indes.

4. Tuſculan. quæſt. in brut.

Pour donner plus de poids, & d'authorité à cette nouvelle Philoſophie, & la faire recevoir avec plus de reſpect, il aſſeura qu'il l'avoit reçûe du Ciel: il ſe fit regarder comme un Prophete; & fut même juſqu'à dire, que ſur la terre il n'y avoit rien d'égal à lui.

Il avoit deux doctrines, une interieure, & une exterieure. Son

Digitized by Google

Son interieure, qu'il ne communiquoit qu'à ses plus chers disciples, qu'à ceux, qu'il sçavoit lui être entierement attachez; & de la fidelité desquels il étoit seur; établissoit pour ainsi dire l'aneantissement de l'ame aprés la mort, disant, qu'aprés être separée du corps, elle se dissipoit dans les airs & s'y resolvoit dans une matiere etherée ce qui n'est presque autre chose, que l'atheïsme, tel que l'on pretend, que le suivent encore generalement tous les lettrez Chinois.

Son exterieure, qu'il enseignoit vulgairement au peuple, consistoit dans la transmigration des ames, qu'il disoit avoir exprimenté lui même un nombre infini de fois, ayant vécu sur la terre, soûs la figure d'un singe, d'un veau, d'un elephant, & soûs celle de plusieurs autres animaux; & ce n'est que sur ces differentes sortes de bêtes, dans le corps desquelles, il dit que son ame avoit passé, que sont fondées presque toutes les Religions des Indiens, qui avant ce tems-là, n'en avoient probablement point d'autre, que la connoissance de quelque Etre souverain, ou en general de quelque Divinité, à la quelle ils pouvoient faire des sacrifices.

Je ne pretens cependant pas dire par là, que cette connoissance d'un Etre souverain, fut chez les Indiens, telle, qu'elle devoit être; c'est à dire, qu'ils ne reconnussent, que

Digitized by Google

que le veritable Dieu, que les ſacrifices qu'ils faiſoient, s'addreſſaſſent uniquement à lui, & que juſqu'à ce faux Prophete, ils conſerverent une Religion exempte de ſuperſtition, & d'Idolatrie; car ce ſeroit un étrange Paradoxe, d'avancer, que (pendant que toute la Paleſtine étoit dans l'erreur, & que Dieu fut obligé, pour ainſi dire, de ſeparer Abraham de tous les autres hommes pour en faire le chef d'un peuple, qui pût l'adorer, & le ſervir ſans ſuperſtition, & ſans partager ſes adorations, entre lui & de fauſſes Divinitez) la verité trouva un azile chez les Indiens; qu'elle y reſta toute entiere juſqu'à Salomon; & que pendant même que les Juifs tomboient continuellement dans l'Idolatrie; l'idée d'un ſeul Dieu s'y conſerva ſans mélange, & que le culte qui lui eſt dû, lui fut rendu dans toute ſa pureté.

Phoë propoſa donc ſa nouvelle doctrine aux Indiens, & n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir, & à ajouter ſes reveries à ce qu'ils avoient crû juſqu'à lui, au ſujet de la Divinité & de l'ame; car la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particulierement pour la populace; ſur tout lorsque l'on lui propoſe d'augmenter, & de perfectionner ſa Religion.

Outre cela, la facilité, avec la quelle la doctrine de la tranſmigration des ames, trouvoit lieu dans les eſprits, venoit encore

Digitized by Google

core de l'Idée, que tout le monde avoit dé l'ame ; sçavoir qu'elle ne mouroit point avec le corps ; & qu'aprés en être separée, elle alloit quelque part ; ce qui en differens temps, a produit des opinions bien differentes ; car certains s'imaginerent, que les ames des mechans, immediatement aprés la mort, descendoient dans un lieu de supplices, où elles étoient tourmentées à proportion de leurs crimes ; & ce sentiment à été le plus generalement reçû de tous les Paiens : quelquesuns dirent donc, que les Dieux les faisoient passer dans les corps des plus sales, & des plus vils animaux ; & d'autres crurent, qu'elles erroient au tour du monde, & ne remontoient aux cieux, d'où elles avoient éré tirées, qu'aprés avoir resté plusieurs siecles dans cette continuelle agitation. Ciceron selon toutes les apparences étoit de cette derniere opinion, comme l'on peut voir dans le sommeil de Scipion, où il dit. *Qui &c. Deorum & hominum jura violarunt, corporibus élapsi, circa terram ipsam volutantur nec in hunc locum, nisi multis exagitati sæculis revertuntur.*

Phoë Composa quarante volumes, qui resterent dans les Indes, jusqu'à l'an soixante & cinq de JESUS-CHRIST ; que les disciples de ce Philosophe les porterent en Chine soûs le regne d'Hiaomim-Hoamti. les Chinois les traduisirent aussi-tôt en leur langue : ils justifierent le temps auquel ses Sectateurs disoient, qu'il avoit vécu, par les

Digitized by Google

Harrewyn fecit

les differentes circonstances, qu'ils trouverent dans ses ouvrages, & qui avoient quelque relation avec ce qu'ils connoissoient des Indiens; & à peine cette doctrine eût-elle parû chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partisans.

ARTICLE. XI.

De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux Passans.

JESUS-CHRIST nous voulant apprendre dans son Evangile, que tout ce que nous fairons pour lui aura sa recompense; en promet une à ceux qui en son nom, & dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, est bien peu de chose: cependant il y a beaucoup de merite à en donner, comme font plusieurs Indiens, qui la vont quelque-fois chercher trés-loin, la font cuire, afin qu'elle soit moins malfaisante à des gens qui marchent, & qui sont échauffez; se tiennent depuis le matin jusqu'au soir sur quelque grand chemin, où il n'y a ny puits, ny ruisseau; & offrent, en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui passent.

C'est peut-être une oeuvre de charite qui

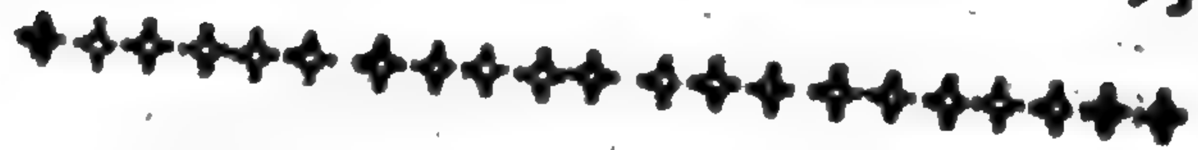
Digitized by Google

qui se pratiquoit également, ou chez les Juifs, ou chez les peuples qui vivoient auprés d'eux, & dont ils connoissoient les usages;& à laquelle JESUS-CHRITS assûra qu'il y avoit une recompense attachée.

Il est trés-sûr, que, pour ce qui regarde les choses necessaires à la vie; les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on n'en a en Europe. A moins que le Païs ne soit attaqué de la famine, ils ne sçavent gueres, ce que c'est que de refuser à manger à un homme qui passe; en quoi ils ont conservé la coûtume des premiers temps, où l'on ne laissoit passer aucun voyageur, sans lui offrir quelque chose, & le faire rafraîchir un moment; ainsi *Genes. c. 18.* Abraham fit reposer, & donna à manger aux trois Anges, qui soûs la figure de trois hommes, passoient par la vallée de Mambré, où il étoit alors pour aller tirer Lot de Sodome; & lorsqu'ils furent arrivez dans cette Ville, Lot ne voulut *Genes. c. 19.* jamais permettre, qu'ils demeurassent dans la place; mais les amenâ chez lui, quoiqu'il ne les connut point. L'étranger qui demeuroit à Gabaa offrit également sa maison au Levité, qui étoit fort surpris, que personne ne l'eut voulu reçevoir; car *Judic. c. 19.* de ce temps là, on ne refusoit le couvert à qui que ce fût, & au contraire, on donnoit même avec plaisir à manger aux voyageurs, sans rien exiger d'eux.

A R.

Digitized by Google



ARTICLE. XII.

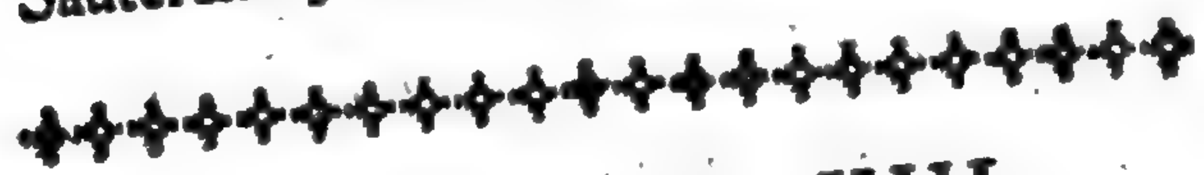
De leur maniere de manger les sauterelles.

L'Evangile nous rapporte que saint Jean Baptiste vivoit de miel sauvage, & de sauterelles; & quelques Interpretes qui n'ont pû s'maginer que l'on mangea de ces sortes d'insectes, ont dit, que par *locusta* l'on devoit entendre l'extremité des branches des arbres, & ont pretendu, que c'étoit de cela que se nourrissoit ce saint Solitaire; mais ils ne connoissoient pas les coûtumes des Indiens, qui mangent pàrfaitement bien les sauterelles, aprés les avoir fait cuire : elles sont cependant faites comme celles que nous voions en Europe, & aucun de ceux qui en mangent, ne s'en trouve incommodé.

Ce n'étoit pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de manger de ces insectes, comme il leur est prescrit dans le Levitique par ces paroles *quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo & Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxtà genus suum*: mais pour tout ce qui marche sur quatre pieds & qui aiant les pieds de derriere plus longs

Levit 11.

longs, saute sur la terre, vous en pouvez manger ; comme le Bruchus, selon son espece, l'Attacus, l'Ophiomacus, & la Sauterelle, chacun selon son espece.



ARTICLE. XIII.

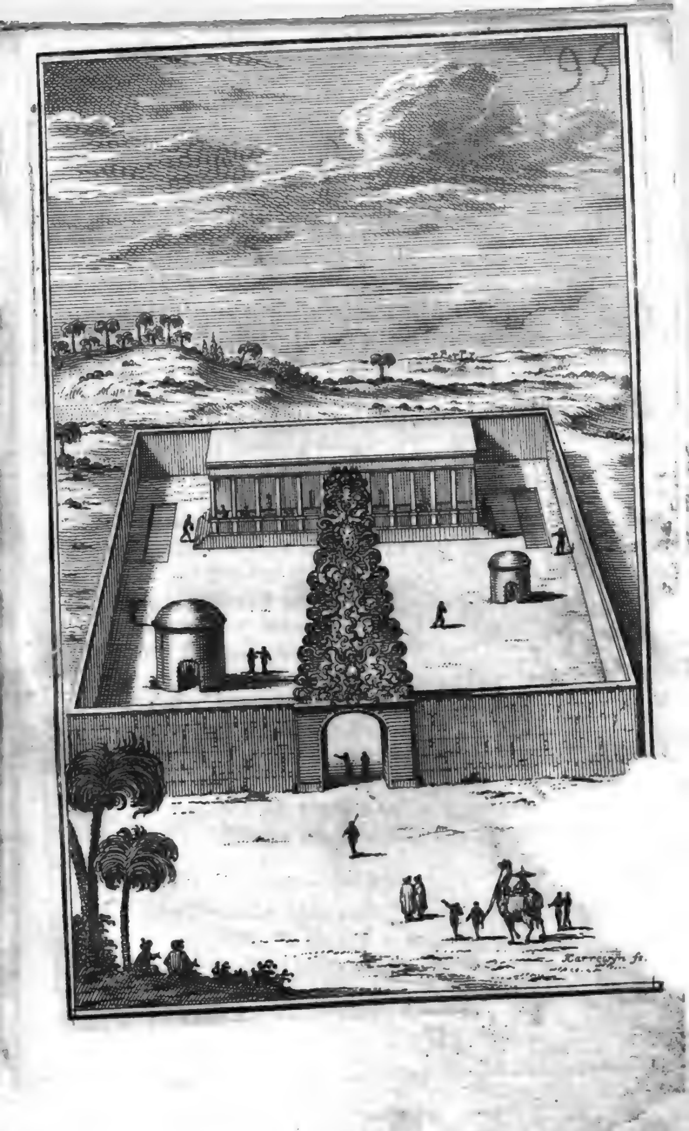
Des endroits fortifiez ou les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux.

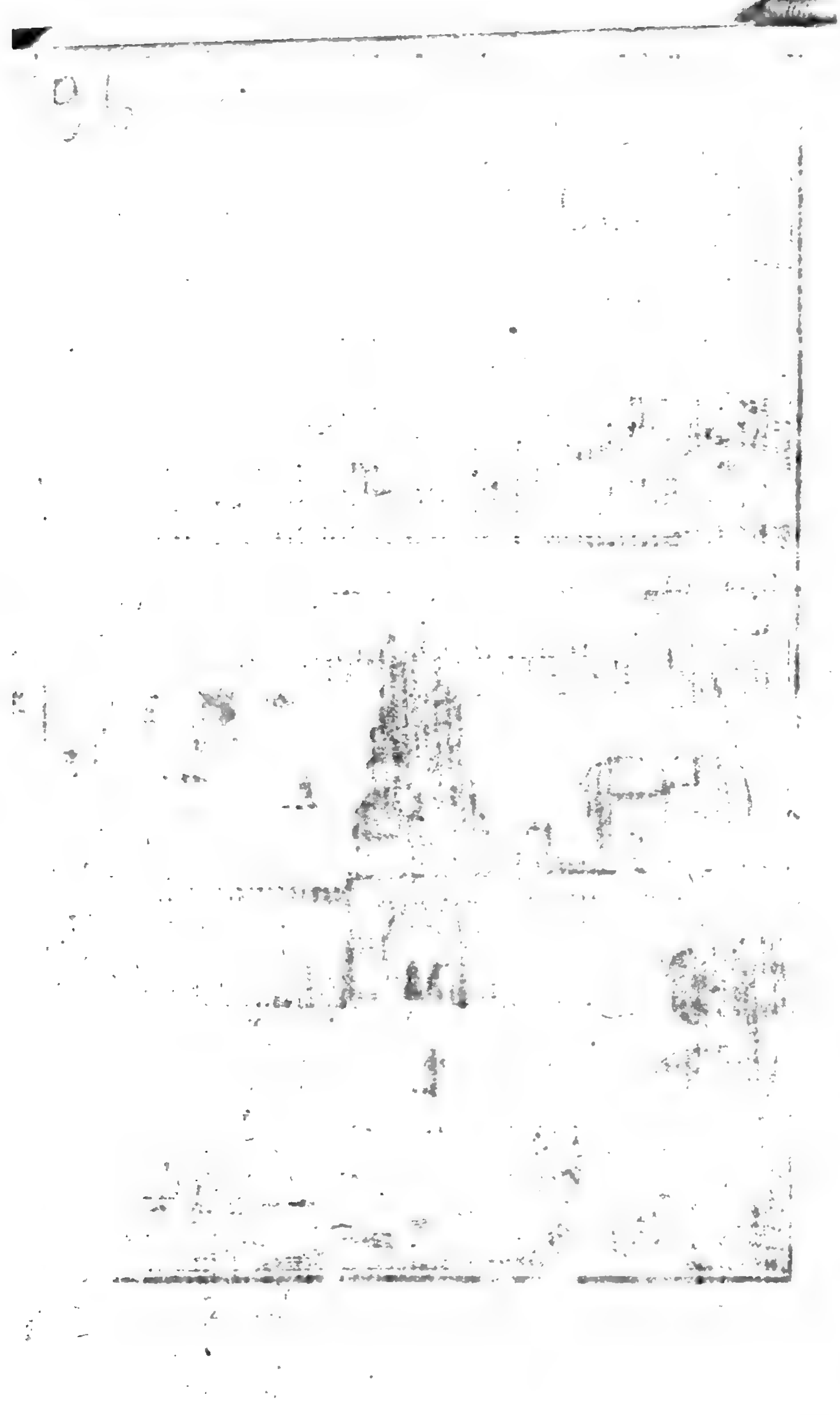
L'Ecriture nous apprend, qu'Ozias fit bâtir des tours dans la solitude, & y fit creuser des cîternes à cause de la quantité de troupeaux qu'il avoit. *Extruxit etiam turres in solitudine, & effodit cisternas plurimas, eò quòd haberet multa pecora.*

2. Paral. c. 16. v. 10.

L'on doit, je crois, entendre par ces tours, ce que les Indiens appellent Pagodes ; non pas celles qui servent de temples, mais certains autres grands bâtimens, qui sont dans les campagnes, & auxquels ils donnent le nom de Pagodes, ou parce qu'au dessus des portes ils élevent de hautes piramides remplies des figures de leurs Dieux, comme sont celles de Villenoure, & plusieurs autres ; ou parce que dans leur enclos, il y a toûjours quantité de petites especes de chapelles, dont chacune renferme une Idole.

Ces edifices sont ordinairement entourez de bonnes murailles, & l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme ; car quand le


Harrewyn fe.



Digitized by Google

le Prince n'auroit guerre avec personne ; les Peuples ont toûjours raison de se tenir sur leurs gardes ; parce que dans ces païs là, les soldats sont trés-mal paiez, & que les Commandans qui retiennent leur paye, leur permettent de prendre où ils peuvent ; ainsi ils tombent sur les bestiaux, lorsque l'on y pense le moins. Ces Maraudeurs nous ont souvent fait prendre les armes à Pondichery ; & nous eumes même le malheur dans une de ces sorties, de perdre un trés-brave Officier, d'en avoir un blessé, & quelques gens du Païs, qui étoient à nôtre solde estropiez : aprés cela vous avez beau demander justice aux commandans, & leur representer, que, puisque l'on est en paix avec le grand Mogol, ses troupes ont tort de faire des courses sur vos terres ; ils vous promettent toûjours beaucoup ; mais ils n'ent font pas moins pour cela ; parce qu'il faut bien, ou qu'ils payent leurs soldats, ou qu'ils les laissent piller. Les voyageurs se retirent aussi dans ces Pagodes ; comme ils font en Perse dans les Caravan-Serails, & en Arabie dans les Caravan-beites ; qui veut dire maisons des Caravanes.

Dans les endroits ou l'on ne trouve point de ces sortes de Pagodes, il y a communement d'autres petits batimens que l'on appelle Chaudries, & où les voyageurs peuvent également se mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commoditez.

Nous voions dans les Indes à peu prés la même chose, que les citernes que ce Roy de Juda fit aussi construire dans la solitude; les Gentils regardent comme un œuvre de charité de faire creuser ainsi des puits, & des étangs dans les lieux écartez, pour la commodité des voyageurs, & des troupeaux; & c'est même souvent l'execution d'un vœu, qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'esperance d'en obtenir ou des enfans, ou un bon succés dans une de leurs entreprises, ou en general quelque faveur.

ARTICLE XIV.

De leurs Edifices publics.

LEs Pagodes, & les autres Edifices publics des Gentils sont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire: les colomnes, qui y sont toûjours en grand nombre, sont presque toutes d'une seule piece; & soûtiennent des soliveaux de même matiere; lesquels forment le plancher: & ces soliveaux de pierre ont communement dix-sept, à dix-huit pieds de long sur trois & demy, ou quatre de large. Ils se joignent tous, & ils mettent un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y passer,

passer ; ainsi il n'entre pas dans ces grands bâtimens, une seule piece de bois.

La difficulté que l'on a, à trouver ces pierres, à les transporter, & à les mettre en place ; fait qu'elles sont d'un grand prix : & c'étoit de ces mêmes masses precieuses par leur longueur, & par leur grosseur, qu'étoient construits les murs de Jerusalem. *Lapides pretiosi muri tui Jerusalem.*

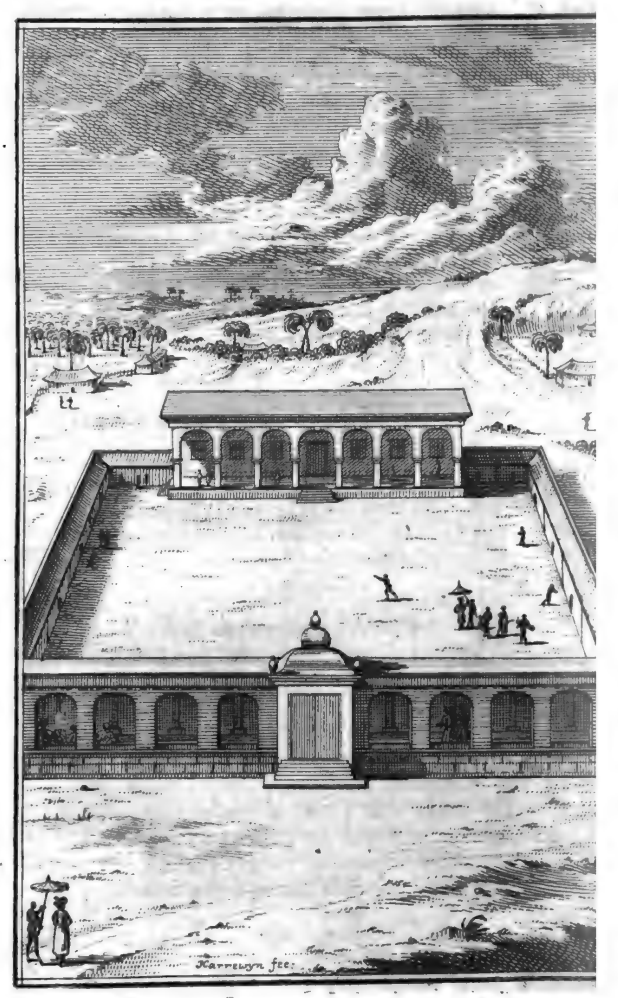
Salomon s'en servit aussi pour faire les fondemens de sa maison, & de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon, conformement à ce passage. *Fundamenta autem de lapidibus pretiosis, lapidibus magnis decem sive octo cubitorum* ; Les fondemens étoient aussi de pierres parfaitement belles, & trés-grandes ; les unes aiant dix coudées, les autres huit, ce qui ne contribuoit pas peu à la durée de ces fameux édifices, contre lesquels l'injure des temps, & la revolution des siecles ne pouvoient rien. La mode à bien changé presentement ; car sans nous embarasser fort, si ce que nous faisons sera du goût de nos descendans, nous ne consultons ordinairement que le nôtre, & nous nous contentons communement de travailler pour nous.

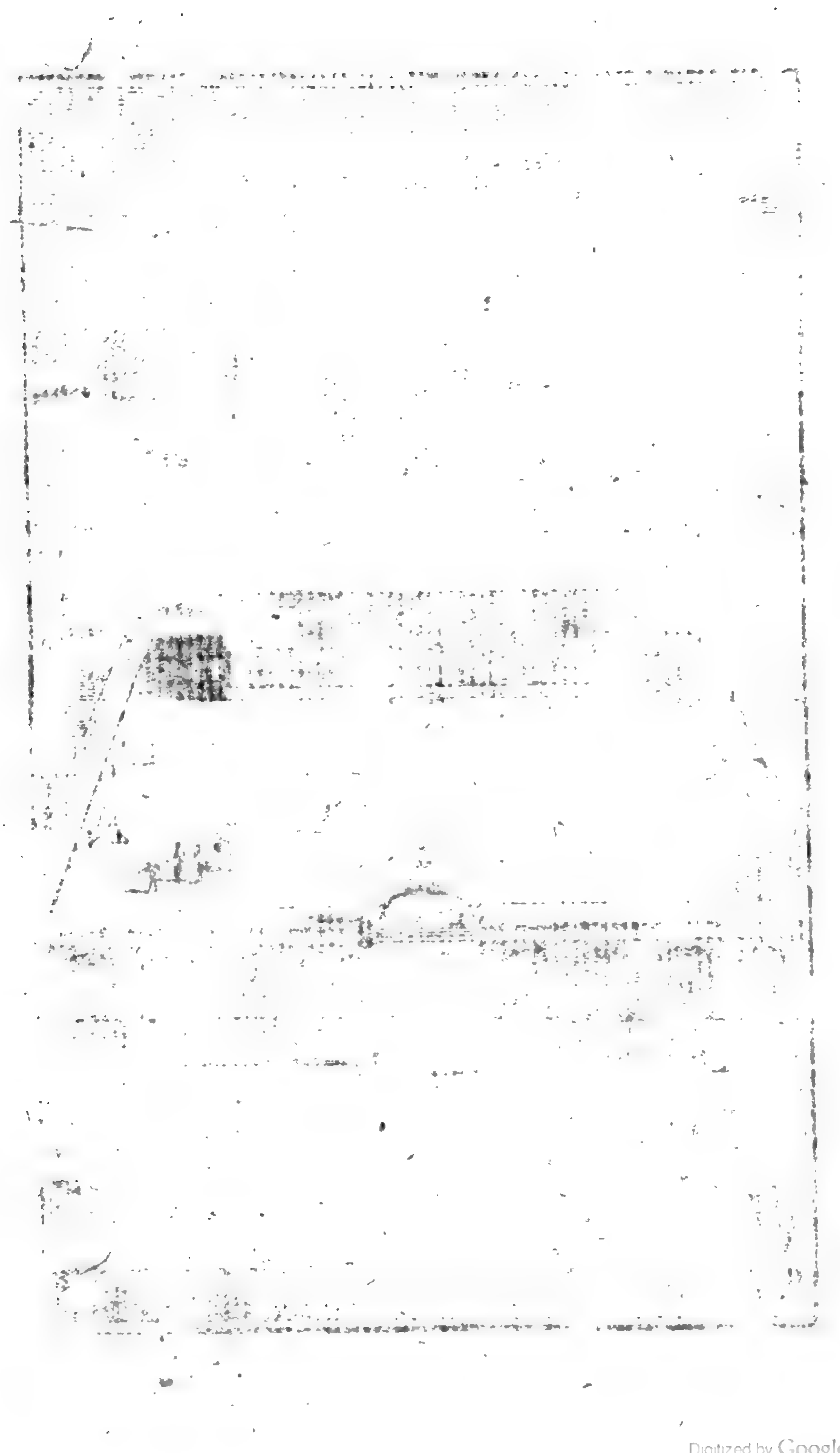
3. R. c. 7. v. 10.

Les Indiens qui sont à leur aise conviennent encore assez avec les Juifs sur la maniere de bâtir : premierement presque tous leurs toits sont en terrasse comme ils l'étoient dans la Palestine, & comme ils le

le font encore dans presque tous les païs chauds ; & ils ont outre cela à l'entrée de la maison, ce que l'Ecriture appelle *atria* qui est une espece de galerie, qui en forme la façade ; c'est l'endroit où ils reçoivent leurs visites, & où même ils font leurs festins dans la saison des pluies ; car dans les beaux jours, ils ont soin de dresser ordinairement dans leurs cours, des tentes, ou des berceaux de feuillages, à l'ombre desquels ils se regalent.

Ils n'admettent jamais personne dans l'interieur de la maison, qui n'est destiné que pour eux, & pour leurs femmes ; & ils observent même fort soigneusement qu'aucune fenêtre ne donne sur la ruë, afin d'ôter, du moins de ce côte-là, toute occasion de galanterie, car ils poussent la jalousie dans ce païs-là, jusqu'où elle peut aller. Non seulement on n'y va point rendre de visite aux Dames, mais même on ne se hazarde pas à demander de leurs nouvelles, & le plus mauvais compliment, que l'on pût faire à un homme, seroit de lui demander comment se porte sa femme, de sorte qu'il faut vivre avec eux, & ne leur parler non plus de leur femme, que s'ils n'en avoient jamais eu : ils vous repondroient même fort bien, que c'est leur affaire si elles se portent bien, ou si elles sont malades, parce que comme elles ne sont faites que pour eux il n'y a qu'eux, qui aient droit de s'interesser à leur


Harrewyn fec:



Digitized by Google

leur santé, & de prendre part à ce qui les regarde; & outre cela, peut-être, qu'une pareille demande, quoique fort innocente, seroit funeste à la personne, de la santé de laquelle on s'informeroit. Aprés cela, l'on peut juger, combien seroient oisifs, dans ce païs-là quantité de gens, qui ne le sont pas en Europe; il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues, fait qu'elles ne perdent gueres l'occasion lorsqu'elles la trouvent, & que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la deffensive.

ARTICLE XV.

Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint; & des miroirs qui sont en usage parmy elles

EZechiel depeignant l'Idolatrie de Jerusalem sous la figure d'une femme debauchée, lui reproche, que lorsquelle attend ses amans, elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb: *Et circumlinisti stibio oculos tuos*. Ce que nous voions dans les Roys, que Jezabel fit aussi dans le dessein de plaire à Jehu, & d'eviter par ce moien la mort, qu'elle sçavoit bien que tous ses crimes n'avoient que trop meritée: *porro Jezabel introitu ejus audita*

Ezechi. & 23. v. 40.

depinxit oculos suos stibio, & ornavit caput suum. Et Jezabel aiant appris son arrivée frotta ses yeux de mine de plomb & mit ses ornemens sur sa tète. Cette mine de plomb leur noircissoit donc les yeux, ce qui (à raisonner selon nos maximes) ne paroit gueres propre, à rendre une femme plus dangereuse : cependant cette coûtume est encore en usage chez les Indiennes qui sont blanches, lesquelles pour relever l'eclat de leur teint & rendre leurs yeux plus languissans, mettent un peu de noir tout au tour, & cela fait à peu-pres le même effet que les mouches dont se servent nos Dames d'Europe.

Par rapport à l'ornement des femmes, je dirai en-passant, un mot de leurs miroirs, & de la maniere dont ils sont faits. Ils sont ordinairement trés-petits, & d'un airain fort poli, & ils representent parfaitement bien au naturel. Plusieurs peuples de l'Europe s'en servent presentement, & les Juifs s'en servoient aussi autre-fois; l'Ecriture nous marquant, que Bezeléel fit un grand vase d'airain avec sa base, des miroirs des femmes, qui venoient veiller, & prier à la porte du Tabernacle, *fecit & labrum æneum cum basi suâ, de speculis mulierum, quæ excubabant in ostio Tabernaculi.* L'on me permettra bien, de dire icy quelque chose, sur ces femmes, qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux consequences, que quel-

Exod c. 38. v. 8.

quelques autheurs ont voulu tirer, du passage, que je viens de rapporter. Ils ont pretendu prouver par là, que soûs la Loy écrite, il y avoit des Religieuses, c'est-à-dire, des Vierges consacrées à Dieu, & qui avoient leurs cellulles dans les dehors du Tabernacle; mais en verité, c'est pousser trop loing sa tendresse pour l'Etat Monastique, que de lui donner une origine si ancienne, & qu'il n'a jamais eu: contentons nous de dire, que cet Etat est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé par l'Eglise, sans lui aller chercher des tîtres d'ancienneté, plus de quinze cens ans avant JESUS-CHRIST. Outre cela, il auroit fallu, que ces Religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été trés-grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de rechange; puisque de ces miroirs, on trouva le moien de faire un si grand vase d'airain; & il semble, que ces deux dernieres conditions ne conviennent gueres à des Religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, & qui par consequent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. Mais s'il étoit vrai, qu'il y eut déja un état Monastique du temps de Moyse, que deviendroient les pretentions des celebres Successeurs d'Elie, qui soûtiennent fortement, que c'est par eux qu'il à commencé? *Card. Bar.*

Ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, n'étoient donc point des

Digitized by Google

Religieuses, mais des femmes du monde, qui par devotion, alloient passer la nuit en priere, proche la maison du Seigneur. Cette devotion étoit encore en usage du temps du grand Prêtre Heli, & un des crimes de ses enfans, étoit de debaucher ces femmes. L'Ecriture ne se sert point dans cet endroit du mot, *excubabant*, comme dans le passage de l'Exode, mais de celui
1. *Reg.* c.2.v.22. d'*observabant* qu'il paroît, que l'on doit expliquer icy par celui de *mediter*, & non pas par, *garder*, ou *être en sentinelle*, car les Levites étoient en assez grand nombre, pour faire bonne garde autour du Tabernacle, sans se servir pour cela de femmes.

ARTICLE. XVI.

De leur Coûtume de laisser croître leurs Ongles.

CHez les Indiens, les hommes, & les femmes laissent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, & tous les Gentils anciennement en usoient ainsi; mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y resta quelque chose d'impur, & qui se pût mêler avec leur manger, se les coupoient fort soigneusement, & les faisoient couper à tous ceux qui vivoient avec eux; c'est pourquoi l'Ecriture leur permettant d'épou-

d'épouser une femme qu'ils auroient prise sur leurs ennemis, leur ordonne de lui faire avant razer la tête, & couper les ongles. *Quæ radet cæsariem, & circumcidet ungues.*

ARTICLE. XVII.

De leurs Ceremonies Nuptiales.

SAint Matthieu nous rapporte une parabole, qu'il me semble que l'on pourroit expliquer par une ceremonie des Indiens.

Cet Evangeliste parlant des cinq Vierges folles, qui ne songerent à chercher de l'huile, que lorsque l'Epoux fut prêt d'entrer; dit qu'à minuit, elles entendirent un bruit qui les eveilla, & les avertit de de son arrivée. *Mediâ autem nocte clamor factus est : ecce Sponsus venit, exite obviam ei.* Math. 25. v. 6.

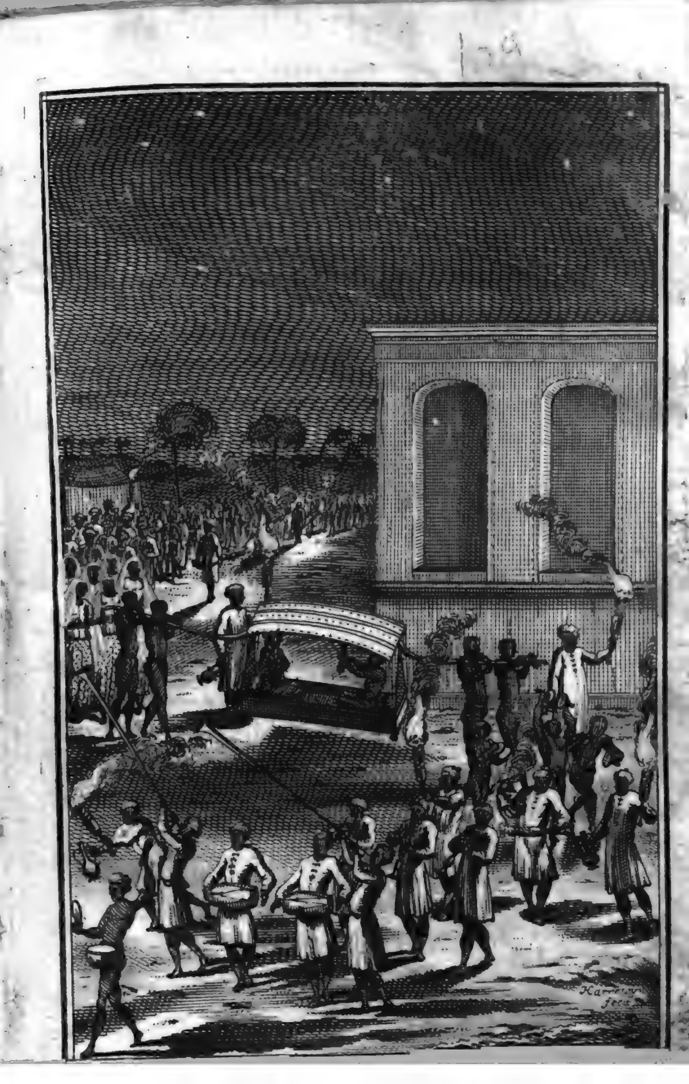
Il ne paroit gueres conforme à nos coûtumes, qu'un homme sorte le soir de ses nôces, & ne revienne chez lui qu'à minuit; ainsi lon peut demander, s'il y avoit quelque regle qui l'obligea à en user de la sorte, veu qu'il arrivoit en ceremonie, y aiant des femmes prêtes avec des flambeaux pour aller au devant de lui, & un festin qui l'attendoit.

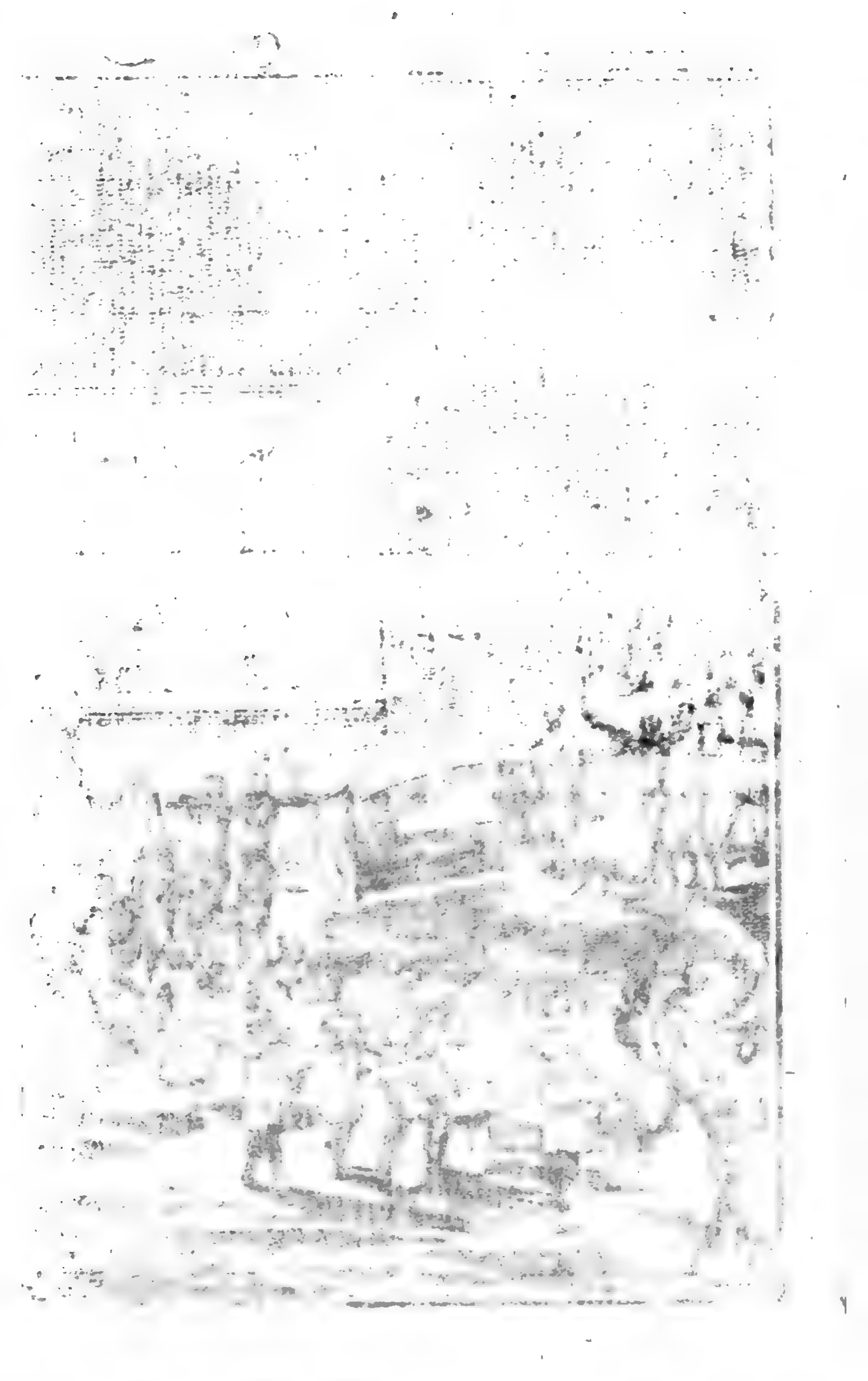
Il ne seroit pas difficile de repondre à

cette question, si l'on le vouloit faire conformement aux maximes des Indiens; car le jour de leurs nôces, le mari, & la femme étant tous les deux dans un même Palki, ou Palanquin, qui est la voiture ordinaire du païs, & que quatre hommes portent sur les épaules; sortent sur les sept à huit heures du soir, accompagnez de tous leurs parens & amis; ils ont devant eux des trompettes, & des tambours; & sont éclairez par quantité de Massals, qui sont des especes de flambeaux, dont je vais bien-tôt expliquer la construction.

Immediatement derriere le Palanquin des nouveaux mariez, marchent plusieurs femmes, dont le métier est de chanter des vers, dans lesquels elles leur souhaitoient toutes sortes de prosperitez; comme les Grecs, & les Romains faisoient autrefois dans leurs Epithalames.

Je crois que c'est de ces chanteuses publiques dont parle l'Ecriture dans le dernier chapitre de l'Ecclesiaste, lorsqu'elle
v. 4. dit: *obsurdescent filiæ carminis*, voulant donner par là une des marques de la desolation publique. Le Prophete Roy parle encore de ces sortes de femmes, & les
Ps. 67. appelle *Juvenculas tympanistrias*.
v. 26. Les nouveaux mariez se promenent donc dans cet équipage pendant quelques heures, aprés quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domestiques les attendent; toute la maison est éclairée de petites lampes





Digitized by Google

pes, & l'on tient prêts pour leur arrivée plusieurs de ces massals dont je viens de parler, outre ceux qui les accompagnent, & qui vont devant leur Palanquin.

Ces sortes de flambeaux ne sont autre chose, que plusieurs morceaux de vieux linge, trés-pressez en rond les uns contre les autres, & poussez de force dans un manche de cuivre. Ceux qui d'une main les tiennent, ont dans l'autre une bouteille du même metal que le manche de leur massal; elle est pleine d'huile, & ils ont soin d'en verser de temps en temps sur ce linge, qui ne donne de la lumiere, qu'autant qu'il en est arrosé.

Lorsque l'époux, & l'épouse sont entrez, la femme se retire avec les femmes, & le mari se couche avec ses amis sur des tapis, ou sur des nattes, où l'on leur sert à manger: la compagnie y est toûjours trés-nombreuse, & je doute que chez les Grecs, il y eut autant de Paranymphes, qu'il y en a chez les Indiens.

Il paroit assez de rapport entre cette coûtume, & la parabole de l'Evangile, & peut-être les Juifs, au moins du temps de JESUS CHRIST, avoient-ils quelque ceremonie approchante, sans quoi je ne vois pas que l'on puisse donner un sens fort clair à ce retour de l'époux à minuit, & à ce festin qui suit immediatement son arrivée; cependant ceux qui ont écrit sur les traditions Juives, n'en ont rien dit.

Il

Il se peut fort bien faire aussi, que JESUS-CHRIST tira cet exemple des autres nations qui étoient proche la Judée; & dont les Juifs pouvoient connoître les maximes & les ceremonies.

Il seroit inutile d'alleguer, que ce n'étoit qu'une parabole; car toutes celles dont le Seigneur s'est servi, étoient fondées, ou sur les coûtumes des Juifs, ou sur celles des autres peuples voisins de la Palestine.

ARTICLE. XVIII.

De leur differentes Tribus, ou Castes.

LEs gentils Indiens sont divisez en Tribus, comme l'étoient autrefois les Juifs: mais je n'ay jamais pû découvrir au juste combien ils en avoient; car outre la division generale, chaque Tribu est encore divisée en une infinité d'autres, qui toutes different entr'elles, ou dans leur nourriture, ou dans quelque autre chose.

Ce que les Juifs appelloient Tribus, les Indiens l'appellent Castes: mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces Castes, qu'il n'y en avoit entre les Tribus d'Israël, lesquelles n'étoient cependant pas égales; car sans parler de la préeminence, que le Sacerdoce donnoit à celle de Levi, il y avoit encore un rang entre les

les autres : celle de Benjamin étoit, par exemple, la derniere, comme Saül le marqua à Samuel, lorsque ce Prophete lui dit, au sujet des anesses qu'il cherchoit, que tout ce qu'il y avoit de meilleur en Israël, étoit à lui. *Numquid non filius Jemini ego sum, de minimâ Tribu Israël?* Ne suis je pas des enfans de Jemini, & de la plus petite Tribu d'Israël? 1. R. c. 9. 21.

Cette superiorité n'empéchoit pas cependant les gens de differente Tribu, de se visiter les uns les autres, & de manger ensemble : il étoit même permis de prendre une femme dans une autre Tribu que la sienne, pourvû que ce ne fût pas une heritiere ; parce qu'il étoit deffendu de faire passer le bien d'une Tribu dans une autre. *Ne commisceatur possessio filiorum Israël de Tribu in Tribum, omnes enim viri ducent uxores de Tribu & cognatione suâ.* Ainsi David, quoique de la Tribu de Juda, épousa Michol, qui étoit de celle de Benjamin ; parce qu'elle n'étoit point une heritiere. Num. c. 36. v. 7.

Les Indiens n'ont pas cette permission, & ils ont entr'eux des Castes si ravalées, telle qu'est celle des Parias ; qu'une maison seroit pour ainsi dire polluée, si quelqu'un d'eux avoit osé y entrer. Ils sont destinez aux ouvrages les plus vils, & n'osent même toucher les autres, qui seroient entierement bannis de leur Caste, & regardez comme infames, s'ils avoient la moindre familiarité avec eux.

C'eſt l'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuſe Caſte, qui fait le plus de peine aux Miſſionnaires, & qui eſt le plus grand obſtacle à la converſion de ces infidelles, leſquels ne peuvent ſe reſoudre à ſe ſoûmettre à une loy, par laquelle ils ſe voient comme obligez de communier de la même main, qui adminiſtre ce Sacrement aux Parias, & qui les met par conſequent dans le danger de toucher de leurs lévres, les mêmes doigts, qu'un Paria aura pû également toucher des ſiennes: ainſi l'on eſt forcé, de prendre là-deſſus des precautions extraordinaires.

Ils refuſent encore de ſe trouver dans la même Egliſe avec ces Parias; & c'eſt pour s'accommoder à cette foibleſſe, que les Reverends Peres Jéſuites ont fait bâtir à Pondichery une petite Chapelle proche de leur Egliſe, pour retirer ces pauvres malheureux, qui avant, étoient obligez de ſe tenir dehors, & d'aſſiſter au ſervice divin, la pluie ſur le corps, ou brûlez par les ardeurs du ſoleil.

Certaines gens condamneroient peut-être cette maxime, & diroient que le premier effet du Chriſtianiſme, étant la charité; l'on ne devroit point ſouffrir dans les Indiens cette averſion, & cet horreur, qu'ils ont pour les Parias, que le batême a rendu leurs freres en JESUS-CHRIST; & qu'il faudroit s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle, que tou-

tes

tes les autres Castes ont pour celle-là.

C'est aussi, ce que font avec un zele veritablement apostolique, les RR. PP. Jesuites, & les RR. PP. Capucins, qui sont à Pondichery, ou ils ont la direction des ames, & ce que Messieurs des Missions étrangeres font avec une pareille application; mais ces sortes de foiblesses ne se vainquent pas tout d'un coup; l'on doit avoir dans une Eglise naissante, & avec des hommes, qui, pour ainsi dire, flotent entre le Christianisme, & l'Idolatrie; & ont encore les mains toutes fumantes de l'encens, qu'ils ont offerts aux faux Dieux, bien des égards, que l'on n'auroit pas dans un endroit, où la Religion Chrétienne fleuriroit, & seroit établie depuis long-temps.

Nous voions, par exemple, dans les actes des Apôtres, que quoique ces premiers Predicateurs de l'Evangile, étant assemblez à Jerusalem, eussent jugé à propos, de ne plus assujettir à la Circoncision les Gentils qui passeroient au Christianisme. *Visum est Spiritui Sancto, & nobis nihil ultrà imponere vobis oneris, quam hæc necessaria, &c.* Il a semblé bon au Saint Esprit & à nous, de ne vous point imposer d'autre charge, que ces choses, qui sont necessaires, &c. Saint Paul circoncit cependant Timothée, à cause de l'horreur, que les Juifs auxquels il alloit annoncer le Royaume de Dieu, avoient

Act. Apost. c. 15. v. 28.

pour tout ce qui n'étoit pas circoncis. *Et*
Act. A *assumens circumcidit eum propter Judæos,*
post c. 16. *qui erant in illis locis; sciebant enim om-*
v. 3. *nes, quod pater ejus erat Gentilis*: & il le circoncit à cause des Juifs qui étoient dans ces lieux-là; car tous sçavoient, que son Pere étoit Gentil.

Nous avons encore dans l'ancien Testament un exemple d'une tolerance beaucoup plus forte que celle-là, mais dont aussi, je suis trés-persuadé, que l'on ne voudroit pas se servir dans le Christianisme. Ce fut lorsque Naaman General des armées du Roy de Syrie fut gueri de la lepre, par Elizée: il promit à ce Prophete, de ne plus adorer dorénavant aucune Idole, & de ne reconnoître uniquement que le veritable Dieu, auquel il étoit redevable de sa guerison. Cependant comme sa charge l'engageoit à accompagner son Prince dans le Temple de Remmon, & à lui servir d'Ecuier; dans cette occasion il pria Elizée, de supplier le Seigneur, qu'il voulut bien lui pardonner, si lorsque le Roy étant appuyé sur lui, adoreroit l'Idole; il l'adoroit aussi; c'est-à-dire s'il s'inclinoit devant elle. *Hoc autem solum est, de quo depreceris*
4. Reg. *Dominum pro servo tuo, quando ingre-*
c. 5. v. 18. *dietur Dominus meus Templum Remmon, ut adoret, & illo innitente super manum meam, si adoravero in Templo Remmon, ut ignoscat mihi Dominus servo tuo pro hâc*

Digitized by Google

hâc re. Et le Prophete Elizée lui répondit d'une maniere, qui nous doit faire croire, qu'il y consentit; lui aiant dit seulement aprés cette demande, *vade in pace.* Au moins, ne peut on pas dire qu'il le condamna.

Au reste, je n'ay rapporté seulement ces exemples, que pour montrer, que l'on peut quelquefois accorder de certaines choses, à la dureté du cœur des hommes; particulierement, lorsqu'elles ne sont pas directement opposées, aux points fondamentaux de la Religion, & que l'on voit, qu'il y auroit un danger notable à les leur refuser; sans que cependant ils en puissent tirer des consequences dans la suite, & regarder sur le pied d'une permission formelle, & d'un consentement positif, ce qui n'étoit qu'une pure tolerance; sur tout lorsque l'on a eu soin de les en avertir auparavant.

Ces matieres sont à la verité trés-delicates, & demandent une grande prudence, & un profond discernement: qui sont peut-être les deux choses, les plus necessaires dans les Missions, & que je suis persuadé que ces saints ouvriers de la vigne du Seigneur, possedent parfaitement; car il y a tout lieu de croire, que le Ciel n'aura pas refusé à ceux, à qui il a inspiré un aussi glorieux dessein, que celui de la conversion des Gentils; toutes les vertus dont ils ont besoin, pour s'en ac-

quiter dignement : au moins la charité nous engage-t'elle, à le penser de même.

Nous devons donc esperer, que dans la suite l'on pourra trouver quelque moien, de detruire peu à peu cette forte antipathie, que tous les Gentils Indiens ont pour les Parias ; le temps seul remedie même souvent à bien des choses, que l'on tenteroit envain dans les commencemens, & qu'il seroit quelquefois dangereux de vouloir entreprendre d'abord : & outre cela nous ne devons point douter que, lorsque ces sages Economes des ames trouveront le moindre jour, à établir la charité chrétienne dans toute sa pureté dans le cœur des Indiens, ils ne s'y emploient de toutes leur forces.

Cette distinction de Tribus, & de familles, & le soin que l'on avoit, de ne point faire d'alliance ailleurs, autant que faire se pouvoit, authorisoit autrefois entre les plus proches parens, ces mariages, qui presentement nous feroient peur : Jacob par exemple, plûtôt que de prendre pour femme une Cananéene, épousa ses deux cousines germaines Lia, & Rachel, qui outre cela étoient sœurs ; & avant la Loy écrite, ces sortes de mariages étoient assez frequens. L'on poussa dans la suite, les choses plus loin ; Solon permit aux Atheniens le mariage entre freres & sœurs, pourvû que ce ne fut que d'un même pere, & non pas d'une même mere : Licurge

Genes. c. 29.

Digitized by Google

Licurge au contraire, le permit entre freres & sœurs de la même mere, & non pas du même pere; & les Egiptiens le permettoient indiffement entre les uns & les autres. L'on vît encore chez les Perses, des mariages beaucoup plus monstreux; le fils par exemple, pouvoit y épouser sa mere: toutes les personnes de distinction en usoient ainsi chez eux, comme le rapporte Philon, & ceux qui naissoient de ces mariages, étoient les plus respectez, & dignes même, à ce qu'ils disoient du Thrône, pretendant, qu'un homme devoit être d'autant plus parfait, que son sang étoit moins mélangé.

Philo de speci. legi.

✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦

ARTICLE XIX.

Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.

CHaque Caste à son Chef, qui est établi pour en maintenir les privileges, pour donner la main à l'observation des loix, & en general, pour avoir soin, que tout ce qui s'y passe, soit dans l'ordre: & lorsqu'il s'agit de quelque article, qui regarde la Nation entiere, sur tout lorsque c'est par rapport aux coûtumes, aux droits, à la Justice, ou generalement à toutes les affaires de Police, ces Chefs s'assemblent pour l'examiner, & decider de ce qu'il est à propos de faire.

C'est ce que les Juifs appelloient Princes des Tribus, desquels il est dit, qu'ils étoient assis sur douze Thrones, jugeant les douze Tribus d'Israël, & desquels il est parlé dans le Deuteronome. Il ne se faisoit rien de considerable sans leur consentement ; & comme chacun dans sa Tribu, avoit droit d'obliger le peuple, à suivre les regles, que le Seigneur leur avoit prescrites, & de remedier aux abus qui se commettoient contre ; Dieu commençoit toûjours par les punir des maux, auxquels ils ne s'étoient point opposez ; comme on peut voir dans les Nombres, où, lorsque les Israëlites attirez par les filles Moabites, eurent adoré leur Dieu Beelphegor, il ordonna à Moïse, de faire premierement pendre tous les Princes d'Israël ; c'est-à-dire les Chefs des Tribus. *Tolle cunctos Principes populi, & suspende eos contrà solem in patibulis ; ut avertatur furor meus ab Israël.*

Deut. c. 5. v. 23. c. 29. v. 10.

Num. c. 25. v. 4.

Les Grecs avoient aussi des hommes qui presidoient à chacune des dix parties qui composoient la Ville d'Athene, lesquelles les Atheniens appelloient *Phule*, & qui étoient la même chose que les Tribus chez les Juifs ; donnant à ceux qui en étoient les Chefs, le nom d'Archiphulos, de Phularcos, d'Arcos, ou d'Archegos.

Cette separation des familles principales, qui composoient les Tribus étoit également en usage chez les Ismaëlites, ils

120

Digitized by Google

ils en avoient douze, & châcune avoit aussi son Chef, ou son Prince, comme le témoigne l'Ecriture. *Isti sunt filii Ismaelis: & hæc nomina per castella, & oppida eorum, duodecim Principes Tribuum suarum.* Genes. c. 25. v. 16.

Ceux qui les premiers formerent autrefois ces Monarchies, qui dans la suite des temps devinrent si fameuses, n'étoient également, que des Chefs de Tribus, & ne prenoient d'autre tître que celui de premier entre leurs égaux, mais peu à peu, abusant de la deference que les peuples avoient pour eux, ils renoncerent enfin à la qualité de Pere, pour prendre celle d'Empereur, & de Roy, & changerent même souvent celle de Protecteur, en celle de Tyran.

ARTICLE. XX.

De leurs excommuniez.

LEs Indiens ont des excommuniez comme en avoient autrefois les Juifs. Ils appellent cela, perdre sa Caste; c'est-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de sa Tribu. Ceux qui se trouvent en pareil cas, sont regardez comme infames; tout le monde les fuit: il suffit même de les frequenter, pour participer à leur infamie, & pour perdre également

Digitized by Google

ſa Caſte, & les autres ont tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pieces, tous les vaſes fragiles, dont ils ſe ſont ſervis; ce quils font également, lorſqu'un étranger, ou un Paria, touchent même les pots qui ſont deſtinez à leur uſage, regardant comme profané, tout ce qui à paſſé par leurs mains.

Les ſujets les plus ordinaires d'excommunication, ſont, par exemple; de boire du vin, de manger de la vache; de manger avec les étrangers, & avec les Parias, ou même de ce qu'ils auroient apprêté.

Quand un homme a été une fois declaré dechû de ſa Caſte; il lui coûte beaucoup d'argent pour ſe rehabiliter, outre quantité d'ablutions, dont il eſt obligé de ſe ſervir; pour effacer la ſoüillure, qu'ils pretendent, qu'il a contracté.

Tous les Païens de l'antiquité, avoient également des excommuniez, à qui il étoit deffendu d'approcher des Temples, ou des bois ſacrez dans leſquels on offroit des Sacrifices, & où on faiſoit des prieres aux Dieux: avant que d'en commencer les ceremonies, le Prêtre avoit ſoin d'avertir ceux, qui par quelque mauvaiſe action s'étoient rendus indignes d'y participer; de ſe retirer, & de ne point ſoüiller par leur preſence, des endroits ſaints, & conſacrez à la Divinité; comme le rapporte Virgile dans le ſixième livre de ſon Æneide.

Procul ô! procul eſte profani,

Con-

Digitized by Google

Conclamat vates totoque absistite luco.

Le mot d'excommunié signifie chez nous, éloigné de la communion, comme celui de *profanus* signifioit chez les anciens, un homme éloigné des Temples, & des Sacrifices, car *profanus*, est comme qui diroit, *procul à fano.*

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

ARTICLE. XXI.

De leur maniere de construire les jardins, & de les arrouser.

SAlomon rapportant dans l'Ecclesiaste, tout ce qu'il avoit fait pour sa satisfaction propre, pour couler ses jours d'une maniere plus agreable, & plus douce, & pour se rendre en apparence heureux; dit qu'il avoit construit des cisternes, afin d'arrouser une forêt de jeunes arbres: *& extruxi mihi piscinas, ut irrigarent sylvam lignorum germinantium.* *Ecclesiast. c. 2. v. 6.*

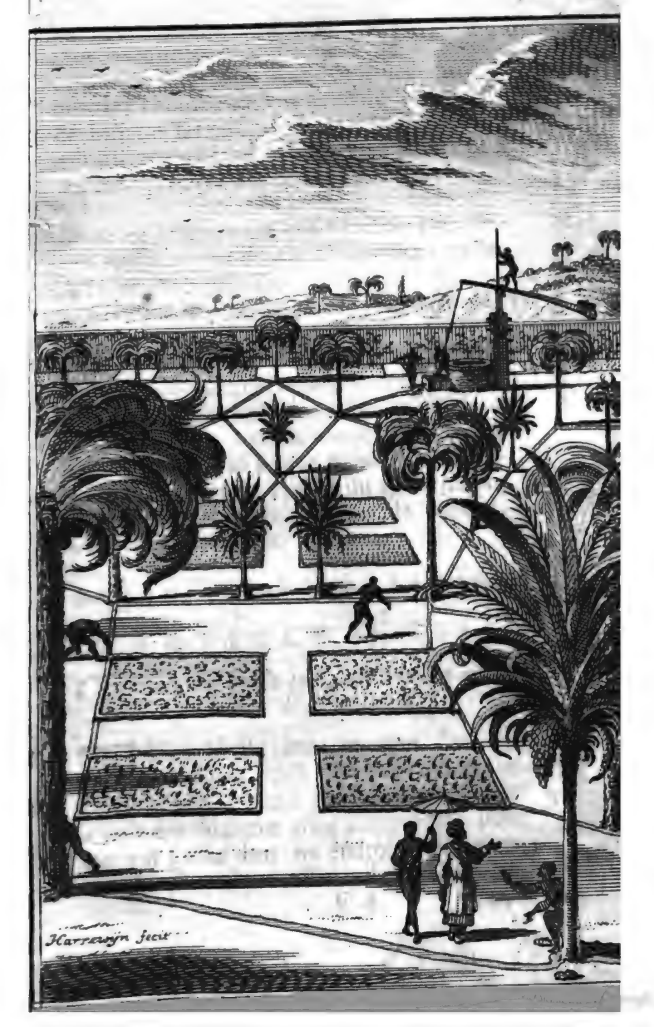
Il semble, que la maniere la plus naturelle, d'expliquer ce passage, conformement à nos manieres, seroit de dire, que l'Ecriture entend par cette forêt de jeunes arbres, une pepiniere, où le jeune plant est ordinairement aussi pressé que dans une forêt; cependant il me paroît, que par là, l'on doit entendre, en general, les jardins que Salomon avoit plan-

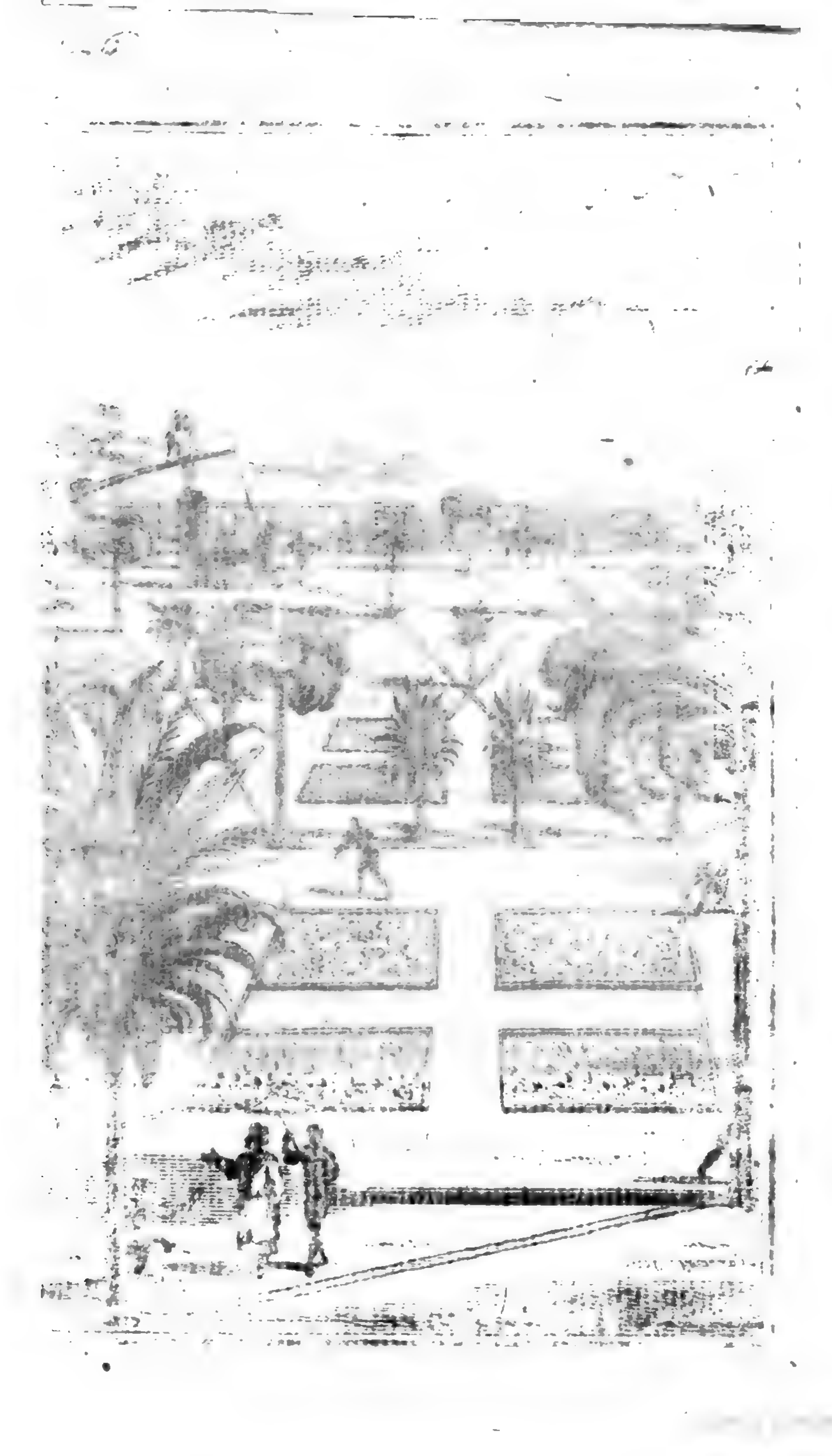
tez, depuis qu'il étoit sur le throne; car chez les Juifs, les jardins n'étoient que de veritables forêts d'arbres fruitiers; c'est pourquoi ils sont appellez le plus souvent dans l'Ecriture, *Pomaria*.

Les jardins des Indiens, sont à-peu-prés construits de même, & ne sont ordinairement, qu'un amas confus de toutes sortes d'arbres, plantez la plûpart du temps sans ordre, & sans cimetrie; ce qui ne laisse pas d'avoir son aggreement, & ce que je prefererois même dans les païs chauds, à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la verité faire plaisir à la vûe; mais qui ne sont d'aucun secours, contre les rayons d'un soleil brûlant, auxquels il est trés facheux d'être exposé.

Ces piscines dont Salomon parle, & qu'il dit qu'il avoit fait faire, pour arrouser cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes & l'on ne sera, peut-être, pas fâché d'apprendre la maniere, dont on s'y en sert.

Il y a ordinairement dans ces jardins un grand puits, ou une espece de piscine, qui se remplit de l'eau des pluies; & immediatement auprés, est un bassin de briques, élevé de terre, d'environ deux pieds: lorsque lon veut arrouser, on le remplit de l'eau de la piscine, ou du puits, laquelle par un trou qui est dans son fond, tombe dans un canal, qui se divisant en plusieurs branches,


Harrewyn fecit



ches, à mesure qu'il s'éloigne du bassin, va porter de l'eau au pied de châque arbre, ou dans châque compartiment de legumes; & lorsque les jardiniers jugent qu'ils en ont assez; ils bouchent, ou detournent ces canaux, avec des mottes de terre,

Les Romains arrousoient ainsi leurs jardins, & même leurs prairies; & c'est de ces ruisseaux, ou de ces canaux dont parle Virgile, lorsqu'il dit;

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

Les Italiens ont conservé la même coûtume, que suivent même encore presque tous les peuples du Levant, & qui est bien plus commode, que la maniere dont nous nous servons, car par le moien de ces canaux, l'on à plûtôt arrousé un grand jardin, que l'on n'auroit fait un simple carreau, avec nos arrousoirs.

ARTICLE. XXII.

De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté.

THeophraste nous marque dans ses Caracteres, qu'à Athenes (qui de son temps étoit le siege de la politesse) il y avoit des hommes assez scrupuleux, pour ne pas passer dans un endroit, où ils auroient vû quelque oiseau de mauvais au-

gure, ſans jetter avant dans leur chemin, trois petites pierres, ou cracher dans leur ſein; comme pour éloigner les ſuites de ce mauvais preſage.

Il s'en trouve quantité chez les Indiens, qui ont cette maxime; & un jour que j'étois à Balaſſor, un Gentil Indien s'arrêta court & chercha trois pierres, qu'il jetta dans un lieu par lequel il devoit paſſer, & où il avoit vû un matelot francois dans une poſture, qui quoique neceſſaire, n'étoit par fort decente; ce qu'ils abhorrent ſur tout, & lorſque la nature exige d'eux quelque choſe, ils prennent toutes les precautions imaginables pour ſe cacher.

A l'occaſion de l'horreur que les Indiens ont pour tout ce qui touche le moins du monde la bienſeance; je rapporterai une de leurs coûtumes, dont un ancien Autheur Grec parle dans ſes ouvrages, & qu'il recommande aux hommes de ſon temps: mais comme la pureté de langue françoiſe ne ſouffre pas bien des termes, qui ſans bleſſer l'honnêteté ſe peuvent emploier dans d'autres; je me ſuis ſervi de la latine ſeulement pour quinze ou ſeize lignes.

Inter prudentes, tùm Religionis, tùm urbanitatis regulas, quas temporis ſui homines docêre conabatur Heſiodus, hæc invenitur. Neque in viâ, neque extrà viam progrediendo meias, neque denudatus.... ſedens verò divinus vir & prudens mingit, aut

Heſiodus. oper. & dier. l. 2.

aut idem accedens ad parietem bene septi atrii. *Hanc ultimam consuetudinem scrupulosè tenebant Judæi, ut videre est in Scripturâ sacrâ; ubi, cum Deus alicui familiæ destructionem minatur, semper ferè dicit.* Delebo de familiâ ejus omnem mingentem ad parietem: *his verbis indicans mares, quibus sublatis, & familia tollitur. Primam verò non minùs exactè tenent Gentiles Indi; quippe semper ad terram usque inclinati & quodammodo sedentes mingunt, stantemque, vel ad solem conversum, vesicam exonerare, apud ipsos abominabile est.*

ARTICLE XXIII.

Des mauvais presages qu'ils tirent de la situation, ou du croassement des corneilles.

QUoique les corneilles soient trés-communes dans les Indes, les Gentils ne laissent pas de les regarder, comme des oiseaux de mauvais augure; & entre autres les Banianes, lesquels composent une Caste particuliere, qui s'applique uniquement au negoce. Ils n'entreprendroient pas pour toute chose au monde, quelque affaire que ce fut, si sortant le matin de chez eux, ils trouvoient une corneille sur le pas de leur porte.

Les Anciens regardoient également comme un lieu malheureux, l'endroit ou la corneille avoit croassé le matin ; & Hesiode deffend de laisser une maison imparfaite, de peur que la corneille ne vienne s'asseoir, & croasser dessus. *Neque domum faciens, imperfectam relinquito, ne forte insidens crocitet stridula cornix.*

Hesiod. oper. & dier. l. 2.

Nôtre Europe même n'est pas entierement exempte de cette superstition, & je me souviens d'avoir entendu dire en France a bien de bonnes gens, que lorsque la corneille, où la choüette se faisoient entendre avant le jour au dessus d'une maison, c'étoit un signe infaillible, qu'il y moureroit quelqu'un : & je crois que l'inclination naturelle, que le peuple remarque qu'ont ces oiseaux, pour les corps morts, & en general, pour toute sorte de corruption, est l'unique cause de l'idée lugubre, qu'il se forme de leur chant, & de tout ce qui a quelque rapport a eux. Certains pretendent cependant, qu'en effet, ces animaux sentent les corps qui commencent à se déranger, & que comme ils aiment la corruption, ils s'en approchent toûjours le plus qu'ils peuvent.

by Google

ARTICLE XXIV.

De l'aversion qu'ils ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.

SI les Indiens s'abstiennent de manger certains animaux, en vûë du respect & de la veneration, qu'ils ont pour eux; il en est aussi d'autres, dont ils s'abstiennent purement par horreur, qu'ils regardent comme immondes, & desquels ils n'oseroient manger, soûs peine d'être chassez de leur Caste, & d'être reputez pour infames.

Le rat est, par exemple, un de ceux, pour lesquels ils ont le plus d'aversion; cependant il s'en trouve plusieurs chez eux, qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun risque du côté de leur Caste, & qu'ils ne sçauroient descendre plus bas : ce sont les porteurs de Palanquins, qui ordinairement sont appellez Boés.

Quoique cet animal fût également en horreur chez les Juifs, & que dans l'onziême chapitre du Levitique, il leur *v. 9.* eût été deffendu d'en manger; il ne laissoit pas cependant de s'y en trouver plusieurs, qui passoient par dessus cette deffence, comme l'on peut voir dans le dernier cha-

pitre d'Isaie, ou ce Prophete les menace
Isai. c. 66. v. 17. de la colere de Dieu. *Qui comedebant carnem suillam, & abominationem, & murem simul consumentur, dicit Dominus.* Ceux qui mangeoient de la chair de pourceau, des souris, & autres semblables abominations, periront tous ensemble dit le Seigneur.

ARTICLE XXV.

De leurs funerailles.

LEs Indiens n'ont point de regle generale pour les funerailles; quelques uns jettent leurs morts dans le Gange; plusieurs les enterrent: & d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent, ont soin de porter pendant un certain nombre de jours, du ris, des fruits, & de fleurs sur leurs tombeaux; & tous les Paiens de l'antiquité en usoient ainsi; de sorte que cette coûtume qui s'étoit glissée dans l'Eglise pendant les premiers siecles, étoit un reste de Gentilisme, que Saint Augustin reprit dans les Chrétiens de son temps.

Soit qu'ils enterrent les corps, ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, & ensuite de les frotter d'huile. Toute l'antiquité a observé religieusement cette coûtume de laver les

Digitized by Google

les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, disant que c'étoit le veritable moien de connoître s'ils étoient morts, ou seulement en lethargie, parce que pour le peu qu'ils fussent capables de sentiment, cette eau devoit les faire sortir de leur assoupissement, d'autant plus que plusieurs les lavoient avec de l'eau toute boüillante. L'on conserve encore en Europe la coûtume de laver les corps, avant que de les ensevelir, mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiede, d'autant que l'on ne les lave, que pour les rendre plus nets, & que l'on n'a aucunement envie de connoître par là, s'ils sont veritablement morts.

Les Juifs lavoient ordinairement leurs morts, & nous voions qu'ils en userent ainsi à l'égard de Tabita. *Factum est autem in diebus illis ut infirmata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in cœnaculo.* *Act. c. 9.* On retint donc encore cette maniere dans le Christianisme, & Saint Gregoire de Tours parlant de Sainte Pelagie, dit qu'on la lava selon la coûtume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, & que l'on la porta à l'Eglise. *Abluta juxtà morem collocatur in feretro, atque in Ecclesiam deportatur.* *Greg. Tur. de glo. Conf. c. 104.*

Les Juifs non contens de laver les corps, les embaumoient encore, & les frottoient d'aromates pour les preserver autant qu'ils pouvoient de la corruption, particulierement ceux des Princes. Ainsi Joseph fit em-

embaumer son pere Jacob, & dans la suite on en usa de même avec les Rois d'Iraël, & de Juda: il y en a cependant eu quelquesuns, qui à cause de leur mechanceté, ont été privez de cet honneur, comme, par exemple, Joram Roy de Juda, qui fût àla verité placé dans le tombeau de ces Ancêtres, mais sans être embaumé, & sans toutes les autres ceremonies que l'on avoit coûtume d'observer dans de pareilles occasions; du moins il me semble que c'est le seul sens que l'on puisse donner à cet endroit des Paralipomenes.
2. Paral. c. 21. v. 19. *Mortuusque est in infirmitate pessimâ, & non fecit ei Populus secundum morem combustionis, exequias, sicut fecerat Majoribus ejus.* Parce que veritablement il falloit les faire passer par le feu, pour les embaumer, & qu'il étoit necessaire que les aromates dont on se servoit pour cela, comme la mirrhe, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cedre, & toutes les autres choses que l'on emploioit à cet usage, fussent bouillantes pour mieux penetrer les chairs, de sorte que c'étoit, bien les brûler que de les en frotter, & de leur en mettre même dans le corps, comme c'étoit la coûtume.

Ils avoient appris des Egiptiens, cette maniere d'embaumer les corps, & c'est ces mêmes corps embaumez que l'on appelle Momies: j'en ai vû entre autres, une à Leyde, qui est parfaitement belle: elle

Digitized by Google

elle à encore toutes ses dents; la peau en est noire & assez ridée, le corps est tout entourré de bandes gommées, & les bras ne paroissent point, étant disposez comme ceux d'un enfant en maillot, c'est une chose admirable, de voir que les aromates aient pû conserver ces corps dans leur entier depuis peut-être prés de trois milles ans.

On à quelquefois emploié le miel pour garder les corps, & pour les empêcher de se corrompre, & Nicephore nous apprend, que ceux qui accompagnoient S. Epiphane, se servirent de ce moien pour le porter jusque dans l'Ile de Chypre. *Epiphanium verò in navi mortuum esse intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne quid fortè ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.*

Niceph. hist. l. 12. c. 46.

Pour revenir aux Indiens, l'on voit encore à leurs enterremens, ce que l'on appelle dans l'Ecriture, *tibicines mortuorum*; qui sont des hommes, qui precedent le corps du deffunt, de quelques pas, & qui joüent d'une longue trompette, dont le son lugubre convient parfaitement bien à cette triste ceremonie.

Avant que le Mogol se fût rendu Maître des Indes, & lorsque les Gentils avoient leurs Princes particuliers; la femme de celui qui étoit mort, & que l'on devoit brûler, étoit obligée de se mettre sur le bucher, tenant le corps de son mari sur

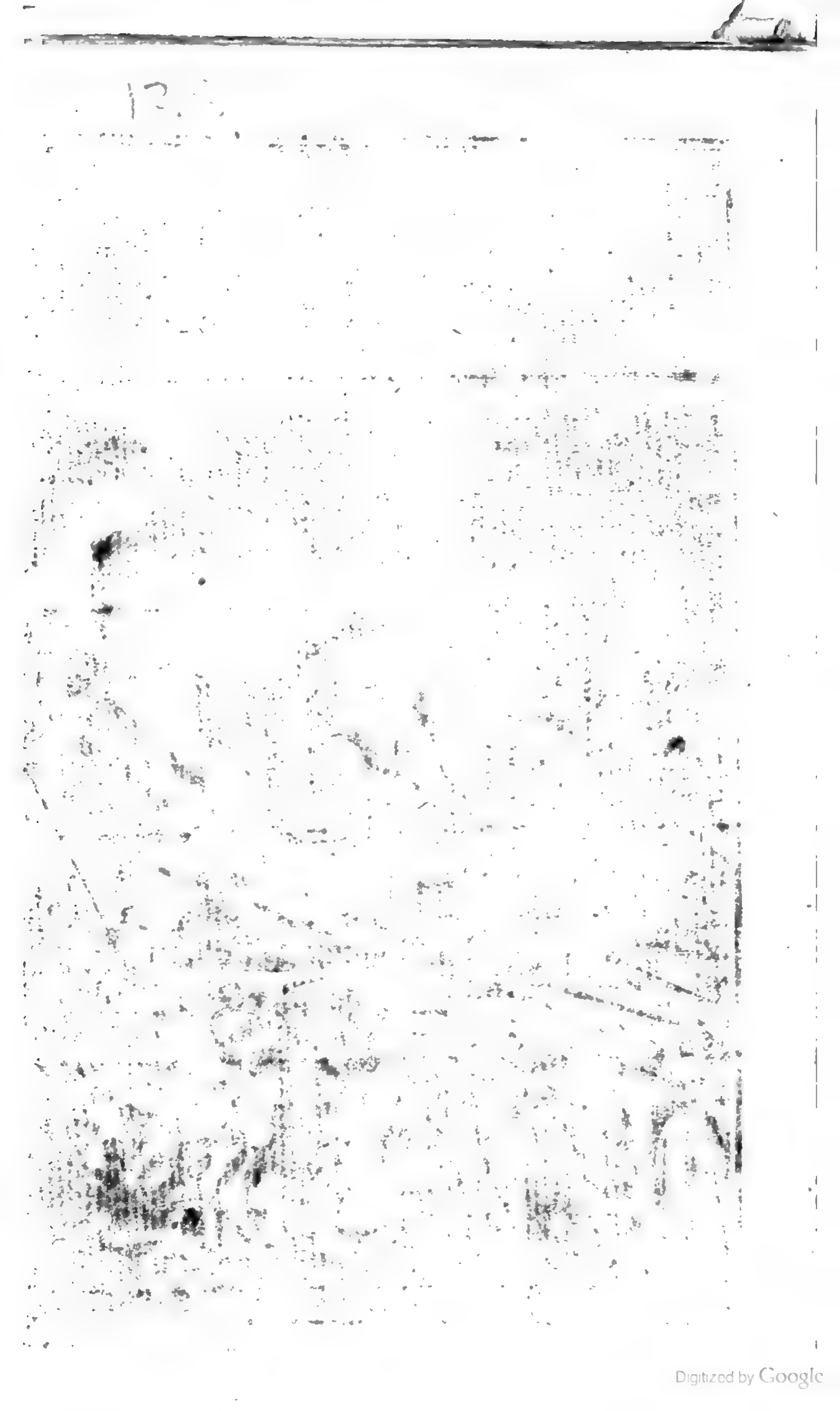
ses genoux ; & le feu les consommoit ainsi tous deux ensemble.

Je dis qu'elle y étoit obligée ; car quoique l'on ne l'y contraignit pas absolument, & que les Parens du mort n'eussent pas droit de l'y forcer, elle y étoit assez contrainte, par la maniere dont il lui falloit passer le reste de ses jours, si elle refusoit de suivre son mari, des Parens duquel elle devenoit pour ainsi dire l'esclave ; & dont elle étoit traitée avec une ignominie, & une dureté cent fois plus rude que la mort.

Il lui restoit cependant encore un moïen d'eviter la mort, & en même temps les mauvais traitemens de ceux de sa famille ; qui étoit de se rendre une femme publique ; car pour lors les Parens de son mari n'avoient plus de droit sur elle ; les Loix deffendant expressement, de maltraiter ces sortes de femmes.

Ce sont ordinairement elles qui vont en trouppe chanter, & danser aux mariages, aux rejoüissances publiques, & en general où l'on les veut appeller. Pendant que leurs beaux jours durent, elles sont trés-bien reçûes par tout où elles vont, quoique l'on les connoisse publiquement pour ce qu'elles sont ; mais elles sont malheureuses, quand elles se trouvent sur le retour ; & c'est un bonheur pour elles, si dans cet état, les plus jeunes veulent bien s'en servir comme de servantes, & leur donner leur nourriture.

137



Digitized by Google

Mais pour revenir à mon ſujet, comme c'étoit un deshonneur, pour la famille de celui, dont la femme ne ſe brûloit pas; ils faiſoient tous leurs efforts pour l'y faire reſoudre; & pour cela ils la prennoient dans le plus fort de ſa douleur, & dans le temps où elle paroiſſoit le plus touchée de la mort de ſon Epoux; lui remettant devant les yeux, toutes ſes bonnes qualitez, exaggerant l'amour qu'il avoit pour elle; enfin ſe ſervant de tout ce qui pouvoit l'attendrir, pour lui faire dire, qu'elle ne lui vouloit pas ſurvivre; car lorſqu'elle avoit une fois prononcé devant trois ou quatre perſonnes ce fatal oüi; c'étoit comme l'enterrement du Gange, il n'y avoit plus moien de s'en dedire; outre qu'ils la combloient de loüanges, qu'ils l'accompagnoient avec des tambours, & des trompettes, qu'ils l'entouroient de guirlandes de fleurs, & que les Brahmes lui promettoient une felicité éternelle, lorſqu'elle en avoit pris la reſolution; de ſorte, que peu de femmes en échapoient.

On la conduiſoit donc en ceremonie ſur le bucher, & dans le temps que l'on y mettoit le feu, les tambours, & les trompettes, faiſoient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendit ſes cris.

C'eſt ainſi qu'en uſoient autrefois les Ammonites, autour de l'Idole de Moloc, lors qu'aprés l'avoir renduë toute brûlante, ils mettoient un enfant entre ſes bras, ou

ils

ils le laissoient consommer ; & le bruit que les tambours faisoient également dans cette occasion, fut cause que l'on donna, à la vallée, dans laquelle se faisoient ces abominables sacrifices, le nom de ; *Thophet*. qui en hebreu signifie tambour.

Depuis que les Maures sont maîtres du païs, ils s'opposent autant qu'ils peuvent à cette detestable coûtume, & ils ont même mis un gros tribut sur les parens de ceux, dont on exposeroit la femme sur le bucher ; ainsi, il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la source de cette cruelle maxime, mais je n'ai pû rien tirer de fort certain là-dessus ; ils disent seulement qu'autrefois les femmes empoisonnoient leurs maris pour le moindre sujet de mécontentement, & que pour les engager, non seulement à ne pas avancer le terme de leurs jours, mais encore à chercher tous les moiens de le prolonger ; on avoit attaché une si grande ignominie à l'état d'une femme qui osoit survivre à son mari ; que se voiant obligées par leur honneur, à mourir avec eux, ou contraintes par la coûtume, à passer le reste de leurs jours dans un état miserable, quelque parti qu'elles voulussent prendre ; il étoit de leur interêt de les conserver ; ainsi telle paroissoit prendre un grand soin de son mari, qui n'avoit soin que d'elle même ; & telle sembloit verser un torrent de larmes à cause de la mort de son époux, qui dans le fond ne pleuroit que la sienne.

Ils ont à peu prés la même maxime en Guinée, où lorsqu'un grand Seigneur est mort, non seulement, on fait mourir toutes les femmes, qu'il à le plus aimé, mais encore les serviteurs qui lui ont été les plus chers, afin, disent-ils, de lui aller tenir compagnie, & de l'aller servir en l'autre monde. Sur ce pied là, il n'y à pas de plaisir à être la maîtresse d'un Negre de qualité, & je suis persuadé, que si par malheur pour nous, nous avions une aussi vilaine coûtume que celle-là en Europe, les grands Seigneurs trouveroient plus de cruelles qu'ils n'en trouvent; & même que le celibat y seroit plus en vogue.

ARTICLE. XXVI.

De leurs Religieux apellez Fakirs.

L'On à dit de tout temps, que le Demon avoit ses martirs: mais s'il y a quelque endroit dans l'Univers, où il en ait; c'est assûrement dans les Indes, où l'on voit des Fakirs, qui proprement sont les Religieux du païs, pratiquer des choses, qui passent cent fois, ce quo nous lisons de la vie mortifiée, & penitente des Peres du desert.

Plusieurs font vœu, de rester toute la vie dans une même posture, & y restent en effet; comme de ne se jamais coucher, &

& de demeurer appuyé par dessoûs les aixelles, sur une corde, ou sur un bâton; de tenir toûjours les bras élevez vers le ciel, & plusieurs autres mortifications, dont la moindre est, de se mettre tous les jours le corps en pieces, à coups de foüet, ou de couteau. Ils se regardent comme n'étant plus de ce monde, & comme ils s'imaginent être au dessus de toutes les passions, & dans un état d'innocence, plusieurs d'entr'eux, se promenent ou se font voir publiquement tout nuds, & negligent de cacher, ce que la bienseance ne peut souffrir decouvert.

Ce ne sont pas les seuls, qui aient pretendu être à l'abri des passions, & de tous les mouvemens que pouvoit inspirer la nudité, & les Adamites les ont imité en cela. Ces heretiques, qui étoient sortis de la secte des Carpocratiens & des Gnostiques, s'assembloient tout nuds, au rapport de saint Augustin, & dans cet état, ils écoutoient les lectures qu'on leur faisoit, ils prioient, & même celebroient leurs Sacremens. *Nudi itaque mares fœminæque conveniunt, nudi lectiones audiunt, nudi orant, nudi celebrant Sacramenta.* On a fait parler Saint Epiphane un peu trop fortement, au sujet de ces heretiques, & on s'est servi de son authorité pour prouver qu'ils commettoient dans leurs assemblées toutes sortes d'infamies, & qu'ls rejettoient entierement la priere; cependant, comme nous venons de

S. Augus. de Hæres. c. 31.

Diction. Cri. de B.

de voir, Saint Augustin dit positivement qu'ils prioient, & Saint Epiphane même dit dans un endroit, qu'ils suivoient les regles des Moines, c'est-à-dire la continence, & qu'ils condamnoient même le mariage. *Monachorum ac continentium instituta sectantur, nuptiasque condemnant.* *S. Epiph. T. 1. l. 2.* Ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils voulussent dabord commettre publiquement tous les crimes que l'on leur impute; mais quelques-uns pretendent que dans la suite ils se relacherent, & que cette nudité qu'ils regarderent dans le commencement comme un moien sûr de rentrer dans l'état d'innocence, & de se conformer à Adam avant sa chûte, les fit tomber quelque temps aprés dans les derniers desordres, ce qui paroît assez probable.

Le commun du peuple est entierement persuadé de la vertu & de l'innocence des Fakirs, mais il faut qu'ils paroissent être entierement detachés de tout ce qui est capable de flatter les sens, & ne plus prendre part aux choses de ce monde. La plûpart soûtiennent assez bien ce personnage, & jouent passablement leur rôle dans le public, mais dans le particulier on les accuse de commettre entr'eux des crimes énormes. Peut-être aussi en dit-on trop.

Nous voions dans les Roys, la maniere étrange, dont se servoient les Prêtres de Baal, pour honorer leur Dieu, pour l'invoquer, & pour obtenir quelque grace

de lui, & l'Ecriture nous marque, que pour faire descendre le feu du Ciel sur leur Sacrifice; ils se mirent le corps tout en sang à coups de coûteaux, & de lancettes. *Clamabant ergò voce magnâ, & incidebant se juxtà ritum suum cultris, & lanceolis: donec perfunderentur sanguine.* Ce que font encore aujourd'huy les Fakirs, comme nous l'avons déjà remarqué. Il y en a même qui font vœu de parcourir un certain nombre de lieuës en se roulant indifferemment sur tout ce qui se presente en leur chemin, soit pierres, soit épines; de sorte qu'ils se dechirent entierement le corps, & cette espece de mortification est même assez ordinaire chez eux.

3. *Reg. c.* 18. *v.* 28.

Les Indiens ont une autre espece de Fakirs, qui moins austeres, ou pour mieux dire moins fous, s'assemblent en trouppe, & vont de village en village predire l'abondance, ou menacer de la sterilité, selon que l'on les y reçoit bien ou mal; dire la bonne avanture, & promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, & des maris, à celles qui se lassent de l'état de fille; mais ce sont de grands fripons, & il est dangereux de les trouver à l'écart, à moins que l'on ne soit en état de se defendre: ils sont cependant en veneration chez les Gentils, aussi bien que chez les Maures, qui ont les leurs en particulier; & ce seroit un crime capital d'en batre quelqu'un. Ces

Digitized by Google

Ces assemblées de Fakirs (leur religion, & leur mauvaise conduite à part) sont chez les Indiens, ce qu'étoient autrefois chez les Juifs, ces troupes de Prophetes, que l'on appelloit *Filii Prophetarum, grex, vel chorus Prophetarum.* Tels étoient ceux que Saul trouva, & au milieu desquels il prophetisa; l'Ecriture dit, qu'ils avoient des tambours, & des trompettes, & que c'étoit au son de ces instrumens, qu'ils rendoient leurs Propheties. *Et ante eos psalterium & tympanum, & tibiam, & citharam.* 1. *Reg.* c. 10. v. 5.

La même Ecriture nous rapporte, que, lorsque Josaphat, Joram, & le Roy d'Edom, furent assemblez contre Mesa Roy, de Moab; le manque d'eau aiant reduit leur armée à la derniere extremité; Josaphat fit venir Elisée pour obtenir pas ses prieres le secours du ciel; & que ce Prophete, avant que de consulter Dieu, demanda un Chantre. *Nunc autem adducite mihi Psaltem, cumque caneret Psaltes, facta est super eum manus Domini, & dixit.* 4. *Reg.* c. 3. v. 15.

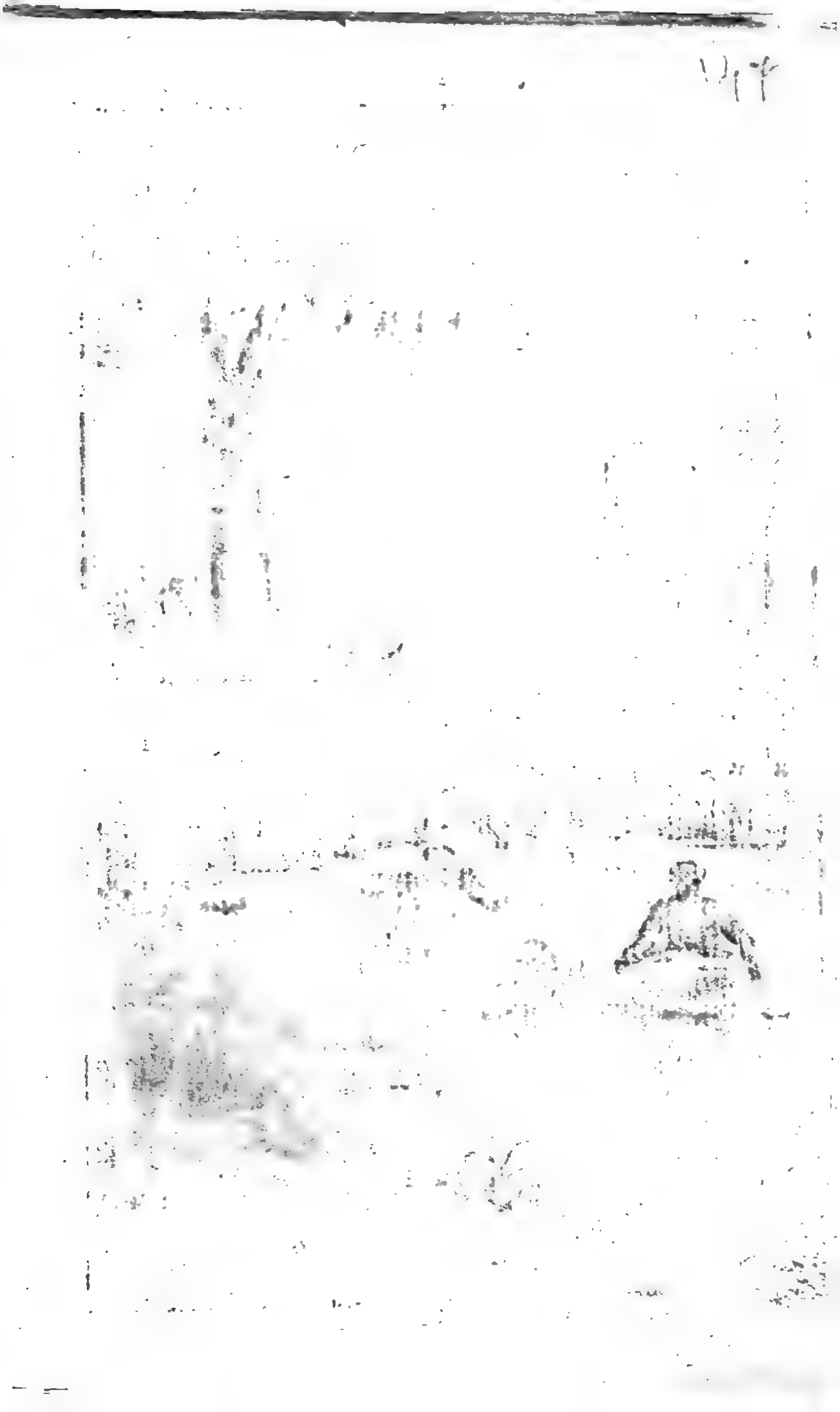
Pour justifier cette maniere extraordinaire, de consulter Dieu, & pour lui donner une explication naturelle, l'on pourroit, ce me semble, dire, que nôtre esprit étant d'autant plus propre à recevoir les ordres du Ciel, & d'autant plus attentif à sa voix, qu'il a moins de correspondance avec le corps; ou que ce corps est moins en état de lui representer des choses capa-

 bles

bles de le distraire, tout ce qui pouvoit mettre les sens dans une certaine inaction generale, qui les empechoit d'être touchez des objets qui les environnoient; rendoit les Prophetes, plus cabables, d'être remplis de l'esprit de Dieu; mais rien n'étoit plus propre à produire cet effet, que les voix, les instrumens, & en general toute sorte de musique, qui par un son languissant assoupissoit en quelque maniere tous les sens; ou qui par un bruit confus & precipité, les attaquant tous ensemble, les tenoit tous en suspens, & n'en fixoit aucun: car quoi que la musique n'agisse immediatement que sur l'oüie; cela n'empêche pas cependant qu'elle n'ait de la relation avec les autres sens, par celle même que les sens ont entr'eux; & l'experience nous montre tous les jours, que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions; ainsi, quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux, nos oreilles ne reçoivent que des sons confus, & ainsi des autres sens.

Ces Fakirs Indiens, dont je viens de parler, ont également des tambours & des trompettes, dont ils se servent pour debiter leurs pretenduës Propheties: & dans leurs troupes, il y en a toûjours quelques-uns, qui s'excitent à entrer en fureur, repondant par des mouvemens violens de tout leur

Digitized by Google



Harrewyn fecit

leur corps, à la cadence precipitée, & comme furieuſe de ces inſtrumens, & lorſqu'ils ſe ſont mis hors d'haleine, ils prononcent certaines ſentences, que les Gentils prennent donc pour des oracles, & pour des predictions.

On étoit ſi accoûtumé, chez les Juifs, à voir la plus part des Prophetes devenir furieux & ſortir hors d'eux mêmes, lorſqu'ils vouloient rendre leurs Propheties, que l'on donnoit ordinairement aux furieux, le nom de Prophetes, & que lorſqu'ils entroient en fureur; l'on diſoit d'eux, qu'ils prophetiſoient, c'eſt l'expreſſion dont ſe ſert l'Ecriture à l'egard de Saül, & pour marquer qu'il devenoit furieux, & qu'il tourmentoit ſon corps, par des poſtures violentes; elle dit qu'il prophetiſoit. *Poſt diem autem alteram, invaſit ſpiritus Deî malus Saül, & prophetabat in medio domus ſue.* 1. Reg. c. 18. v. 10.

Soit, que ce que nous liſons dans quelques Poëtes, mais plus particulierement dans Lactance Firmien à l'occaſion des Sibilles; ſoit veritable, ou une hiſtoire ſuppoſée, comme de trés-habiles gens le pretendent; il eſt toûjours trés-ſûr, que les anciens s'imaginoient, que pour être rempli de l'eſprit d'un Dieu, il faloit devenir furieux, avoir les cheveux heriſſez, tous les membres tremblans, & mal articuler ſes paroles; au moins le peuple le croioit-il de même; ce qui ne doit pas

paroître fort surprenant ; car des gens qui vivent sans principes, & sans le secours d'aucune l'umitre, que celle, que leur peuvent fournir, un esprit, & une imagination que rien ne regle ; cherchent toûjours ce qui leur paroît le plus extraordinaire ; & se forment une haute idée, de tout ce qu'ils ne comprennent pas ; il semble même, qu'il y ait pour eux une espece de plaisir attaché à ce qui les fait fremir, semblables en cela aux enfans, qui aiment à entendre conter des histoires Lugubres, où parler d'esprits, & de sorciers, quoique cela leur fasse peur.

Mais si le commun du peuple donnoit avidemment dans ces sortes de contes, & faisoit grand cas des predictions de ces devins ; ce qu'il y avoit de gens un peu spirituels, n'y donnoit gueres, & même ne se faisoit pas une affaire de s'en moquer publiquement ; le Poëte Ennius, par exemple, parlant de ces devins, & de ces donneurs de predictions ; les traite fort cavalierement, il les appelle superstitieux, impudens, foux, & gueux ; il dit qu'ils ne sçavent pas prendre le chemin qui leur faut, & qu'ils veulent se mêler de le montrer aux autres ; & que lorsqu'ils vous promettent de grandes richesses ; ils vous demandent en aumône un denier.

Superstitiosi vates, impudentesque Harioli,

Aut

Aut inertes , aut insani , quibus egestas imperat ,
Qui sibi semitam non sapiunt , aliis monstrant viam ,
Quibus divitias pollicentur , ab his drachmas ipsi petunt.

ARTICLE XXVII.

De leurs Enchantemens.

NOus voions dans l'Exode, que Pharaon avoit des Enchanteurs, qui sçûrent par leur art, contrefaire plusieurs miracles, que Moïse fit à la vûe de ce Prince : le tems de ces grands prodiges est passé, ainsi l'on ne doit plus s'attendre à en trouver de semblables; mais quand bien même on en trouveroit quelques-uns, je crois que le meilleur parti seroit de les taire ; car ces sortes d'histoires sont furieusement suspectes, sur tout lorsqu'elles viennent de loin. Cependant comme j'ai resolu de marquer jusqu'aux moindres choses, en quoi je pourrois m'aperçevoir, que les Indiens convenoient avec les anciens ; je crois que l'on me pardonnera bien, si je parle un moment de leurs enchanteurs.

Leurs enchantemens ; au moins ceux qui sont venus à ma connoissance, ne s'étendent par fort loin, & ne consistent,

qu'à prendre des couleuvres, & qu'à les faire danser au son d'une flûte: ils en ont ordinairement de plusieurs sortes, qu'ils gardent dans des paniers; ils les portent de maison en maison, & les font danser, lorsque l'on leur donne quelque chose.

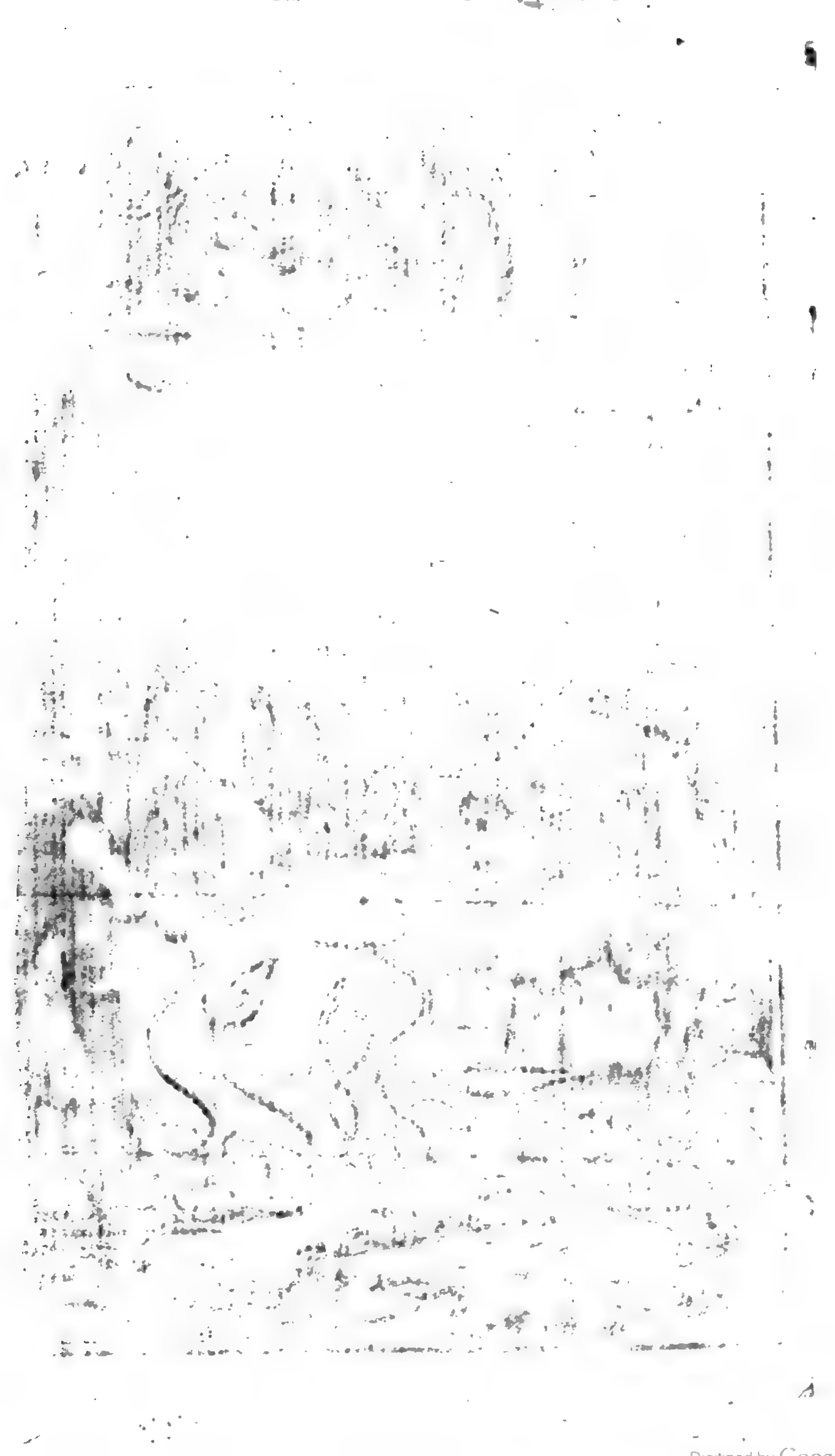
Quand on a quelques-uns de ces animaux, dans les jardins, ou dans les maisons, on s'adresse à eux pour les en faire sortir; ils trouvent le moien de les faire venir à leurs piés, en joüant de la flûte, & en chantant quelques chansons; & ils les prennent à pleines mains sans en recevoir aucun mal; mais ils se donnent bien de garde de les tuer, & lors qu'ils les ont tiré de l'endroit, où elles étoient; ils les conduisent à la campagne, ou les gardent avec eux, pour les faire danser dans l'occasion.

Il arriva une fois ou j'étois, qu'aprés qu'un d'eux en eût fait paroître une, qui étoit cachée dans un corps de Garde; un soldat la tua; ce qui jetta le pretendu enchanteur, dans une étrange consternation; il la prit, la fut enterrer avec bien de la veneration, & de la ceremonie, & mit dans le trou où il l'enterra, un peu de ris & de lait; comme pour expier l'injure qui avoit été faite à la race des couleuvres.

Les Egiptiens, les Pheniciens, les Grecs, & les Romains, ont autrefois adoré le serpent. La figure de cet animal étoit dans les monnoyes, & dans les peintures, le hie-

Digitized by Google

Harrewyn fecit



Digitized by Google

hieroglyphe de la ſanté, & de la bonne fortune; & lors qu'il tenoit ſa queüe dans ſa gueule, il marquoit premierement l'eternité, parce qu'un cercle n'a point de fin & ſecondement le monde, par ce que par une loy generale, les hommes ſont obligez de retourner d'où ils ſont ſortis, ainſi, peut être que pour faire penſer les Juifs, à recourrir à Dieu, & à eſperer de lui, la ſanté, & la guериſon, dont ils avoient beſoin; Moïſe leur éleva un ſerpent d'airain, qui comme ils avoient pû voir en Egipte l'hieroglyphe de l'une, & de l'autre.

Il ſeroit aſſez difficile de rendre raiſon, de cette veneration preſque univerſelle, que les peuples ont eüe pour les ſerpens, qui d'ailleurs ſont des animaux hideux, & qui ne peuvent faire que du mal; peut-être a-ce été dans la même vüe, que les Negrés de Guinée font encore des Sacrifices au Diable, c'êſt-à-dire, de peur d'en recevoir du mal, & pour chercher à les adoucir, par leurs ſoumiſſions, & par leurs reſpects. Peut-être auſſi a-ce été, une ſuite de l'hiſtoire d'Eve, & du ſerpent, que Moyſe fait parler dans la Geneſe, & dont les autres nations ont eu la connoiſſance; mais de quelque maniere, & dans quelque vüe, que ce culte ait été établi, il a toujours été un des plus generaux; n'y aiant preſque pas eu de nation, chez la n'ait été en uſage.

J'ai entendu pluſieurs

m'ont rapporté des choses étonnantes de ces enchanteurs Indiens ; mais comme sur un pareil article je ne crois gueres, que ce j'ai vû ; je n'ai pas jugé à propos d'ennuier plus longtemps le lecteur, & de l'entretenir d'avantage de ces prodiges, j'ajouterai donc seulement à ceci, qu'il me paroît bien vraisemblable, que ces sortes de gens ont été autrefois les permiers, & les seuls enchanteurs ; & que peut-être, l'incommodité que les hommes souffroient des ser[illegible] ou des autres animaux, donna à [illegible]ques uns, l'occasion & l'envie, de chercher les moiens de s'en rendre les maîtres. Il se trouve même, que l'Egipte, qui étoit le païs le plus abondant en reptiles, étoit aussi le plus renommé pour ces sortes de mysteres.

Mais que cela se soit fait avec participation du Demon, ou par de simples secrets de la nature ; c'est une question dans la quelle je n'ose pas entrer ; car quelque parti, que je voulusse embrasser ; je trouverois toûjours un trop grand nombre d'adversaires.

Je me contenteray donc de remarquer ; que le nom d'*Incantator*, & celui d'*Epodos*, qui tous deux veulent dire la même chose ; & que les anciens ont donné à ceux qui [illegible] des choses extraordinaires, justi[illegible] cette conjecture sur les premiers [illegible] car l'un & l'autre ne signifie [illegible] chanté sur quelque chose, ou

ou à cause de quelque chose, comme font à present ces Indiens, lorsqu'ils veulent faire venir à eux les couleuvres, ou les faire danser.

Les Juifs, qui avoient resté long-temps chez les Egiptiens, avoient bien pû tirer d'eux ces sortes de prestiges, car il en est souvent parlé dans l'Ecriture, mais supposons qu'ils ne s'en servissent pas; au moins les conoissoient-ils, & sçavoient-ils la maniere dont les autres Nations prennoient les reptiles; car David compare la fureur des pecheurs, à un serpent, ou à un aspic, qui ne veut point prêter l'oreille à la voix de l'enchanteur. *Furor illis secundùm similitudinem serpentis; sicut aspidis surdæ, & obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.* Psal. 57. v. 5. 6.

Il est trés sûr, que de tout temps on a parlé du pouvoir, que les enchanteurs ou les magiciens avoient sur les reptiles, & que l'on a toûjours dit, qu'ils attiroient, ou faisoient mourir les serpens par leurs chants. Virgile, (parlant des vertus de la Poësie, qui étoit le stile ordinaire des devins & des enchanteurs, d'où vient qu'indifferamment on donnoit aux uns & aux autres le nom de *Vates*) dit qu'elle a le pouvoir de faire descendre la Lune en terre, que Circé en chantant certains vers, changea les compagnons d'Ulisse en porcs, & que par le même moien,

on faisoit mourir les couleuvres dans les prez.

Virg. Egl. 8.

Carmina vel cælo possunt deducere Lunam,
Carminibus Circe socios mutavit Ulissi,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Ovide dans ses Amours en parle dans les mêmes termes, & exprime cette maniere de prendre les serpens, par ces parolles. *Rumpere vocibus angues.*

Silius rapporte encore la même chose en parlant des Marmarides, qui étoient des peuples d'Afrique, dont il admire la puissance, disant qu'ils trouvoient par leur chant, le moien de rendre dociles, & d'apprivoiser les serpens.

Silius, l. 3.

Ad quorum cantus serpens oblita veneni,
Ad quorum cantus, mites jacuere Cerasta.

Enfin tous les anciens ont convenu, qu'il y avoit des gens qui par certains vers ou certaines parolles faisoient des choses étonnantes. Il y en avoit même selon Ovide, qui avoient la puissance de faire perir les moissons, de tarir les fontaines, & de faire tomber les fruits. En prononçant seulement quelques vers ou en chantant quelques chansons

Car-

Digitized by Google

Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam,
Deficiunt læsi carmine fontis aquæ,
Illicibus glandes, cantataque vitibus uva
Decidit, & nullo poma movente fluunt.

ARTICLE. XXVIII.

De leurs Prêtres appellez Brahmes.

COmme je viens de parler des anciens Bracmanes; je me crois obligé de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, & de parler de la figure que font presentement les Successeurs de ces grands hommes, qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité, & que l'on venoit entendre pour le moins d'aussi loin, que la Reine de Saba vint autrefois écouter la sagesse de Salomon.

S. Jerome écrivant à Paulin, & lui parlant des sçavans hommes, qui, dans l'envie de s'instruire avoient parcouru plusieurs païs, & avoient passé jusqu'aux extremitez de la terre, pour y aller chercher d'habiles gens, & profiter de leurs lumieres; dit, que le fameux Appollonius avoit traversé le païs des Scithes, & des Massagetes, avoit passé le celebre Fleuve Phison qui est le Gange, & étoit enfin arrivé chez

les

les Bracmanes, où le docte Hiarchas étant assis sur un Thrône d'or, enseignoit à quelques disciples choisis, les secrets de la nature, le mouvement des Astres, & le cours des années.

Par rapport au Thrône d'or, l'on me permettra bien de remarquer pour la seconde fois, que c'est une chose étonnante que S. Jerôme nous ait si fort relevé la quantité d'or, qui se trouve aux environs du gange, & vers la côte de Coromandel; que Quinte Curce nous en ait encore dit davantage sur les terres qu'arrose le fleuve Indus; & que cependant il y en ait si peu presentement, en comparaison de tout ce qu'ils nous en ont rapporté; la plus grande richesse des Indes, à prendre depuis le Gange, jusqu'au sein Persique, étant les mines de diamans du Royaume de Golgonde; ou l'argent qu'y apportent les étrangers, & presque tout l'or qui y est, venant de l'Ile de Sumatra, ou même de la Chine.

Pour reprendre les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius, nous remarquerons avec quelques Autheurs, qu'aprés avoir passé le fleuve Indus, il entra dans le païs, où regnoit autrefois le celebre Porus, qui eut à faire à Alexandre, & qu'il fut à la Ville capitale appellée Taxilis, que quelques-uns ont pretendu, mais sans beaucoup de fondement, être Cambaïe ville du Guzerat. Ce Rouyame étoit

étoit pour lors gouverné par Pharâates, qui étoit un Prince trés-doux, & trés-aimé de ses sujets; aussi se reposoit il entierement sur l'amour, & sur la fidelité de son peuple; n'aiant jamais de gardes autour de lui: il évitoit le faste, & la grandeur, que l'on fait dependre de ces nombreux, & de ces magnifiques cortéges; & sa Cour quoique trés propre, n'avoit cependant rien que de fort simple: l'on voioit briller proche de sa maison, un Temple dedié au Soleil, & c'étoit ce superbe édifice, qui attiroit les premiers regards de tous ceux qui passoient: tout y étoit dans l'ordre; un étranger n'y prennoit point le palais du Roy, pour la maison d'un Dieu, ny le Temple, pour celle d'un homme, parce que le Temple avoit toute la magnificence, qui convient à la demeure d'un Dieu; & le palais, toute la simplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, aprés avoir resté quelques jours à la Cour du Roy Pharâates, fut vers le fleuve Hyspasis, proche lequel il trouvâ un monument elevé par Alexandre, on y lisoit en Grec les paroles suivantes.

MONUMENT
CONSACRE'
A MON PERE
HAMMON.

A MON FRERE
HERCULE.
A MINERVE.
A JUPITER
OLYMPIEN.
AUX CABIRES DE
SAMOTHRACE.
AU SOLEIL INDIEN.
A APOLLON
DE DELPHES.

Il passa ce fleuve, & aprés une marche de quatre jours, il arriva enfin à la ville des sages, où presidoit le celebre Hiarcas, dont nous avons déjà parlé. Il s'y entretint avec les Brahmes, sur la metempsicose, & ensuite, sur la generation du monde. Ces sçavans Indiens admettoient cinq elemens, dont ils disoient, que tout étoit fait. Le premier étoit une espece de matiere étherée mais trés deliée, & trés subtile; & c'étoit de cela, qu'ils pretendoient, qu'étoient faits, ce qu'ils appelloient les Dieux, & les genies celestes, ce qui conviendroit fort à la Theologie des Lettrez Chinois, s'il est vrai, comme plusieurs personnes le pretendent, que dans le fond ils soient Athées, & qu'ils tiennent qu'aprés la mort, l'ame se resout en une matiere éthe-
rée,

Digitized by Google

rée ; & ce seroit proprement la Philosophie du celebre Phöe, dont nous avons parlé dans l'article de la metempsicose. Pour ce qui est des quatre autres élemens, ils admettoient le feu, l'air, l'eau, & la terre, & croioient, que de leur melange, toutes les creatures corruptibles étoient composées.

Je ne m'arreteray point icy à faire des reflexions vagues, sur l'étimologie du Nom des Bracmanes, qui aujourdhuy sont appellés Brahmes & que quelques uns ont voulu faire descendre d'Abraham, de sorte que selon eux, Brahmes, seroit comme qui diroit Abrahamites; ny sur les trois Mages, qui vinrent d'Orient en Judée, pour y adorer JESUS CHRIST, & que quelques autres pretendent avoir été des Bracmanes; car toutes ces conjectures, qui ne sont fondées, que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manieres; ne contentent point l'esprit, & lorsque l'on veut raisonner juste, & ne tirer que de bonnes consequences; il faut avoir de bons principes, & des preuves plus solides; ainsi sans vouloir examiner d'où sont descendus les Brahmes & quelles est leur origine je me contentrai de comparer ce qu'ils furent autrefois, avec ce qu'ils sont aujourd'huy; au moins, autant que je le puis connoître.

Jo. Jac. Boissard.

Les Brahmes d'à present ont conservé d'assez beaux restes des connoissances des An-

Digitized by Google

Anciens Bracmanes. Ils ſont habiles dans la ſcience des nombres, calculant les Eclipſes du Soleil & de la Lune, auſſi juſte, que nos meilleurs Mathematiciens d'Europe; & faiſant les regles les plus fortes de l'Arithmetique, ſans plume, & ſans crajon, & avec une facilité merveilleuſe. Ils ont outre cela quantité de livres de morale, & quelques autres, qui ſont remplis des hiſtoires fabuleuſes de leurs Dieux; ce qui fait toute leur étude; car pour ce qui régarde la Chronologie; ils y ſont les plus ignorans de tous les hommes, & un ſiecle eſt pour eux une antiquité ſi reculée, qu'il leur eſt impoſſible d'y foüiller; tous les livres qui parlent des tems qui les ont precedez, n'étant qu'un melange des contes de leurs Divinitez, & de leurs anciens Rois, dans leſquels ils n'ont aucune époque fixe: ou pour mieux dire, les Brahmes ſont aujourd'huy, ce que furent autrefois les premiers Savans de chaque Nation, qui par un malheur pour la ſcience hiſtorique, negligerent l'étude des temps, ſans s'embrarasser fort de toutes les peines, qu'une pareille negligence cauſeroit à leurs deſcendans.

Les Caldéens s'appliquerent uniquement à étudier le cours des Aſtres, & à interpréter les ſonges: le debordement du Nil, donna lieu à la Geometrie chez les Egiptiens: les Aſſiriens & les Perſes chercherent les moiens de connoître la nature, & de penétrer dans ſes ſecrets; & les Grecs,

dans

Digitized by Google

dans les commencemens de leur politesse, étant entierement occupez du soin de leur propre satisfaction, écrivirent peu; ou s'ils le firent; n'écrivant que conformement à leur inclination, ils ne parlerent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinitez; comme pour s'exciter par là, à les imiter dans leurs plaisirs. Si l'on excepte quelques livres de morale, ou quelques conseils pour une vie honête & tranquile, tels qu'à fait Hesiode, dont même la plus grande partie des ouvrages, contient la generation des Dieux, & par consequent un amas confus de toutes sortes de fables; desorte, que ce que l'on a de meilleur, & de plus certain, sur ces premiers temps de la Grece, n'est presque fondé, que sur des conjectures, qui ont pû être appuyées de quelques anciens monumens; car lors qu'aprés plusieurs siecles écoulez, les hommes ont voulu s'appliquer serieusement à l'histoire; ils ont été obligez, ou d'obmettre bien des choses, ou d'inventer, & de tirer, pour ainsi dire, une chronologie de leur propre fond; y aiant sur les premiers âges du monde, presque autant de sentimens, qu'il y a d'historiens. Ainsi les siecles futurs coureroient le même risque, à l'égard ne nôtre temps, si toutes les autres nations étoient aussi negligentes là dessus, que le sont les Indiens. La principale, & pour mieux dire, l'unique école des Brahmes, est à Benares, qui est une ville située sur le Gange. J'ai

J'ai déjà dit, que les Indiens donnoient beaucoup dans les Talismans, & dans les proprietez secretes des corps celestes, des figures, & des nombres, mais c'est chez les Brahmes qui passent pour les plus habiles & les plus experimentez, que se conservent ces pretendus mysteres, & le commun du peuple n'y a aucune part. On dit qu'ils ont été autrefois trés-versez dans les sciences cachées, & en effet tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de ces enigmes, passoient dans les Indes, pour y profiter de leurs lumieres, & pour y trouver les secrets de la magie naturelle dans toute leur pureté, & dans toute leur étenduë, comme sont, par exemple, les combinaisons de certains nombres, ou de certaines lettres, & quelques figures bizares, par lesquelles ils croioient pouvoir decouvrir l'avenir.

On pretend que la Cabale à tiré une bonne partie de ses réveries, de la Philosophie de Phoë dont nous avons parlé dans l'article de la Metempsicose : on decouvre même dans cet amas confus de Rabbinisme & de Magie, quelque chose d'approchant de la doctrine des Lettrez Chinois, touchant le Ciel, & cette matiere étherée, dans laquelle Phoë disoit que les ames se resolvoient aprés être separées des corps, car si ce Philosophe Indien a crû, que nos ames se dissipoient, dans les airs, dont même, selon

selon lui, elle faisoit partie; les Cabalistes n'ont pas des idées moins étranges sur la matiere dont le Ciel est formé: ils croient cette matiere animée, & pretendent, que la Reine du Ciel, *Regina Cœli*, dont parle le Prophete Jeremie dans son quarante quatriéme chapitre, est l'ame de ce Ciel materiel qui paroît à nos yeux. On croit encore que la Cabale à tiré plusieurs choses de la Philosophie de Platon, qui n'est qu'une suite de celle de Phoë.

Si je juge de la pretendue Magie, & de la science occulte de tous les Indiens, par celle d'un vieux Brahme, que j'ai vû à Pondichery; je n'en aurai pas une fort grande opinion. Ce bon homme qui passoit pour un des plus sçavans & en même temps, pour un des plus à craindre du Païs, à cause de tout le mal qu'on disoit qu'il pouvoit faire par le moien de son art; vint plusieurs fois chez moy; il me promit de me faire voir des choses étranges & de m'apprendre de grands secrets; & il me dit qu'il étoit obligé pour cela, d'egorger un cocq, mais qu'il falloit que ce Sacrifice se fit secretement, d'autant que, comme j'ai dit ailleurs, il étoit deffendu de faire des Sacrifices sanglans à leurs Dieux; j'étois cependant fort resolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avois vû qu'il eut voulu en venir aux invocations, & que je me fusse aperçû que la nature n'eut plus eu de part à

ce qu'il faiſoit, car j'avois ſeulement envie de voir, juſqu'où pourroit aller la confiance qu'il avoit en ſon art, & ſi ſes preparations auroient quelque choſe de commun avec celles dont les anciens Païens ſe ſervoient dans de pareilles rencontres; mais il m'en épargna la peine, car ſoit qu'il s'apperçût, que je ne donnois pas fort dans tout ce qu'il me contoit de ſes enchantemens, ou qu'en effet il n'eût que la reputation d'être habile homme, ſans l'être veritablement; il n'en voulut jamais venir à la concluſion, & à l'experience, & il trouva toûjours pour excuſe, mille inconveniens. Le temps quelquesfois n'étoit pas propice, quelquefois il n'avoit pû trouver un cocq bien conditionné, & tel qu'il le falloit pour un Sacrifice, enfin il y avoit toûjours quelque empêchement. Peut-être auſſi ne voulut-il pas ravaler ſes hautes connoiſſances, juſqu'à les communiquer à un profane & à un homme qui n'étoit pas initié aux myſteres magiques; deſorte qu'il n'alla pas plus loin & qu'il ſe contenta des grandes promeſſes qu'il m'avoit faites, ce qui me confirma dans ma premiere opinion & dans l'idée que je m'étois toûjours fait de ces réveries.

Digitized by Google

ARTICLE. XXIX.

De l'horreur qu'ils ont pour toutes ſortes de vins.

JE ne ſçai à quoi l'on pourroit rapporter l'averſion, que les Indiens ont pour toutes ſortes de vins; premierement on ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahometans ; y aiant trés-peu de temps, que les Maures ſont maîtres de leur païs ; outre qu'ils vivoient dans cette abſtinence long-temps même avant Mahomet, qui ne commença à publier ſa nouvelle religion, que dans le commencement du ſeptiéme ſiecle.

Ce ſeroit ſans doute pouſſer la choſe trop loin, que de dire, qu'aprés le deluge, quelques hommes à l'imitation de ceux qui avoient vecu avant cette inondation generale ; & qui faute de connoître le vin, n'en avoient point bû; voulurent auſſi s'en paſſer ; & que peut être la poſture indecente dans la quelle cette boiſſon avoit engagé Noë, y contribua; & ce ſeroit ſuppoſer une choſe dont on n'a aucune preuve ; outre que cette hypoteſe ne s'accommoderoit, pas avec les témoignages de quelques Autheurs, que je vais rapporter dans un moment.

Je crois, que la raiſon la plus probable

ble que l'on en puiſſe donner ; eſt la vertu de quelques anciens Bracmanes, & qu'on peut dire que l'horreur qu'ils avoient pour tout ce qui les pouvoit entraîner dans le deſordre, leur fit regarder comme une choſe pernicieuſe, une boiſſon, qui étoit capable de faire perdre à l'homme, ce qu'il a de plus cher; Je veux dire la raiſon ; & qu'enfin ils ſe trouverent engagez à inſpirer ces ſentimens aux peuples qu'ils gouvernoient.

La même abſtinence a été en veneration chez les Juifs ; & les Nazaréens, non ſeulement ceux qui naiſſoient tels, comme Samſon, & St. Jean Baptiſte, mais auſſi ceux qui faiſoient vœu de reſter dans cet état, pendant un certain nombre d'années; devoient s'abſtenir, de vin, de toute boiſſon qui pouvoit enyvrer; & même de raiſins ſoit frais, où ſecs, comme il leur eſt ordonné dans les nombres. *A vino, & omni quod inebriare poteſt abſtinebunt ...... uvas recentes ſiccaſque non comedent.* Nous avons encore dans l'Ecriture, l'exemple des Rechabites deſcendans de Jonadab fils de Rechab, leſquels ne buvoient également aucune ſorte de vin. On ſçait que les Mahometans ne boivent point de vin, mais pour ce qui eſt des raiſins, ils en mangent ſans aucun ſcrupule.

Numer. c. 6. v. 3.

L'on ne doit pas dire, que ſi les Indiens n'en boivent pas, c'eſt qu'ils n'en

ont

ont point; car je suis persuadé, qu'il a été en leur pouvoir d'en faire, vû que les vignes, que les Européens y plantent, viennent assez bien; j'y ai mangé de bons raisins; & l'on m'a asseuré, qu'aux environs de Golgonde, qui n'est pas fort éloigné dans les terres; il y avoit quantité de vignes.

Je sçai que les Brahmes boivent beaucoup de beure fondu: on m'a assuré même, qu'ils en faisoient entr'eux des excez surprenans, & que ce beure leur montoit à la tête & les enyvroit; ce qui paroît bien extraordinaire. J'aurois souhaité, en voir l'experience, si j'avois pû; mais ces Messieurs sçavent si bien prendre leurs mesures, pour faire secretement leurs parties de plaisir, qu'il est impossible de les y surprendre.

Les Romains ont toûjours bû du vin, mais dans les commencemens, l'usage de cette liqueur étoit interdit à leurs femmes, de peur (comme dit Valere Maxime) que cela ne les fit tomber dans quelque desordre. *Vini usus olim Romanis fœminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur.* Ils étoient si exacts, & si rigoureux à faire observer cette loy, qu'Egnatius Meceninus ajant appris, que sa femme avoit bû du vin; la tua sans en être puni: * ce fut sous le regne de Romulus que cette affaire arriva. Cette rigeur étoit un effet de leur jalousie; car ils ne croioient pas

Valer. Maxim. l. 2. c. 1.

* *Plinius l. 14*

qu'une femme qui avoit bû, fût capable de defendre son cœur, & de resister aux instances d'un galant; en quoi ils ne se trompoient pas. Ovide sçavoit bien que le vin portoit les hommes à la debauche, mais il semble proposer contre l'amour, un remede, qui ne vaut gueres mieux que le mal qu'il pretend guerir; car c'est de boire avec excés.

Ovid. de Remed. moris.

Vina parant animum veneri, nisi plurima sumas.

Les Prêtres d'Egypte furent trés longtemps sans boire de vin, & comme les Roys étoient Prêtres; ils étoient obligez de vivre dans la même abstinence. On rémarque, que Psammetichus fût le premier Roy qui en but, environ six cens quarante ans avant JESUS-CHRIST, ce qu'il ne fit apparament qu'à l'exemple des Syriens chez lesquels il s'étoit retiré, dans le temps que Sabachus Roy d'Ethiopie avoit passé en Egypte. Mais quoique cette boisson fût en usage sous son regne & sous celui de ses successeurs, ils s'en servirent toûjours avec moderation, & il y avoit même des loix qui préscrivoient la quantité que les Roys & les Prêtres en devoient boire. Non seulement on ne bûvoit point de vin en Egypte avant ce Prince; mais encore on n'osoit pas y en faire des Sacrifices aux Dieu, comme le fai-

faisoient quantité d'autres peuples, parce que les Egyptiens croioient que cette liqueur étoit haye des Dieux; les vignes (selon eux) aiant été produites du sang des impies, qui autrefois s'étoient soulevez contre le Ciel. Je rapporte cecy aprés Plutarque, qui en cet endroit se sert du témoignage d'Hecatée. Voicy les parolles de son traducteur. *Reges quoque ex Sacrarum præscripto litterarum, certa mensura vinum bibebant, ut scribit Hecatæus, quia & ipsi essent Sacerdotes. Bibere cæpit Psammetichus, cum neque bibissent ante, neque Diis libassent vinum, non id gratum Diis rati, sed sanguinem eorum, qui aliquando bellum Diis intulissent: ex quorum cadaveribus terræ permixtis, putant vites esse ortas.* *Plutar. de Iside, & Osiride.*

Il est constant, comme je l'ai deja dit, que les Indiens ne boivent point de vin, & que les Brahmes particulierement ont de l'horreur pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans Athénée, qui sur le rapport de Chares de Mitylene; traite les Indiens de gens addonnez à la boisson. C'est à l'occasion d'un combat d'ivrognerie, qu'Alexandre établit entre les Indiens aprés la mort de Calanus qui étoit un des sages de la Ville de Taxilis, ou Taxila, & qui suivit ce Prince jusqu'en Perse, ou il se brula publiquement, & en ceremonie, seulement pour se delivrer des incommoditez de la

 vieil-

vieilleſſe qu'il commençoit à reſſentir. Je rapporterai icy les propres parolles du Traducteur d'Athenée. *Chares Mitylenæus in suis de Alexandro historiis, cum de Calano Indo Philosopho narrasset, illum in accensum rogum se projecisse, & ita obiisse, refert Alexandrum ad ejus tumulum Gymnicos ludos edidisse, ac musicos, & qua laudaretur funebrem orationem haberi præcepisse: tum etiam, quoniam Indi bibaces erant, meræ potionis certamen propositum fuisse, cujus præmium esset primario victori talentum. Secundario Minæ triginta, tertio decem: eorum autem, qui tum vinum avidius biberunt, triginta quinque perfrigeratos, mox expirasse; in tentoriis autem sex, exiguo post intervallo periisse, victoriam obtinuisse quendam nomine Promachum, epotis meri congiis quatuor.*

Athenæus Deipnosophistæ. l. 10.

Le Texte de Quinte-Curce ne rapporte point l'hiſtoire de Calanus, & elle ne ſe trouve que dans ſon ſupplement *; mais il n'y eſt point parlé de ces fameux bûveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au Vainqueur; ce qui me ſurprend; car une hiſtoire comme celle-là, étoit aſſez curieuſe pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits, que cet Autheur nous rapporte au ſujet de ſon Heros, & qui aſſurement ne ſont pas auſſi extraordinaires à beaucoup prés, que l'eſt celui-cy. Il dit cependant dans un endroit, que tous les Indiens avoient une forte inclination pour le

* *Quintus Curtius l. 10.*

le vin, & qu'ils en buvoient beaucoup. *Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.* Il parle pour lors des Courtisannes, qui versoient à boire au Roy Indien, & qui le portoient au lit, lorsqu'il avoit bien bû. Je m'étonne encore qu'Arrian, qui nous a donné assez au long, toutes les particularitez de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible Bacchanale, où celui qui remporta le prix, but quatre *Conges* de vin, c'est-à-dire cent quatrevingt douze pintes; aussi mourut-il peu de jours aprés sa victoire. *Idem l. 8.*

Je ne sçai comment accorder ces deux passages de Quinte-Curce & d'Athenée, avec la maniere dont vivent à present les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'étoit pas si general, on pourroit dire, qu'il n'y avoit que quelques-uns de ceux qui étoient voisins des Perses, qui fussent addonnez au vin; car les Perses buvoient beaucoup; mais cet Autheur dit positivement, que tous les Indiens étoient dans le même cas.... *Vinum...... cujus omnibus Indis largus est usus*, comme je viens de le remarquer cy-dessus; Et cela me surprend d'autant plus, qu'ils faisoient pour lors profession de la Philosophie du celebre Phoë, qui est celle qu'ils suivent encore aujourd'huy; & que les Bracmanes qui les gouvernoient dans ce temps là; passoient pour les hommes du monde

les plus sages & les plus éclairez ; car je ne conçois pas comment ils pouvoient authoriser de pareils desordres : comment Alexandre fit crever tant de gens à force de les faire boire, & cela, pour celebrer les obseques d'un homme aussi retenu, & aussi vertueux qu'on nous represente Calanus, & enfin comment ce Prince se servit de foux, pour honorer la memoire d'un homme si sage. Concluons de tout cecy, que s'il est vrai, que les Indiens aient été autrefois, tels que ces deux Autheurs nous les depeignent ; il faut qu'ils aient bien changé, puisque de grands yvrognes, ils sont devenus sobres & enemis mortels du vin ; ce qui est une Metamorphose trés-rare. Car communement quiconque a bû veut toûjours boire. Qui pourroit croire, par exemple, que ceux qui habitent les bords du Rhin, pûssent un jour se resoudre, à ne plus boire que de l'eau ?

On demandera sans doute, quand s'est fait ce changement, car une époque comme celle la, merite bien d'être remarquée ; mais c'est un article auquel je crois que personne ne pourra repondre, parce que cette horreur que les Indiens ont pour le vin, paroît avoir été de tout temps attachée à ceux de cette Nation, & comme j'ai déja dit, on a de la peine à croire, qu'ils aient jamais pû être autrement ; outre cela, si ce changement s'étoit

Digitized by Google

s'étoit veritablement fait ; il auroit fallu que ç'eût été par le moien de quelque fameux Legiſlateur, qui eût été abſolu dans toutes les Indes ; & depuis Alexandre, on n'entend point dire, que les Indiens aient eu un homme de ce caractere ; mais je m'apperçois, qu'en rapportant toutes ces raiſons, pour tâcher d'inſinuer, que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultez contre cette opinion ; je m'expoſe à me faire reprocher, que par là je m'oppoſe ouvertement au témoignage de Chares de Mitylene & à celui de Quinte-Curce ; j'avouë que j'ai de la peine à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens, & ſi je ne rejette pas entierement ce qu'ils en ont dit ; je ne puis au moins m'empecher de dire, que je crois le paſſage de Quinte-Curce trop general, & que ce vice qu'il leur reproche ne regardoit aſſurement que quelques petits cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étoient probablement, ceux qui confinoient avec la Perſe. On doit même remarquer que dans les Indes, Alexande s'écarta peu de l'Indus & de l'Hydaſpe, & qu'il ne lui fût pas par conſequent ſi difficile d'avoir du vin de Perſe, & entr'autres de celui de Schiras, qui eſt vers les confins de la Perſe. Ce vin eſt renommé dans toutes les Indes, & c'eſt celui qu'on y boit le plus communement. Il y a quantité de

Vaisseaux qui en vont chercher, & qui l'apportent vendre dans tous les endroits où les Européens sont établis.

ARTICLE. XXX.

De leur negoce & de leur mauvaise foy.

ILs s'appliquent beaucoup au commerce, & ils y reussissent assez bien; mais l'on doit être sur ses gardes, lorsqu'on fait quelque marché avec eux; car quand ils ne vous trompent point; c'est qu'asseurement ils ne peuvent pas le faire. Quelque déraisonnable que soit la proposition qu'ils vous font sur quelque marché, & quoi qu'ils vous surfassent une chose, de plus de la moitié, c'est avec un sang froid qui demonte souvent les Européens: vous avez beau vous emporter contr'eux, ils ne vous repondent que des honêtetez, & vous laissent jetter tout vôtre feu, sans vous dire le moindre mot desobligeant; quand aussi d'un autre côté vous ne leur offririez que cinq soûs d'une chose qui vaudroit dix pistoles, ils ne s'emporteroient point, & ne releveroient point avec aigreur la proposition déraisonnable, que vous leur faittes, ils vous diroient seulement d'une maniere fort tranquile, que ce n'est pas assez; mais insensiblement ils vous amenent

nent toûjours aprés à leur point ; ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, & disent que ceux la sont ordinairement plus aisez à reduire que les flegmatiques ; enquoi ils ne se trompent pas.

Ils sont outre cela grands usuriers particulierement à l'égard des étrangers : & peut-être est-ce chez eux un point de Religion, ou tout au moins une chose permise par la Loy, comme elle l'étoit autrefois chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de donner à usure, à tout autre qu'à ceux de leur nation. *Non fænerabis fratri tuo ad usuram, pecuniam nec fruges, nec quamlibet aliam rem. Sed alieno, fratri autem tuo, absque usurâ id quo indiget commodabis.* Deuter. c. 23. v. 19. 20.

Messieurs les Juifs n'ont pas oublié cette permission, & s'en servent encore fort exactement ; mais les Indiens ne leur cedent en rien sur ce chapitre.

ARTICLE. XXXI.

Du rang qu'ils donnent aux arts, & du sentiment des anciens sur la soie.

LEs arts ne sont estimez chez les Indiens, qu'à proportion, qu'ils sont necessaires à la vie, ainsi le metier de labourer la terre, & celui de garder les

troupeaux, y sont les premiers, pendant que celui d'Orfevre y est des plus vils, & des plus ravalez.

Ils sont trés ignorans dans la Sculpture, & dans le dessein; mais tout le monde sçait la maniere dont ils travaillent en soie, & en cotton; & il y a bien des siecles, qu'ils sont renommez pour la delicatesse de leurs ouvrages.

Ration. temp. Le Pere Petau, aprés plusieurs autres rapporte, qu'environ l'an vingt-cinquiéme du Regne de Justinien; c'est-à-dire, vers le cinq cent cinquante deuxieme du salut; quelques Moines qui vinrent des Indes à Constantinople, y apporterent des œufs de vers à soie, & y enseignerent la maniere de la travailler.

Ce savant Chronologiste & tous ceux qui ont tenu le même langage, nous ont seulement voulu faire entendre par là, que jusqu'à Justinien l'on ne faisoit point de soie dans l'Empire d'Orient, mais non pas, qu'elle n'y fut pas en usage, car l'on l'y connoissoit, & l'on s'y en servoit longtemps avant lui.

Nous lisons dans l'Ecriture, que, lors qu'Ezechiel (voulant deplorer le miserable état, où la fameuse ville de Tyr devoit se trouver dans peu) rapporte tout ce qui contribuoit à sa grandeur; il dit quelle trafiquoit avec les Syriens & qu'entre autres choses, elle en tiroit de soies. *Syrus negotiator tuus .... & Sericum pro-*

Ezechiel. c. 27. v. 16.

posue

posuerunt in mercatu tuo. Ce que les Syriens pouvoient avoir facilement des Indes, descendant par l'Euphrate dans le golfe de Bassora.

Les Perses s'en servoient aussi anciennement, & les habits de soie, étoient chez eux une des marques de la plus grande dignité, desorte qu'un des honneurs, qu'Assuerus fit à Mardochée, fut de lui en donner un manteau. *Coronam auream portans in capite, & amictus serico pallio.* *Esther. c. 8. v. 15.*

L'on ne doit donc pas s'imaginer, que la distance qui étoit entre les peuples voisins de la Palestine, & les Indes, les empêcha d'y negocier, & de sçavoir ce qui s'y faisoit de beau. L'autheur du livre de Job n'ignoroit pas, la maniere dont on y travailloit en toilles peintes, & generalement en toutes sortes de teintures; car lorsqu'il veut montrer, que la Sagesse est au dessus de toutes les choses de la terre, quelques precieuses qu'elles puissent être; il dit, que les teintures même des Indes, ne peuvent pas entrer en compromis avec elle. *Non conferetur tinctis Indiæ coloribus.* *Job c. 28. v. 16.*

L'on pourra peut-être objecter, que ce que les anciens apelloient *Sericum*, n'étoit pas la même chose que nôtre soie; & que par consequent, les Moines qui des Indes vinrent à Constantinople, non seulement y enseignerent la maniere de la travailler; mais encore, que ce furent les pre-

premiers, qui y en apporterent; & qu'avant eux on ne s'y servoit point de soie telle que nous l'avons aujourd'huy.

Plusieurs Autheurs sont encore de ce sentiment, & pretendent, qu'il y avoit une grande difference entre le, *Sericum*, des anciens & la soie d'apresent; mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide; car ils ne sont appuiez que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois, de la maniere dont se faisoit le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à nôtre façon de tirer la soie; ce qui, à mon avis, ne conclud rien, pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre; car il est fort possible, que les Juifs, les Grecs, & les Romains, aiant en effet la même soie que celle que nous avons; lui aient donné une origine, que veritablement elle n'avoit pas, par ce qu'ils ne connoissoient pas la maniere dont on la faisoit, ny d'ou elle étoit tirée; étant trop éloignez du païs où l'on la travailloit.

Plusieurs croioient, par exemple, qu'elle se tiroit de l'écorce d'un arbre, que l'on trouvoit le moyen de peigner, & de filer; comme le rapportent Strabon * & Pausanias. †

* *Lib.* 15.
† *In Eliacis.*

Pline, & avec lui quantité d'anciens ont dit, qu'elle se faisoit d'une espece de laine, qui se formoit sur les arbres des Indes; ce qui d'abord paroît rapporté en l'air,

l'air, & sans aucune vraisemblance; cependant si l'on veut bien examiner la chose à fond, l'on trouvera que Pline, & ceux qui ont suivi son sentiment; ne se sont peut-être pas si fort trompez que l'on le pense; ou du moins, que ce qu'ils ont dit n'étoit point avancé sans fondement; car il y a toutes les apparences, qu'avant que les hommes sçussent la maniere de nourir les vers à soie, & de les faire travailler; il y avoit de ces insectes dans les bois; qu'ils y choisissoient les arbres dont les feüilles étoient les plus tendres; & qu'ils filoient leur soie autour des petites branches, comme font encore aujourd'huy les chenilles, avec lesquelles ils ont d'ailleurs beaucoup de ressemblance: ainsi les hommes trouvant ces petits pelotons sur les arbres, & ne voiant dedans qu'une espece de feve; s'imaginerent que ces sortes d'arbres, produisoient naturellement l'un & l'autre, & qu'ils n'avoient point d'autre origine; & ce sentiment quoique faux, avoit au moins un fondemement, & étoit plus soûtenable que celui qui faisoit sortir la soie de l'ecorce même de l'arbre.

Ovide dans ses Metamorphoses, parle de certains vers qui entourroient les branches des arbres, de filamens, & qui ensuite prennoient la forme de Papillons.

Quæque solent canis, frondes intexere filis

Agre-

Agrestes tineæ, res observata Colonis,
Fatali mutant cum Papilione figuram.

Peut-être ce Poëte a t'il entendu par là, les chenilles, qui fillent comme les vers à soie, & qui se changent aussi en Papillons; mais peut-être aussi a t'il voulu parler des vers à soie, qui dans ce temps là devoient être dispersez dans les bois, comme le sont les chenilles; d'autant qu'on n'en tiroit pour lors aucun usage, & que par consequent on n'en prennoit aucun soin. On pourra objecter à la verité, que ces filamens dont parle Ovide étoient blancs, *canis filis*; ce qui semble ne point convenir à la soie, que font communement nos vers, laquelle est presque toûjours jaune; mais aussi je crois qu'on pourroit répondre à cela, que la rosée, & le grand air, lui donnoient peut-être cette couleur. Je ne voudrois cependant pas l'assûrer, & je ne donne cecy que comme une conjecture.

Presque tous les Autheurs conviennent entre eux sur l'étimologie du mot *Sericum* qu'ils font descendre d'un certain peuple apellé *Seres*; mais comme il y a eu plusieurs nations qui ont porté ce même nom; il est trés-difficile de developer, & de connoître au juste, quelle a été celle dont la soie a tiré le sien.

Il y a eu dans l'Ethiopie interieure, & vers

Digitized by Google

vers la ſource du Nil, un peuple que l'on apelloit *Seres*: un autre occupoit les terres qui ſont entre le Gange, l'Hidaſpe, & l'Indus; ce qui fait aujourd'huy l'État du grand Mogol, & une partie de celui de Perſe; & enfin le troiſiéme de ce nom, demeuroit au Nort de la Chine, & étoit borné au Levant par l'Ocean Oriental, & au couchant par la Scithie; ce qui compoſe les Royaumes de Tangut, & de Niuche, leſquels ſont une partie de la grande Tartarie: la Ville capitale s'apelloit *Iſſedon Serica* que pluſieurs croient être celle qui porte à preſent le nom de Suchur.

Salmaſii. Antiq. Plin. in Solinum. Orozius Strabo. Plinius. Ptolom. &c.

Si l'on vouloit abſolument trouver l'étimologie du mot *Sericum* dans un de ces trois peuples; il me ſemble, que l'on la devroit tirer de celui qui étoit entre le Gange, l'Hidaſpe, & l'Indus; ce païs étant trés-abondant en ſoie; & le trafic étant aſſez aiſé à faire de là en Paleſtine, par le moien du Golfe de Perſe, & de l'Euphrate; mais ſans aller chercher ſi loin; je crois que l'on pourroit fort bien rapporter le *Sericum* aux Siriens, qui, comme je viens de remarquer il n'y a qu'un moment, trafiquoient la ſoie avec les Marchands de la ville de Tyr, qui la faiſoient paſſer dans toute la Paleſtine; enfin quoi qu'il en ſoit préſque toutes les Nations Orientales, ont convenu dans le nom qu'ils ont donné a la ſoie; les hebreux l'apelloient *Seric* &

les

les Siriens *Seriaca*, & les Grecs expriment un habit de soie par le mot *Sericos*, quelques uns ont pretendu, qu'il étoit tiré du mot Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

ARTICLE. XXXII.

De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.

LEs Indiens écrivent sur la feüille d'un arbre, que l'on appelle Latanier, qui est une espece de Palmier, mais dont les feüilles ne sont pas si longues, que celles du Palmier ordinaire: elles sont fortes, & épaisses; & ils écrivent dessus avec un poinçon. Lorsque leurs lettres sont tracées, quelques-uns passent du noir sur toute la feuille, & remplissent ainsi leurs caracteres; mais la plus part se contentent des traces, que le fer y a faittes. Ces feüilles ne demandent pas beaucoup de preparation; il suffit de les laisser secher, & de les separer en suite par côtes; car elles sont faittes comme un evantail. Lorsqu'elles sont seches comme il faut, elles ont la couleur de la paille; mais à la longeur du temps, elles brunissent fort.

On a parlé anciennement de ces feüilles

Digitized by Google

les sur lesquelles écrivoient les Indiens, & l'on appelloit l'arbre qui les porte, *Talos*: on avoit pris selon toutes les apparences, *Talos*, pour *Latos*, & entre *Latos*, & Latanier, il n'y a pas une grande difference. Il est vrai, que ce mot n'a point une terminaison Indienne; mais comme il venoit de loin, on a crû apparament, le devoir habiller à la Grecque, & le faire terminer en *os*. Peutêtre aussi, que les Grecs qui l'ont connu, lui ont donné une terminaison, conformement à leur langage. Il paroît cependant, par la description, qu'on a faitte de cet arbre; que l'on ne le connoissoit point du tout; car on a dit, que ses feüilles avoient six coudées de long; en quoi on s'est fort trompé; les feüilles de Latanier allant rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire, que l'on ait pris le Bananier, pour le Latanier; celui là aiant souvent des feüilles de dix, & même de douxe piés de long; mais elles sont si minces, que le moindre vent les dechire, & les met en pieces; de sorte qu'il seroit impossible d'écrire dessus.

L'on peut aisément s'imaginer, que dans les commencemens, que l'Ecriture fut trouvée; elle n'étoit pas si commune, qu'elle le fut dans la suite; aussi ne s'en servoit-on pas indifferemment pour toutes sortes de choses; mais seulement pour celles, qui meritoient de rester éternelle-

ment

ment dans la memoire des hommes, comme sont, les commencemens du Monde : les graces speciales, que le Ciel avoit fait aux hommes : les fond mens, l'éclat, & la chute des Empires; & le nom des Chefs des principalles familles.

Comme l'on écrivoit donc si rarement, & que lorsque l'o le faisoit ; on travailloit pour les siec es furturs ; les pierres furent probablement la premiere matiere, dont les hommes se servirent pour cela. L'on pretend par exemple, qu'Enoch grava sur deux Obelisques, l'histoire de la creation de l'Univers. Les premieres, & les secondes Tables, sur lesquelles furent tracés le Commandemens de la Loy, & que Dieu donna à son peuple, par la main de Moyse; étoient de pierre. Josué aprés la prise de la Ville d'Hai écrivit le Deuteronome, autour d'un Autel qu'il éleva au Seigneur. *Et scripsit super lapides, Deuteronomium &c*; & l'on ne doit pas s'étonner, qu'il ait, dans un si petit espace, écrit tout le Deuteronome, qui contient trente quatre grands chapitres, quoique cependant, les pierres n'étant pas pollies, & le fer n'aiant point passé dessus; les caracteres dûssent en être plus grands ; car pour lors, on écrivoit presque tout par abbreviation, & la plûpart du temps par des notes Hieroglyphiques, c'est de cette maniere, qu'on à pû écrire l'Iliade d'Homere, sur la peau d'un

Exod. c. 31. v. 18.
Ibidem. c. 34. v. 4.
Josue. c. 8. v. 32.

d'un ſerpent, & qu'on à ramaſſé les actes des Martirs, & écrit juſqu'à leurs dernieres parolles; ſuppoſé cependant, que l'on nous les ait données, telles qu'ils les avoient dittes, & non pas telles qu'ils les devoient dire. Cette coûtume qu'ils avoient, de ne ſe ſervir que d'abbreviations; faiſoit, qu'ils écrivoient avec une viteſſe ſurprenante. Auſone dit, qu'il y avoit certaines gens, dont la main alloit plus vîte que la parolle, & qui avoient plûtôt écrit ce que l'on leur dictoit, qu'on n'avoit achevé de le prononcer, & Martial avant lui avoit dit la même choſe.

Currant verba licet, manus eſt velocior illis; *Martial. Epigram.*
Nondum lingua ſuum, dextra peregit opus.

Dans la ſuite des temps, on ſe ſervit auſſi des Metaux pour écrire, & Job dans ſon malheur ſoûhaittoit avoir quelqu'un, qui put avec un ſtile de fer, tracer ce qu'il diſoit, ſur des lames de plomb, ou les graver ſur le caillou. *Quis mihi tribuat, ut ſcribantur ſermones mei? quis mihi det, ut exarentur in libro ſtylo ferreo, & plumbi lamina, vel celte ſculpantur in ſilice?* *Job. c.19. v.23.24.* Lorſque Judas Machabée, envoia une Ambaſſade aux Romains, les articles de la ligue offenſive, & deffenſive que cette Republique

publique fit avec les Juifs, furent gravez sur des tables d'airain, & envoiez à Jerusalem. *Et hoc rescriptum estquod rescripserunt in taublis æreis, & miserunt in Jerusalem, &c.* Ceux de Sparte aiant appris, que Jonatas étoit mort, & que son frere Simon lui avoit succedé dans le Souverain Pontificat, & dans le gouvernement de la Judée; lui écrivirent également sur des tables d'airian. *Scripserunt ad eum in tabulis æreis.* Enfin c'étoit ordinairement sur ce metal, que s'écrivoient les Traitez, les Ligues, & generalement tous les actes publics.

1. *Machab.* c. 8. v. 22.

1. *Macab.* c. 14. v. 18.

Les Tables de bois furent aussi employées à cet usage, quelques-unes étoient enduittes de cire; mais communement on se contentoit de tracer simplement sur le bois, ce dont il s'agissoit: on se servoit quelques fois pour cela de tables de Cedre; ce qui faisoit que ces ouvrages se conservoient si long temps: Quelques fois aussi, on prennoit indifferemment de toutes sortes de bois, que l'on froittoit seulement, d'une certaine eau, qui couloit du Cedre; & cette liqueur, empéchoit les vers de s'y mettre. Pline dit, que c'étoit de ce même suc de Cedre, que l'on se servoit en Egipte pour preserver les corps, de la corruption.

Plin. l. 24 c. 5.

Les Arabes se servoient anciennement d'os d'Epaules de Mouton & de Chameau pour écrire, & plusieurs de ces os liez ensem-

ensemble faisoient un livre ; d'où l'on peut juger qu'ils n'écrivoient pas beaucoup, car il faudroit une grande quantité de semblables os, pour faire un volume de mediocre grandeur. Aussi dans le commencement du Mahometisme, & même long-temps avant, ne passoient ils pas pour de fort habiles gens. Pocok dit qu'Othman & les premiers Sectateurs de Mahomet, se servirent des mêmes os de Mouton & de Chameau, pour écrire les reveries de leur faux Prophete. Nous pouvons voir par là quelle étoit leur grossiereté, qu'ils ne quitterent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec ceux de Medine, lesquels étoient de beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque, qui sont ceux dont je veux parler.

Pocok. specul. histor. Arabicæ.

Enfin on trouva en Egypte le *Papyrus* : c'étoit une espece de Jonc, dont on tiroit la peau, que l'on battoit bien, & que l'on gommoit ensuite. Toutes les autres nations y en venoient chercher & dés ce temps-là, le nombre des livres commença à augmenter de beaucoup, cette plante ne demandant pas tant de preparation, & n'étant pas d'un si grand volume, que les tables, dont on étoit obligé de se servir auparavant ; mais les Egyptiens jaloux la quantité de livres, que faisoient étrangers, & chagrins de voir qu'i' reussissoient aussi bien qu'eux ; defen de transporter davantage de Pap

d'Egipte. Cette deffence donna occasion à ceux de Pergame, de preparer la peau de mouton, & de faire, ce que nous appellons aujourd'huy le parchemin, à qui on donna pour cela, le nom de *Charta Pergamena.* Herodote pretend cependant que ce sont les Ioniens, qui l'ont trouvé longtemps auparavant.

Herodot. l. 5.

Il seroit presque impossible, de dire au juste, qui ont été ceux, qui ont inventé les caracteres, & la maniere d'exprimer sa pensée par des figures; & l'on n'a aucune certitude là-dessus; les Pheniciens cependant se flatttoient, d'en avoir été les inventeurs, & Lucain dans sa Pharsale, nous dit, que communement on les croioit ainsi.

Phœnices primi (famæ si credimus) ausi,
Mansuram, rudibus, vocem signare figuris.

Ce que Mr. de Breboeuf a si heureusement, & si élegament traduit par ces quatre vers.

C'est de lui, que nous vient cet art ingenieux,
De peindre la parolle, & de parler aux yeux,
par des traits divers, des figures acées,
r de la couleur, & du corps aux
s.

Mais

Mais, s'il eſt vrai, comme nous avons déja dit, qu'Enoch ait écrit ſur deux Obeliſques, l'hiſtoire de la creation du Monde; l'on dira, que ce ne ſont point les Pheniciens, qui ſe ſont ſervis les premiers de l'Ecriture.

Il me ſemble cependant, qu'il ſeroit fort poſſible, que les Pheniciens euſſent été veritablement les inventeurs des lettres, quoiqu'on eut, avant eux, élevé des monumens, & décrit des hiſtoires ſur la pierre, ou ſur le metal; ce qui, pour lors, ne ſe ſeroit fait que par des figures Hieroglyphiques, qui ſignifioient quelque choſe par elles-mêmes & non pas par des caracteres, qui en eux-même n'avoient aucun rapport avec ce qu'ils ſignifioient; comme furent donc dans la ſuite, les lettres des Pheniciens, & comme ſont encore aujourd'huy les nôtres; ainſi les premiers hommes auroient trouvé le moien d'exprimer leurs penſées par des Hieroglyphes, & les Pheniciens, par des caracteres, qui, s'ils demandoient plus de place, que les Hieroglyphes; étoient auſſi-bien plus aiſez à faire; car ces premiers étoient compoſez de toutes ſortes de figures, de plantes, & d'animaux, de ſorte que pour bien écrire, il falloit ſçavoir bien deſſiner.

Quand on ceſſa de ſe ſervir des Hieroglyphes, pour l'Ecriture; on en ret toûjours l'uſage, dans les armoiries

chapitres, d'où vient qu'elles furent appellées Initiales. On ſçait que les Rabbins ont auſſi de ces lettres courrantes, dont ils écrivent leurs commentaires.

Le *Papyrus* d'Egipte à donné le nom à nôtre papier, qui eſt une des choſes les plus utiles & les plus commodes que l'eſprit de l'homme ait inventées. Mais quoique rien au monde ne ſoit plus commun chez nous, que l'eſt le papier, l'on ne ſçait cependant quand il a commencé, ny qui eſt celui à qui l'on eſt redevable de ſon invention. Quelques-uns ont pretendu qu'il étoit en uſage dés le temps de Tite-Live, qui mourut la quatriéme année du regne de Tibere; mais il eſt bien probable qu'ils ſe ſont trompez, & que quand ce celebre hiſtorien a parlé de *tela linea*; il a entendu par là, la toile ſur laquelle on peignoit; car il eſt conſtant, qu'il s'en faut de beaucoup que le papier ne ſoit ſi ancien. Melchior Inchoffer Jeſuite Allemand, qui fleuriſſoit dans le commencement du ſiecle paſſé; a auſſi pouſſé les choſes à l'autre excez, & a dit que le papier ne paſſoit pas deux cens ans; mais l'on ne ſçait comment un homme comme lui, qui n'étoit point neuf dans l'antiquité; a pû ignorer, que nous avons pluſieurs manuſcrits qui paſſent bien plus de trois cens ans, & qui ſont cependant écrits ſur du papier tel que le nôtre; le P. Mabillon dit que Mr. d'Herouval lui a com- *P. Mabil. in re Diplomatica.*

Digitized by Google

communiqué une lettre, que le Sieur de Joinville écrivit à S. Louis sur du papier ordinaire; & il juge de là, qu'on ne hazarde rien, en donnant au papier cinq cens ans d'antiquité.

Il est étonnant & en même temps facheux, que des choses comme celle-là, soient ensevelies dans l'oubli, & qu'on n'en puisse raisonner, que par conjectures.

ARTICLE. XXXIII.

De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.

JE ne m'étone plus de ce que les historiens nous rapportent de ces armées nombreuses de Xercès, & de Darius, depuis que j'ai vû proche Balassor un camp des Maures; en verité ces sortes d'assemblées ne meriteroient pas le nom d'armée, mais plûtôt celui de marché, & de cohüe, car c'est une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucun ordre.

Premierement chaque cavalier y aura toûjours tout au moins deux ou trois valets, & autant de femmes; & les Omrahs qui sont les Commandans, & les Officiers generaux; en ont à proportion; ainsi dans une armée où il y aura cent mille

le ames , ce ſera beaucoup ſi l'on y trouve dix mille combatans ; l'on peut juger de là , dans quel deſordre ils ſe trouvent lorſqu'ils ſont les moins forts , & qu'ils ſont obligez de ſe retirer, & combien d'embaras leur cauſent , leurs femmes , leurs enfans , & une quantité de bagage inutile ; auſſi font-ils rarement des retraites judicieuſes.

Si les Gentils Indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets , & d'autres gens inutiles : les Faquirs entr'autres , y ſont inſuportables, auſſi bien que dans les armées du Mogol, ils y ſont toûjours en trés-grand nombre , & n'y font d'autre métier, que celui de demander l'aumône ; ſouvent même ils vous fixent ce qu'ils veulent avoir , ſelon vôtre rang , & vôtre qualité , & n'en rabattroient pas un ſoû , ils ſe tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente , & crieront nuit & jours à pleine tête , *donne moy tant , donne moy tant ;* de ſorte que le plus court chemin , eſt d'achêter ſon repos , & de les ſatisfaire.

Lorſque les Maures & les Indiens ſe battent, ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'eſcadronner , & chacun donne de ſon côté, ainſi ſi l'on avoit un Eſcadron bien ſerré, il ſeroit trés-facile à un petit nombre de bons Cavaliers , de les mettre tous en deſordre , il s'en trouve cependant de

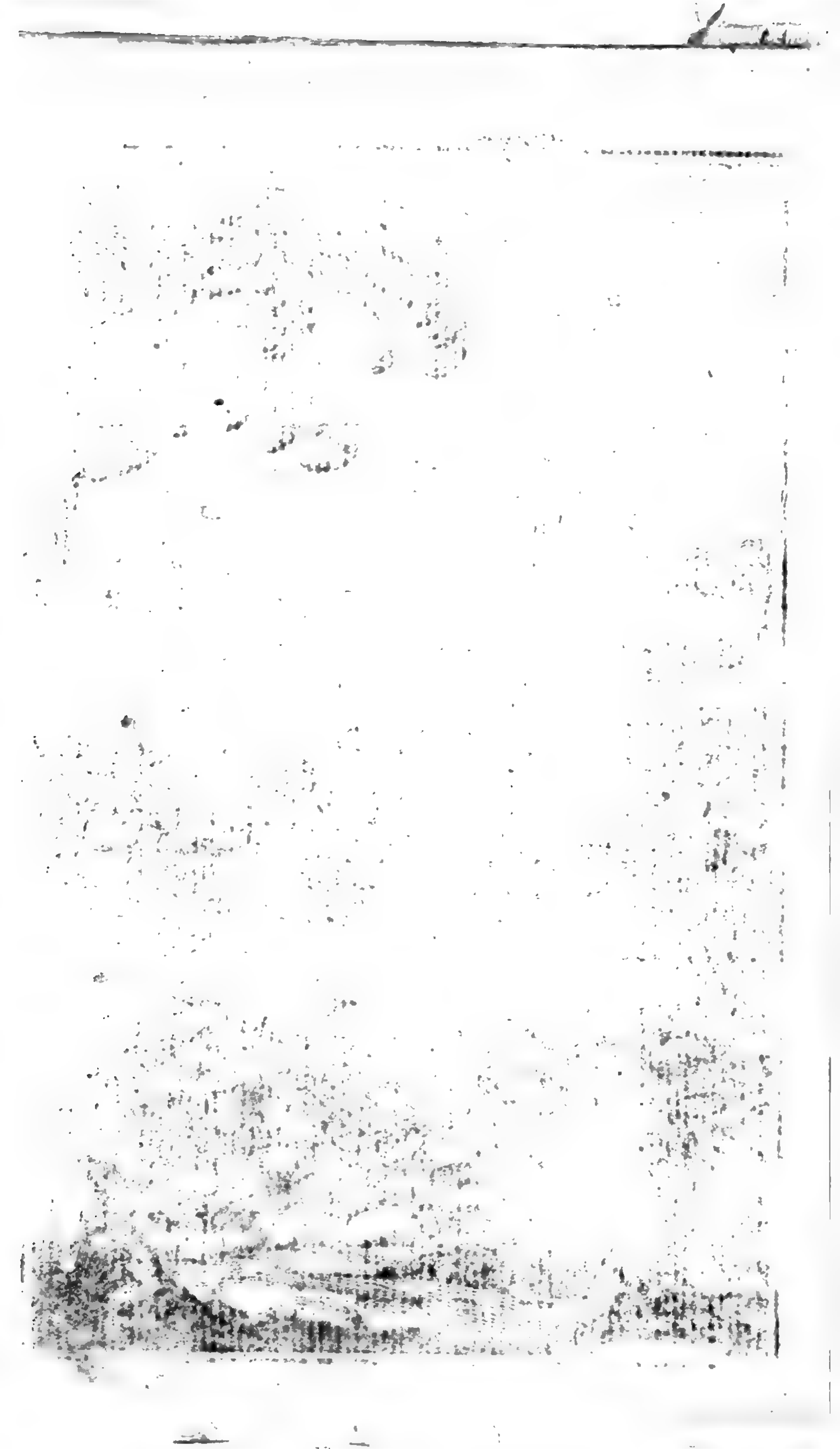
trés braves chez eux, mais ils ne sont pas en grande quantité, & même presque tous ceux qui passent pour les plus déterminez, prennent de l'opium, avant que d'aller au combat, ce qui les rend furieux, & les empêche de connoître le danger.

L'infanterie est en trés petit nombre dans les Indes, & n'y connoît pas mieux les évolutions, que la Cavalerie. Lors même qu'ils sont au combat, la plus part se mettent derriere quelque buisson, & de là font feu sur les ennemis, quelques autres, qui en veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit Calçon pour être plus à la legere, & ce sont ceux qui courent le mieux, qui sont les plus estimez, car il ne faut pas s'imaginer que deux corps bien serrez, & en bon ordre, s'approchent pour se rompre l'un l'autre, ils trouveroient cela trop perilleux, chacun y donne de son côté comme il le juge à propos, & lorsqu'ils sont dans l'action l'on diroit souvent qu'ils joüent aux Barres.

Pour moy je crois, que les Juifs se battoient à peu prés de même, par les loüanges que l'Ecriture donne à Asaël fils de Sarvia, & frere de Joab, qui fût tué par Abner, elle dit qu'il couroit comme un Chevreuil. *Porro Asaël cursor velocissimus, quasi unus de capreis quæ morantur in silvis.* Ce qui aujourd'huy ne seroit pas fort estimé chez nous, particulierement dans le frere d'un general.

2. *Reg.* c. 2. v. 18.

On



On sçait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avoient fort peu de Cavalerie, & que l'Infanterie faisoit toutes leurs forces, peut-être parce que leur Pais étoit plus couvert, que ne l'est celui du Mogol, aussi avoient ils chez leurs ennemis, la reputation d'être fort mauvais Cavaliers, & on les railloit même ordinairement là-dessus. Ce fut pour cela, que Rabsaces exhortant Ezechias à se rendre, à passer sous la domination de Sennacherib, & à ne faire aucun fond sur le secours des Egiptiens; lui offrit de la part de son Prince, deux mille chevaux, s'il vouloit le reconnoître pour son Seigneur, & se soûmettre à lui, ajoutant en le raillant, qu'il ne pourroit pas encore trouver dans tout son peuple, d'assez habiles gens pour les monter. *Et nunc trade te Domino meo Regi Assiriorum, & dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te præbere ascensores eorum.* *Isaie. c. 36. v. 8.* Ils avoient cependant du temps de Salomon, un corps de cavalerie assez considerable, & l'Ecriture nous marque, que ce Prince avoit douze mille chevaux à son service*; mais l'on ne *2. Paral. c. 1. v. 14.* voit pas que les Juifs en eussent avant & aprés lui, ainsi l'on peut juger, que cela ne dura qu'autant que son Regne; je ne crois pas cependant qu'ils en fussent entierement depourvûs, & il y a même bien de l'apparence, que Rabsaces poussa la raillerie un peu trop loin; mais enfin

il est toûjours trés-constant que la cavalerie n'étoit pas leur fait. Leur monture ordinaire étoient des ânes, ainsi on a tort de s'étonner & de trouver extraordinaire que JESUS CHRIST faisant son entrée dans Jerusalem, ne se servit pour cela que d'un âne, d'autant que c'étoit la coûtume de la Nation. Un homme même ne passoit pour puissant & pour magnifique, que lorsqu'il avoit des écuries pleines de ces animaux, de sorte que l'Ecriture voulant marquer les Richesses & la magnificence de Jair le Galaädite qui aprés Thola jugea le peuple d'Israël; dit qu'il avoit trente fils, montez sur trente ânes. *Habens triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum.* Elle nous dit à peu prés la même chose d'Abdon, qui fut aussi un des Juges d'Israël.

Judic. c. 10. v. 4.

Judic. c. 12.

Les Indiens ont encore des Elephans dans leurs armées, comme nous lisons qu'en avoient autrefois les Perses, & presque tous les peuples de l'Orient; ce sont des furieux animaux; car outre qu'ils sont tout couverts de fer, pour parer les coups de flêche, & de mousquet, que l'on leur tire de tous côtez, c'est qu'ils ont encore la trompe armée d'une grosse chaîne qu'ils tournent avec rapidité, & qui fait un étrange ravage où ils passent sur tout lorsqu'ils sont conduits par d'habiles Cornacs. On appelle ainsi ceux qui conduisent les Elephans.

Les

Les Romains éprouverent autrefois la fureur de ces animaux, qui leur tuerent quantité de monde, & les mirent en desordre dans la premiere bataille, qu'ils livrerent à Pyrrhus Roy des Epirotes, & ce ne fut qu'aprés avoir été defaits, qu'ils apprirent la maniere de s'en deffendre, qui étoit de leur tirer dans la trompe, car comme cet endroit est chez eux le plus sensible, quand ils s'y sentent blessez, au lieu d'avancer sur ceux qui les attaquent, ils retournent sur leurs gens mêmes, qui pour lors n'en sont plus les maîtres.

La coûtume de se servir d'Elephans dans les armées, est trés-ancienne chez les Indiens: ils en avoient l'usage dés le temps de Semiramis. Cette Reine, qui porta la guerre jusqu'aux éxtremitez des Indes, voyant le degât que ces animaux faisoient, s'avisa, au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire faire de bois, & de les faire mettre en bataille à la tête de son armée, les Indiens qui ne croioient pas qu'elle en eût aucun, & qui tout d'un coup lui en virent un si grand no[mbre,] furent fort étonnez: leurs chevau[x ne fu]rent pas moins épouvantez [qui] avoient vû de veritables Ele[phans que] ce qu'ils étoient parfaitement [con]trefaits: les Indiens plierent d[...] Assiriens les voiant en desordre [les] suivirent vivement: mais les [...] apperçûs, qu'au lieu d'E[...]

leur avoit opposé que de masses des bois, reprirent courage, se rallierent, & pousserent à leur tour les gens de Semiramis, qu ils defirent.

L'histoire nous parle encore de certains peuples appellez Gandares, qui habitoient les bords du Gange, & qu'Alexandre ne voulut point attaquer à cause du grand nombre d'Elephans qu'ils avoient, ou peut être, parce que les Grecs s'y opposerent comme dit Quinte-Curce, & en effet ils avoient tout lieu de craindre ces animaux, qui pour peu qu'ils soient en nombre, & qu'ils soient bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quinte-Curce, combien les Elephans de l'armée de Porus, ébranlerent les troupes d'Alexandre, & toutes les peines qu'eurent les Grecs, à se deffendre d'abord contr'eux, ce celebre Historien nous parle encore, de l'amour qu'avoit pour Porus, l'Elephant que ce Prince Indien montoit le jour de cette bataille, comment il le releva de
avec sa trompe, & le remit sur son
enfin, comment il le deffendit
la derniere extremité, & jusqu'à
coups que les Grecs lui por-
tous côtez, l'eussent terrassé.
dire, que, si tous les Capitai-
tous les soldats de ce Prince in-
ent eu pour lui autant d'atta-
de fermeté, qu'en eut ce
pauvre

pauvre animal, Alexandre
être pas poussé plus avant ses

ARTICLE. XXXIV.

De leurs Eaux de senteurs.

LEs Indiens ont conservé dans leurs plaisirs, le goût des Anciens, par rapport aux fleurs, aux eaux de senteur, & en general à tout ce qui flate l'odorat. Lorsque les gens un peu distinguez se visitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la visite, ont de longues bouteilles d'argent, qui jettent l'eau rose par plusieurs petits trous, à peu prés comme nos arrosoirs, & l'on les secoue sur le visage, & sur la tête de ceux, à qui l'on veut faire honêteté, auxquels on presente en même temps une assiette couverte de poudre de sandal, qui est un bois trés odoriferant, ils en frottent leurs habits, & comme cette poudre est jeaunâtre, & que la plûpart de leurs habits sont faits d'une Toile blanche trés-fine, cela fait dessus, un effet, qui d'abord me parût bizarre, & me surprit, mais un moment aprés m'étant ressouvenu que nous avions en France bien des gens, qui sur des habits noirs mettoient trés-exactement de la poudre jusqu'aux basques; je condamnai ma premiere surprise.

on ordinaire des femmes de dans leur retraite (car elles ueres plus que chez les Turcs) des bouquets, des guirlandes, des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement sur leur tête le jour de leurs nôces; en quoi ils suivent l'ancienne coûtume des Grecs qui étoient un peu delicats dans leurs plaisirs; lesquels, non seulement le jour de leurs nôces, comme l'on peut voir dans presque tous les Epithalames, mais encore pendant la douce saison du printemps, & de l'été, prennoient grand soin d'avoir toûjours des couronnes de fleurs, les plus belles, & les plus nouvellement cueillies.

ARTICLE XXXV.

De leurs Onctions.

PResque toutes les nations du monde ont regardé l'huile, comme une des choses dont on pouvoit le moins se passer; s'imaginant qu'il étoit impossible de se garantir des migraines, ou de toutes les autres douleurs, sans se frotter tous les jours la tête d'huile; ou en mettre sur la partie affligée; mais cette coûtume qu'une espece de necessité avoit d'abord introduite, ...ine dans la suite des temps, un des ...instrumens, dont se servirent le

Digitized by

le luxe, & la molesse, pour corrompre les moeurs des hommes.

Je dis que cette coûtume commença par une espece de necessité; car comme je viens de remarquer, elle étoit regardée comme un remede souverain contre les migraines, & particulierement dans le païs chauds : ce qui est toûjours de trés-certain; c'est que l'on n'y voit presque jamais devenir chauves, ceux qui ont soin de se frotter la tête d'huile. L'on voit dans L'écriture combien les femmes Juïves entr'autres étoient attachées à ces sortes d'onctions qu'elles preferoient souvent, aux choses mêmes les plus necessaires à la vie; ainsi cette veuve d'un Prophête laquelle s'adressa à Elizée, quoiqu'elle fût trés-pauvre, & que d'ailleurs elle manqua de tout, avoit cependant encore de l'huile pour s'oindre. *Non habeo ancilla tua quidquam in domo mea, nisi parum olei quo ungar.* *4. Reg c. 4. v. 2.*

Les peuples des Indes sont également attachez à cette coûtume, mais particulierement les femmes; & une de leurs plus grandes peines, seroit de n'avoir pas toûjours la tête luisante d'huile; mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne se servent que de celle de Coco.

Les onctions n'étoient pas seulement emploiées chez les anciens, contre les maux de tête, & pour les blessures, ils s'en servoient encore pour se fortifier les nerfs, & se rendre les membres plus souples, particu-

culierement aprés quelque exercice penible; ainsi nous voions dans l'Iliade, qu'Ulisse & Diomede étant revenûs de l'armée de Troiens, où ils étoient allé pour examiner ce qui s'y passoit, se laverent,
Iliad. l. 10. se frotterent d'huile, & se mirent à déjeuner, *Hique loti & uncti pingui oleo, jentaculo assidebant.*

Les Indiens en usent de même aprés leurs voiages, ou en general aprés quelque action qui les aura fatiguez, car pour lors ils ne se reposent, & ne mangent qu'aprés s'être lavez, & s'être frottez d'huile.

Autrefois les Athletes s'en servoient aussi, non seulement ceux qui étoient destinez à la lute, pour empêcher que leur ennemi n'éut prise sur eux, mais encore tous les autres, dans la veüe d'en être plus souples, & plus robustes.

Les Hommes ne regardant dabord que l'utilité dans ces onctions, n'y emploierent que des huiles simples, & sans odeur, mais peu à peu voulant joindre l'agreable à l'utile, ils y mêlerent les senteurs, & les aromates; ainsi, ce qui n'étoit dans le commencement, qu'un preservatif, ou un remede, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels, il falut aprés cela pour paroître beau, & galant avoir les cheveux tout humides d'essences, & être tel qu'Anacreon nous represente Bathille, car lorsqu'il donne au peintre les moiens de tracer comme il faut le portrait de ce beau

beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux humides.

Nitidas comas fac illi. Anacr. Ode. 29.

Virgile nous depeint Turnus de la même maniere, & dit que ses cheveux frisez avec un fer chaud, étoient tout humides de myrrhe.

Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes. Æneid. l. 12.

On poussa même la molesse, jusqu'à se faire sans scrupule, frotter tout le corps d'essences par des femmes, ce que Telemaque, & Pisistrate, tout sages qu'ils étoient, firent cependant aprés avoir visité le palais de Menelaus, & avant de se mettre à table, comme le rapporte Homere. *Hos autem postquam ancillæ laverunt, & unxerunt oleo.* Odyss. l. 4.

D'autres, immediatement avant de se mettre au lict, s'oignoient tout le corps d'huiles odoriferantes, ce que faisoient encore plusieurs Chrêtiens des premiers siecles, & ce que Clement d'Alexandrie condamna dans ceux de son temps. *Coronarum autem & unguentorum usus non est nobis necessarius, ad libidines enim & voluptates impellunt, maximè cum nox prope est.* Clem. Alex. l. 2. c. 8.

Les femmes étoient celles qui s'en servoient

Digitized by Google

voient le plus, & l'Arabie ne fournissoit pas des parfums assez forts pour satisfaire pleinement leur odorat : nos Européennes même étoient dans le même goût il n'y a pas encore fort long-temps; mais la mode aiant changé, il a été absolument nécessaire que le goût changea aussi, & que pour se conformer au temps, celle qui, il y a vingt-cinq ans, auroit demeuré sans aucune peine au milieu d'une douzaine des plus odoriferantes cassoletes, & qui portoit toûjours des gans de senteur, se pâme presentement à la veue de certaines fleurs, ou à l'aproche du moindre parfum. *Altro tempo, altro gusto.*

Lorsque, chez les Juifs, un homme entroit dans la maison de quelqu'un de ses amis, on lui presentoit des essences, pour s'en frotter la tête, & c'étoit un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faisoit d'un homme, que de ne lui en point offrir; ainsi le Pharisien chez qui nôtre Seigneur JESUS-CHRIST fut dîner, aiant trouvé mauvais qu'une femme, & entr'autres une femme pecheresse vint lui oindre les pieds; le Sauveur lui reprocha, que ce qu'il devoit faire lui même, cette femme l'avoit fait, lui disant vous n'avez pas oint ma tête d'huile, & cette femme en a versé sur mes pieds. *Oleo caput meum non unxsti; hæc autem unguento unxit pedes meos.*

S. Luc. c. 7. v. 46.

Le Psalmiste voulant marquer, qu'il n'aura

n'aura jamais de familiarité avec le Pecheur, dit qu'il ne se servira point de son huile, pour s'oindre la tête, *oleum Peccatoris non impinguet caput meum.* C'est-à-dire, qu'il ne le visitera point, & que par consequent il ne se trouvera point en occasion de recevoir ses honêtetez.

Les Anciens ne se servoient pas seulement d'huiles parfumées & d'essences pour leur usage, mais ils en frottoient encore les oiseaux, comme on peut voir dans cette aimable Ode, ou Anacreon fait parler deux colombes dont une portoit de sa part une lettre au beau Bathille. Sa camarade la felicite sur ce qu'elle a les aîles parfumées, & qu'elle repand par tout une odeur agreable.

Tot undè nunc odores,
Huc advolans per auras
Spirasque depluisque. *Anacr. Ode 9.*

Le Grec exprime encore beaucoup mieux.

Les Indiens ne presentent ordinairement à ceux qui leur rendent visite, que de l'eau rose, comme je viens de le remarquer dans l'article precedent : mais lorsque l'on fait quelque sejour chez eux, ils ne manquent pas de vous offrir de l'huile tous les matins.

Digitized by Google

✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦

ARTICLE. XXXVI.

De leur Exterieur affecté.

L'On peut dire des Indiens, qu'en general ils sont trés-propres : ils ont grand soin de se laver, & je suis asseuré, que sur les frequentes ablutions, ils auroient pû disputer contre les plus scrupuleux Pharisiens , avec lesquels ils conviennent outre cela en plusieurs choses , comme dans leurs prieres, qu'ils affectent quelquefois de faire en public, mais plus particulierement dans leur exterieur serieux, & composé.

L'emportement est chez eux la marque d'une ame basse, & ils ont un mépris tout extraordinaire, pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, & qui se mettent en colere : on a beau leur faire quelque tort, ou quelque injure, ils ne sortent jamais de leur assieté, mais ils ne laissent pas pour cela de se venger , & lorsqu'ils ont une fois resolu de nuire à quelqu'un , ils le font d'autant plus sûrement , & avec d'autant plus de danger, qu'ils ne se servent pour cela que de leur sang froid, & qu'ils y emploient toute leur reflexion. Ils cachent même si bien leur ressentiment, quequoi qu'entr'eux ils soient toûjours sur leurs gardes, avec ceux qu'ils sçavent n'avoir pas

sujet

ſujet d'être contens d'eux : cela n'empeche pas que tous les jours ils ne s'atrapent les uns les autres, & qu'ils ne voient ſouvent partir le coup qui les accable, de la main de ceux, qu'ils croient être leurs plus chers, & leurs plus fideles amis, & lorſqu'ils ſe voient ainſi trompez, ſans penſer à celui qui les a duppez, ils ſe contentent de s'accuſer eux-mêmes de leur malheur, & avoüent qu'ils l'ont bien merité, pour avoir eu de la confiance en un homme à qui autrefois ils avoient donné quelque ſujet de mécontement ; car ils ont pour principe, qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils ſoient les hommes du monde les plus portez à la debauche : ils ſont cependant trés reſervez dans le public : l'on n'entend jamais ſortir de leur bouche, de parole obſcene & leur exterieur eſt toûjours trés-modeſte : enfin on les pourroit propoſer pour des modeles de perfection morale, s'ils penſoient comme ils parlent, & s'ils vivoient de même.

ARTICLE. XXXVII.

De la maniere dont les Mogols diviſent les jours & content les heures.

LEs Mogols diviſent le jour entier, c'eſt-à-dire les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts, & chacune de

de ces parties, eſt encore diviſée en plusieurs autres, ſelon que les jours ſont longs, ou courts. Ceux, par exemple, qui ſont proche la ligne, & chez qui par conſequent, l'inégalité des jours & des nuits n'eſt pas fort grande, ont trés peu de difference dans leurs diviſions & dans leurs quarts: mais cette difference eſt plus ſenſible ſous les Tropiques, & elle augmente toûjours, à meſure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxale.

Ils ont pour connoître les heures, une horloge, à eau mais fort differente de la Clepſydre, qu'on pretend avoir été inventée par un certain Cteſibius d'Alexandrie, environ l'an ſix cens trente quatre de la fondation de Rome. La Clepſydre étoit compoſée de deux baſſins unis l'un à l'autre, dont l'un étoit plein d'eau, & l'autre étoit vuide. Ce dernier avoit dans ſon fond, un morceau de liege, qui l'occupoit entierement, excepté ce qu'il lui falloit, pour monter & deſcendre avec aiſance. On poſoit ſur ce liege, une petite figure qui tenoit une baguette à la main, avec laquelle elle marquoit les heures ſur les lignes qui étoient tracées ſur une petite colonne, qui étoit attachée aux bords du baſſin & qui s'élevoit au deſſus. Il y avoit un petit trou qui communiquoit de l'un à l'autre, & celui qui étoit plein, ſe vuidoit doucement dans celui où étoit le liege, que l'eau élevoit peu à peu, &

à

Digitized by Google

à mesure que le liege montoit, la petite figure qui étoit posée dessus montoit aussi, & marquoit ainsi les heures avec sa baguette.

Celle dont se servent les Mogols, & qu'ils appellent *Gari*, ou *Gadli*, est plus simple, mais aussi demande-t-elle plus de soin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toûjours l'œil dessus. C'est un bassin plein d'eau, dans lequel on met une petite tasse de cuivre, qui à un petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette tasse, & lorsqu'elle est pleine, & que l'eau qui à entré dedans, commence à se méler avec celle du bassin, elle vâ à fond, & le temps qu'elle a mis à se remplir, s'appelle un *Gari* qui selon l'observation que j'en ai faitte, se monte à vingt deux minutes, & trente secondes; de sorte que lorsque le jour est justement de douze heures, chaque quart contient huit *Garis*, qui font cent quatre-vingt minutes, c'est à dire trois heures. Quand les jours sont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de *Garis*, & ceux de la nuit en ont davantage, car l'on doit toûjours augmenter à l'un, ce que l'on retranche à l'autre, vû que le jour & la nuit doivent regulierement faire entr'eux, soixante & quatre *Garis*, c'est-à-dire, mille quatre cens quarante minutes, & selon nous, vingt quatre heures. Aussi-tôt qu'un *Gari* est passé ce-

lui

lui qui en a soin frappe avec un mareau sur une table de cuivre, autant de coups qu'il a passé de *Garis*, aprés quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on est, soit du jour, ou de la nuit.

Quelques-uns (au rapport d'Aben-Esra) on pretendu que les *Teraphim* dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture, étoient des horloges à eau, à peu prés tels que les *Garis* des Maures, mais ils ont avancé cela sans aucune preuve, & même sans aucune raison de vraisemblance, car, par exemple, les Dieux que Rachel vôla à son Pere Laban sont appellez dans le Texte *Teraphim*, & il n'y a pas, d'apparence de dire que, ce fut l'horloge de son Pere qu'elle enleva, car ce n'auroit pas été quelque chose d'assez precieux pour l'emporter furtivement, & pour meriter que l'on courut aprés comme fit Laban, qui chercha soigneusement dans toutes les tentes de Jacob, ce qui lui avoit été volé. Ces *Teraphim* étoient des Dieux Penates, & non pas des horloges, mais c'est une erreur de dire que ces figures aient jamais parlé, & que Rachel ne les emporta, que pour empêcher son Pere de les consulter sur sa fuite.

A R-

Digitized by Google

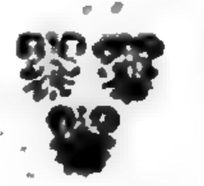
ARTICLE XXXVIII.

De leur principal Temple.

LEs Juifs regardoient avec raiſon le Temple de Jeruſalem, comme la maiſon du Seigneur, comme un lieu veritablement ſaint, & ou particulierement Dieu vouloit être adoré.

Les Mahometans dans leur erreur penſent la même choſe de la Mecque, & les Gentils Indiens de la Pagode de Jaguernat, qui eſt un grand bâtiment conſtruit ſur le bord de la mer, & aſſez proche de Balaſſor, l'on dit qu'elle eſt trés-riche, & qu'entre autres choſes, il y a une grande ſtatue, qui a deux gros yeux d'emeraudes, mais comme je n'y ai point été, & que je n'ai trouvé aucun Europeen qui put m'en parler avec certitude, je ne ſçaurois en rapporer rien de poſitif, & dire au juſte ce qui en eſt.

Le Mogol la fait fermer, au moins me l'a-t-on dit de même; & cela pour empêcher le concours d'un nombre infini de Gentils, qui y venoient des endroits les plus reculez des Indes, & dont les Brahmes retiroient beaucoup d'argent.



VOilà les points principaux en quoi j'ai pû remarquer, que les Indiens convenoient avec les Anciens, & particulierement avec les Juifs, mais un homme qui raisonneroit en Païen, trouveroit beaucoup plus de ressemblance entre ces deux Nations. Un Romain, par exemple, qui sous le regne de Titus les auroit connuës toutes les deux & auroit volu decrire leur caractere, l'auroit peut être fait ainsi.

Les peuples de la Judée, & ceux qui habitent les terres les plus reculées des Indes, conviennent assez dans leur genie, dans leurs coûtumes, & dans leur maniere de gouverner.

Tous deux vivent premierement dans une rude servitude, à laquelle ils sont d'autant plus assujetis, qu'ils aiment, & qu'ils adorent même leur captivité; je veux parler de leur Loy, qui est le plus dur de tous les Esclavages.

L'attachement scrupuleux, que ces deux peuples ont à l'antiquité les empêche de faire aucun progrés dans les sciences, & les oblige de rester dans l'ignorance de leurs Peres; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les éffraye, & c'est un crime chez eux, de rencherir le moin du monde sur ce qu'ont dit les Anciens.

La

La ſcience des uns & des autres ne conſiſte qu'à retenir par cœur, ce qu'ils diſent que les Dieux ont fait pour eux ; outre quelques livres de morale, dont ils ont ſoin d'apprendre les Preceptes, & qu'ils repetent à tout moment avec une gravité affectée, qui n'eſt pas moins une marque de leur ignorance, que de leur préſomption.

Ils ne ſont la guerre que par boutades, & ne vainquent que de même, ou pour mieux dire, ce ne ſont que des machines, que leurs Prêtres mettent en mouvement, & à qui ils inſpirent de la hardieſſe, ou de la crainte, ſelon qu'ils les aſſeurent, du gain, ou de la perte de la bataille.

Ils ſe batent quelquefois pour la defenſe de leur Religion avec une opiniatreté, qui étant fondée ſur quelque promeſſe de leurs Devins, ne peut tenir que de la fureur ; & ces malheureux ne s'apperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers, & qu'ils appeſantiſſent leurs chaînes, à meſure qu'ils donnent à leurs Prêtres, par leurs victoires, l'occaſion de travailler à l'affermiſſement de la Loy, ou plûtôt de la Tyrannie.

Au reſte comme ils traitent tous les autres peuples de profanes, qu'ils refuſent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, & qu'en general ils mepriſent tout le monde ; il ne faut pas s'étonner, s'ils en ſont également mepriſez.

Les premiers ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs, la domination des Romains, qui étoit cependant ce qui leur pouvoit arriver de plus avantageux ; car le commerce qu'ils ont été obligez d'avoir par là avec les plus polis, & les plus sçavans de tous les hommes, aiant commencé à leur dessiller les yeux, les a mis dans la liberté de penser d'orenavant par eux mêmes, & de n'être plus captivez à suivre les sentimens de leurs Peres ; aussi quelques uns depuis ce temps là se sont ils appliquez à l'histoire des autres Nations, & à l'étude des beaux arts, qui avant leur étoient inconnus.

Les chaînes des autres sont encore dans leur entier, & ce sera également un bonheur pour eux, si quelque nation civilisée peut jamais les rompre, en les soumettant à son Empire.

Ils penserent du temps d'Alexandre, sortir de leur captivité ; & si les Grecs avoient fait un plus long sejour dans les Indes, ils leur auroient infailliblement communiqué leur politesse, & leurs belles connoissances ; mais ce Heros vouloit vaincre trop de peuples pour oser se flater d'en pouvoir entierement assujettir aucun, & lui faire embrasser les loix du vainqueur ; à peine même paroissoit-il qu'il eut passé dans un païs, aussi-tôt qu'il en étoit sorti ; semblable en cela à ces torrens, qui laissent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont passé avec plus de rapidité.

Un

UN partisant de l'antiquité, ou un esprit austere parleroit bien autrement des Juifs, & des Indiens, quand même il ne feroit aucune distinction entre leurs Religions, & qu'il les regarderoit sur le même pied; & je crois que du peu de remarques que j'ai faites sur ces deux Nations, il pourroit tirer les reflexions suivantes.

Les Juifs & les Indiens ont conservé, au moins une grande partie de la simplicité des premiers hommes, que l'on voit reluire dans leur nourriture, dans leurs habillemens & dans leurs plaisirs, où ils cherchent toûjours ce qu'il y a de plus naturel; car ce qu'ils aiment le plus, est ce qui se presente le plus simplement à leur pensée, & ce qui flate le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer, fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages & des plus éclairez d'entr'eux; parce qu'ils connoissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulierement à ceux qui n'ont point encore d'experience; de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumieres.

Ils pratiquent avec une exactitude ponctuelle, toutes les regles que leur precrit la Religion qu'ils professent, & connoissant que les hommes ne être entierement à eux mêmes

ſont en quelque maniere nez pour la ſujetion ; ils aiment mieux ſervir les Dieux, & ſe ſoumettre aveuglement à leur Loy, que d'être les Eſclaves du caprice, & de l'ambition, comme le ſont preſque toutes les autres Nations.

Ils negligent toutes les ſciences, qui ne ſont point neceſſaires à la vie ; les regardant comme des connoiſſances, qui rendent à la verité les hommes plus éclairez, mais ſouvent auſſi plus malheureux, & preſque toûjours plus vains.

Ils ſçavent que le mal ſe gliſſe avec bien plus de facilité que la vertu ; c'eſt pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, de peur de ſe familiariſer auſſi avec leurs mauvaiſes coûtumes, & avec leurs vices ; & c'eſt pour s'empecher d'être obligez de vivre avec eux qu'ils ont fait quelquefois des efforts ſi ſurprenans, pour leur defendre l'entrée de leur pais, ou pour les en chaſſer.

Ils n'occupent point leur eſprit, à rien établir de nouveau ; & ne s'en ſervent, que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs Peres ; bien differens en cela des peuples, que nous appellons polis & civiliſez, où les hommes ne ſont jamais contens de ce que leur ont laiſſé leurs predeceſſeurs, où ils appliquent continuellement leur eſprit, à inventer quelque choſe, à forcer pour ainſi dire la nature ;

&

& où ils acquierent d'autant plus de reputation , qu'ils ont sçû s'écarter de la route de leurs Ancêtres , & s'éloigner du naturel.

VOicy d'un même objet , deux portraits bien differens , & bien contraires ; le Romain nous represente les Juifs , & les Indiens , comme des stupides , l'esprit austere nous en parle , comme de gens remplis d'une profonde , & d'une veritable sagesse, & chacun suivant le penchant qu'il à vers la nouveauté , ou vers l'antiquité.

Ainsi sont presque toutes les choses de la vie , que les hommes ne loüent , ou ne blâment ordinairement , que selon qu'elles conviennent , ou qu'elles sont opposées à leur inclination , y en aiant trés-peu de mauvaises , qui ne trouvent des approbateurs ; & encore moins de bonnes , qui ne rencontrent quelque censeur.

ARTICLE. XXXIX.

Des Indes en general , & de la maniere dont on y vit.

JE crois que le Lecteur me pardonnera bien , si malgré la resolution que j'avois prise , de ne parler que de la

Conformité des coûtumes des Indiens avec celles des Anciens; j'abandonne cependant entierement l'Antiquité dans ce dernier Article, si je prens le stile ordinaire des Relations, & si je parle un peu des Indes, comme tous les autres Voyageurs en ont parlé; quoique cependant je ne me flate pas de rapporter rien de nouveau sur ce chapitre, & que je sois trés-persuadé, que je ne dirai, que ce que plusieurs autres ont dit avant moy; aussi ne m'y arreterai-je que fort peu, & je n'en parlerai même, que pour ne pas paroître trop singulier, & trop attaché à mes premieres Idées.

Presque tous ceux qui n'ont point sorti de chez eux, se font une peinture avantageuse des Païs eloignez: ils s'imaginent, que l'on y trouve abondamment toutes les choses necessaires à la vie, ils les croient exempts des deffauts, & des desagremens qui se rencontrent dans le leur, & ils les regardent comme des endroits delicieux, parceque la plûpart des Voyageurs les leur depeignent de même dans leurs Relations, & qu'ils font presque toûjours des descriptions agreables, des païs qu'ils ont vû.

Avant que de sortir de l'Europe, j'avois lû quantité de Relations des Païs étrangers, & ces Relations me les representoient ordinairement, comme des lieux enchantez: tout y étoit beau, tout y étoit aimable, les plaisirs les plus innocens s'y presen-

presentoient en foule, & il ne manquoit à ceux qui vivoient dans ces heureux Climats, que d'y vivre éternellement, pour être éternellement heureux. Et je le croiois ainsi, parceque je l'avois lû de même; mais je me suis bien detrompé, depuis que j'ai vû ces endroits, dont on m'avoit fait des portraits si avantageux, & j'ai presque toûjours remarqué, que la plû-part de ceux qui en avoient parlé, avoient de beaucoup exageré leurs agremens, & qu'ils n'avoient dit que trés peu de choses, des incommoditez qui s'y trouvoient, & de tout ce que l'on étoit obligé d'y souffrir.

L'Autheur de la nature a partagé assez également ses faveurs à tous les differens pais: chacun a du bon & du mauvais, & lorsque l'on en a vû plusieurs, il est bien difficile de demeurer long-temps dans un, sans en regretter quelqu'autre, parce qu'il n'en est point, à qui il ne manque quelque chose, que l'on pourroit aisement trouver ailleurs. Ainsi l'on doit se defaire de tous les préjugez que l'on pourroit avoir sur cet article, & ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers, aucun endroit où l'on n'ait rien à desirer, & ou, si l'on trouve des plaisirs, on ne rencontre en même temps des peines.

La côte de Coromandel est dans la Zone Torride, aussi est elle exposée à de terribles chaleurs, il y regne pendant un certain temps de l'année, des vents, que

l'on appelle vents de terre, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre, & ces vents y sont les plus incommodes du monde ; ils durent ordinairement depuis les neuf à dix heures du matin, jusqu'à trois ou quatre heures d'aprés-midi, & il faut être fait au climat pour pouvoir sortir pendant ce temps là, car à chaque pas que vous faites il semble que l'on vous jette du feu au visage, sur tout depuis dix heures, jusqu'à deux, ce vent de terre est suivi d'un vent de mer, qui s'éleve aussitôt que l'autre a cessé, & qui est d'autant plus agreable, que la chaleur du jour a été forte : pour lors on peut tout à son aise, jouir des plaisirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrement des Païs chauds, le plaisir d'y voir toûjours les arbres verds ; cependant on s'y fait, & je ne sçai même si la varieté des saisons que nous avons en Europe, n'a pas quelque chose de plus agreable, car si l'on n'y ressent pas la rigeur de nos hivers, on n'y voit rien aussi, qui aproche de la beauté de nos Printemps, c'est un perpetuel été, mais une été trés-chaud qui brule toutes les herbes & deseche les Campagnes lesquelles ne conservent leur gazon qu'environ deux mois aprés la saison des pluies.

Les pluies y sont reglées, & y durent ordinairement depuis la moitié de Juin, jusqu'à la moitié de Septembre, & elles ne cessent presque jamais pendant ce temps

là, elles sont moins incommodse à Pondichery, qu'elles ne le sont ailleurs, parce que, comme le païs n'est que de sable ; elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le Royaume de Bengale sont presque impratiquables, pendant ce temps là, parce que la terre y est fort grasse, ces pluies sont absolument necessaires dans les Indes, & lorsqu'elles manquent, comme les ris demandent beaucoup d'eau ; on est seur d'y avoir la famine.

Le Ris est la nouriture ordinaire du païs : aprés qu'ils l'ont fait cuire, ils mettent du beure & du safran dessus, avec quelques herbes, d'autres y mettent de la viande, ou du poisson, & ils appellent cela des *Caris*, ils ont toûjours grand soin que le poivre y domine, mais à cela prés, ces ragoûts ne laissent pas d'avoir leur bonté.

La chasse y est assez abondante : on y trouve du sanglier, du chevreüil, du lievre, de la perdrix, du ramier, quantité de becassines, de canards sauvages, de cercelles, & de toute autre sorte d'oiseaux aquatiques. Je n'y ai jamais vû de lapin.

L'on ne peut gueres manger de meilleur poisson qu'à Pondichery ; il y en a entr'autres une espece qu'on appelle Pampre, c'est un poisson plat, & je ne puis mieux le comparer qu'a nôtre Turbot, il n'est cependant pas tout à fait si gros, mais la chair en est aussi ferme, & il ne lui cede en rien pour ce qui

Il y a dans cette même Ile une grande quantité de Caſſiers, qui ſont les arbres qui portent la Caſſe : on ſçait aſſez communement en Europe, comme ſont faits les batons qui enferment cette eſpece de gomme purgative ; ils ſont longs & ſecs lorſqu'ils ſont dans leur maturité, & quand il fait du vent, ces arbres qui ordinairement en ſont fort chargez ; les agitent & les font s'entrechoquer les uns les autres, ce qui fait un bruit qui d'abord étonne fort ceux qui en ignorent la cauſe, ſur tout, lorſqu'ils ſe trouvent au milieu d'une forêt, ou quelquefois ſans voir des Caſſiers auprés d'eux, ils entendent de loin tout ce tintamarre.

Il ſuffit d'avoir mis le pied dans les Indes, pour avoir entendu parler de Bethel, car aprés le ris, c'eſt la choſe qui y eſt le plus en uſage, & dont les Indiens, & même quantité d'Européens peuvent le moins ſe paſſer.

Ce Bethel eſt une plante, qui monte à peu prés comme nôtre Vigne-Vierge, & on donne ordinairement à chacune de ces plantes, un échalas d'environ quinze pieds de haut. Sa feüille approche aſſez de celle du lilas, mais elle n'eſt pas ſi épaiſſe, & c'eſt cette feüille, dont les Indiens ſont ſi friands, mais ils ne la mangent jamais ſeule : premierement ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillages, & enſuite ils enveloppent dedans,

fois un de nos soldats, qui aprés avoir resté plus de deux jours sans vouloir manger; deserta pour suivre une femme, que l'on m'assura lui avoir donné un Bethel, quoi qu'assurement la femme n'en valut pas la peine, étant fort vieille & fort laide, au lieu que le soldat étoit un garçon de trente ans fort-bien fait. Ils se servent aussi quelquefois de ces Bethels, pour empoisonner leurs ennemis.

J'oubliois de dire, que lorsque les Indiens sont blessez; ils font macher de la feuille de Bethel par quelqu'un, & se la font mettre ensuite dans leur plaie; & ce remede a un effet presque aussi prompt, que celui du Baume.

Generalement parlant, les terres des Indes sont fort desertes; on est souvent obligé de faire bien du chemin, pour trouver quelques pauvres chaumieres, ou quelques malheureux Villages qu'ils appellent *Aldées*, dont même la plûpart sont abandonez. Cette desolation est une suite des guerres du grand Mogol, qui à commencé par ruiner le Païs des Indiens, pour s'en rendre le maître, & qui par politique, continue toûjours à les tenir dans l'oppression & dans la misere, depeur qu'ils ne veüillent secoüer le joug, car malgré toutes les pertes qu'ils ont faites; ils sont encore en bien plus grand nombre, que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compassion, lorsqu'on fait reflexion à l'esclavage de

de ces peuples, & à l'entiere desolation de leur païs, & qu'on compare l'état dans lequel ils sont presentement, avec celui où ils étoient il n'y a seulement que cent ans.

On a toûjours regardé les Asiatiques, comme des gens moux & effeminez, & en cela on leur a rendu justice, car ils n'aiment gueres le travail, & ils sont au contraire tout à fait amis du repos: lors même qu'ils sont obligez de travailler, c'est avec une certaine indolence, qui fait bien voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moy je l'attribue à la chaleur du Climat, car j'y ai bien vû des Européens qui en trés-peu de temps, avoient contracté la même maladie; & on a même assez de peine à s'en garantir.

Cette indolence, & cet amour du repos, font qu'on ne neglige rien, pour se donner toutes ses aises; & on n'y reussit pas mal, pour le peu que l'on veüille en prendre la peine. Il est vrai, qu'on n'y voit pas ce grand monde, & qu'on n'y joüit pas de cette societé, qui fait tous les charmes de l'Europe; mais aussi faut il avouer que l'espece d'independance dans laquelle on y vit, flate extremement: le qu'en dira-t'on y ambarasse moins qu'ailleurs: la liberté y est tout à fait grande, & chacun y vit comme il le juge à propos: outre cela, on y est gros Seigneur à peu de frais, sur tout pour ce qui regarde le grand nombre des valets, qui en ce païs là, sont à fort bonne composition.

Digitized by

On peut diviſer les peuples des Indes, en Maures, en Gentils, & en Topas. Les Maures, comme j'ai déja dit, ſont les maîtres, les Gentils ſont les Eſclaves, & les Topas ne ſont proprement ni l'un, ni l'autre.

Ces Topas, ou Meſtis, ſont deſcendus de Portugais, & de femmes Indiennes: leur profeſſion ordinaire eſt celle de porter les armes, & s'ils n'ont ni les richeſſes, ni le teint de leurs Peres (car ils ſont geux & noirs) ils en ont conſervé au moins la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de Topas, à cauſe qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *Topica-log* ſignifie *Gens de chapeau*. Le grand Mogol en a quantité dans ſes armées, & s'en ſert ordinairement pour Canoniers, les François, les Anglois & les Hollandois en ont auſſi à leur ſolde. Ils parlent un mauvais Portugais corrompu, qui eſt la langue de commerce des Indes, & qu'on eſt abſolument obligé d'apprendre.

On ſçait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes & qu'ils en ont fait trembler toutes les puiſſances. Francois Almeïda Vice-Roy des Indes pour le Portegal, deffit dans un combat naval, Campſon Sultan d'Egipte; ce fut au commencement du ſeizieme ſiecle; & ſon ſucceſſeur le fameux Alfonſe d'Albuquerque ne ſe rendit pas moins recomman-

mandable par la priſe de Goa, & par quantité d'autres victoires qu'il remporta ſur les Indiens. Mais depuis ce temps là, ils ſont bien dechus, & preſque toutes les autres Nations de l'Europe qui ſont à preſent dans les Indes ne s'y ſont établies que ſur leurs ruines; particulierement les Hollandois, qui y ſont preſentement ce qu'y étoient autrefois les Portugais.

Ils n'ont pas eu ſeulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui laſſez de la dureté & de la tyrannie avec laquelle ils en étoient traittez; ſe ſoulevérent contre eux dans quantité d'endroits. Les habitans de l'Ile de Moëli, qui ſont tous Mahometans, & qui (à ce qu'on dit) ſont ſortis d'Arabie; furent du nombre de ceux qui ſe revolterent, ils maſſacrerent les Portugais & ſe rendirent maîtres de l'Ile. J'y ai vû une Moſquée, qui autrefois étoit une Egliſe Portugaiſe.

Outre ces Meſtis, qui veritablement ſont deſcendus des Portugais; il y en a encore d'autres qui prennent le nom de Topas; ce ſont ces Parrias dont j'ai parlé dans l'article 18. Lorſqu'ils ſe ſont faits Chrêtiens, ils prennent le chapeau & ils paſſent ainſi en un moment de l'Etat le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens, à la qualité de *Senhnor Soldad*, qui n'eſt pas peu de choſe parmi les Chrêtiens du Païs. Mais les autres Indiens les mépriſent toûjours, & ſçavent fort bien dire, qu'il

Digitized by Google

qu'il n'y a gueres que les geux qui embrassent le Christianisme; ils les appellent pour cela, *Christans d'Aros.* C'est-à-dire, *Chrêtiens de ris*; voulant dire par là, qu'ils ne se sont faits Chrêtiens, que pour trouver plus aisement à vivre, & pour avoir leur ris seur, car dans ce Païs là, on ne parle point de pain. Et dans le fond je ne trouve pas que les Indiens ayent si grand tort, qu'on le pourroit croire, car il est certain, que ces Parias sont ordinairement gens à faire tout au monde ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, & quoi qu'ils se fassent Chrêtiens, ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela. Ils sont fort sujets à voler, & quand ils ne peuvent pas se servir de leurs mains pour enlever quelque chose, ils se servent admirablement bien de leurs piéds. Ce que je dis icy surprendra dabord le Lecteur; cependant il n'y a rien de plus certain si vous laissez tomber quelque argent, quelque couteau ou quelque fourchete, & que vous n'y fassiez pas reflexion sur le champ; comme ordinairement ils ne portent point de souliers; ils relevent fort adroitement avec les doigts du piéd, ce qui est tombé, ensuite dequoi ils passent une main deriere eux, & trouvent le moien en pliant leur jambe de porter jusqu'à leur main, ce que le piéd a ramassé, & tout ce petit manege se fait sans que vous les voiez se baisser le moins du

du monde : ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup. Sur tout quand cela arrive le soir.

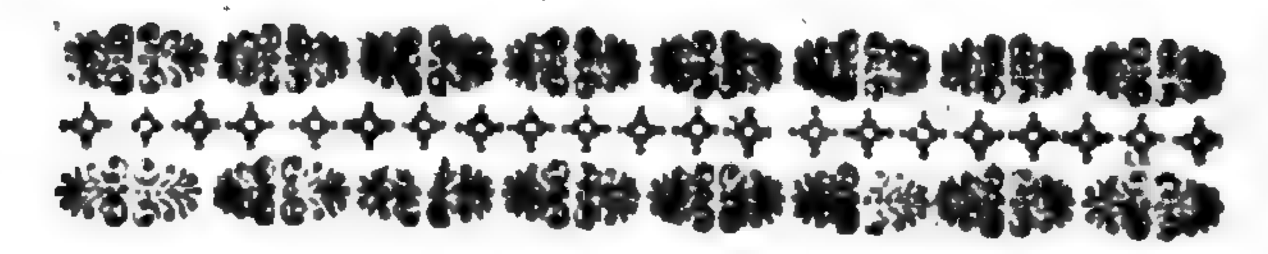
Il semble qu'aussitôt qu'ils se sont faits Chrêtiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à une personne digne de Foy, qu'un jour aiant trouvé une jeune fille qu'on avoit arrêtée, laquelle faisoit un métier qui est fort commun dans les Indes, & qui apparamment avoit fait quelqu'autre chose, car on n'y punit personne pour cela ; elle lui demanda, pourquoi elle ne travailloit pas, pour gagner sa vie, & que la jeune fille fort surprise de cette proposition, lui répondit, qu'elle étoit Chrêtienne. Belle maxime !

Je n'en dirai pas davantage sur les Indes, & même le peu que j'en ai rapporté, n'a été, comme je l'ai déja dit, que pour ne pas paroître trop singulier. Ceux qui auront envie de s'instruire pleinement de tout ce qui regarde les Indes, ses habitans, ses arbres, ses fruits, ses plantes, & ses differens animaux ; peuvent consulter quantité d'autheurs de nos jours qui sont entrez dans ce detail.

Digitized by Google

REFLEXIONS
SUR LES
VOYAGES,
ET
Sur les principales regles, que ſe doit preſcrire un
VOYAGEUR.

Digitized by Google



REFLEXIONS SUR LES VOYAGES.

LEs Voyages ſont, ce que ſont preſque toutes les autres choſes de la vie ; c'eſt-à-dire, qu'ils peuvent être, ou profitables, ou nuiſibles à ceux qui les entreprennent ; ſelon qu'ils ſçavent s'en ſervir bien ou mal.

Il n'eſt pas au monde, de meilleure école pour la vertu, & pour le ſçavoir vivre ; que les voyages pour ceux qui ſont aſſez heureux, pour les entreprendre avec de bons principes, & aprés de ſerieuſes reflexions ; mais auſſi, n'en eſt il pas de plus dangereuſe, pour ceux qui ont le malheur de s'y engager avec de mauvaiſes inclinations.

Voyager pour avoir ſeulement le plaiſir de dire j'ai vû bien du païs ; pour raconter des choſes qui paroiſſent extraordinaires ; & ſe faire regarder comme un oracle dans ſa Province ; c'eſt ſe donner de grandes peines inutilement, & travailler pour bien peu de choſe. Cer-

Certains quittent un païs pour entrer dans un autre, changent de climats, passent les mers; & ils appellent cela voyager, quantité de chôses leur passent par l'imagination, mais aucune n'y reste, soit par incapacité, ou par nonchalance; ils reviennent chez eux, comme ils en sont sortis, c'est-à-dire trés-ignorans : on auroit tort de les interroger sur les coûtumes des differens peuples qu'ils ont vûs, ou sur les principales antiquitez des Villes par où ils ont passé; puisque souvent, à peine même se ressouviennent-ils de leur nom.

De tels gens ne doivent pas naturellement prétendre à la qualité de voyageurs, puisque ce ne sont pour ainsi dire, que des miroirs; qui ont reçu plusieurs objets, sans en avoir conservé aucunes traces.

D'autres remarquent exactement jusqu'aux moindres particularitez qui sont dans un païs, la fertilité du terroir, les differentes especes de fruits qui s'y trouvent, le negoce, & le profit, que l'on y peut faire, & sur ces sortes d'observations ordinaires, qui font tant de plaisir à de certaines gens, & qui paroissent si fades à d'autres. Il semble que rien n'a échapé à leur curiosité, mais ils ne passent pas outre, ils font des livres, dans lesquels on peut apprendre en deux heures de temps, ce qu'ils ont eu bien de la peine à ramasser pendant plusieurs années; enfin ils se sont sacrifiez pour le public; qui leur doit être infini-

infiniment obligé ; puisqu'ils ont tant travaillé pour lui, sans avoir rien fait pour eux mêmes.

Le principal but d'un Voyageur, doit être de profiter de ce qu'il trouvera de bon chez les Etrangers, soit dans leurs connoissances, soit dans leurs maximes ; mais comme dans tous les endroits du monde, le bien n'est presque jamais sans le mal ; il ne doit pas moins prendre de précautions, pour éviter l'un, qu'il en prend pour profiter de l'autre.

Les premiers Voyageurs, qui furent tous des Philosophes, & des gens d'un âge meur, ne quittoient leur païs que dans cette vûë ; & leur unique pretention en visitant les terres étrangeres ; étoit de devenir meilleurs, & plus éclairez. Ils ne sortoient de chez eux, qu'aprés avoir fait des reflexions serieuses, sur ce qu'ils alloient entreprendre, & qu'aprés s'être mis par une longue étude de la vertu, en état d'éviter les écueils dont le monde est rempli, & qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus ; & ces sages precautions, faisoient qu'ils retiroient de leurs voyages, tout le profit qu'ils en pouvoient naturellement esperer.

Autre temps, autres moeurs ; tout le monde voyage presentement, & la plûpart le font sans s'embarasser fort du danger qu'ils vont courir, & sans même le connoître ; & comme ils ne cherchent assez

ordinairement, ny à regler leur cœur, ny à former leur esprit; il arrive trés-souvent qu'ils en deviennent pires, & que s'ils retiennent quelque chose; c'est presque toûjours ce qu'ils ont trouvé de plus mauvais.

Lorsqu'un homme est à son aise; qu'il a de bonnes lettres de change, & des récommandations fortes, pour tous les endroits par où il doit passer; il croit naturellement avoir tout ce qu'il faut pour voyager; & cependant il n'a encore, que la moindre partie des choses, qui sont necessaires pour une pareille entreprise.

Il est vrai, que pour voir le païs avec agrement, & pour profiter même de ce que l'on y trouvera de bon, il ne faut pas que l'argent manque; cependant, supposé qu'un homme, qui d'ailleurs auroit pourvû à tout ce qui pouvoit regler sa conduite; vint enfin à s'en trouver court, il en seroit quitte pour regagner sa Province avec un peu de peine, & le mal n'iroit pas plus loin, mais lorsqu'on voyage sans autre provision, que beaucoup d'argent, on court risque de se faire des maux, auxquels il sera bien difficile de remedier dans la suite.

Quand on veut sans peril voir les païs étrangers, & qu'au contraire on pretend tirer de ses Voyages, des reflexions capables de servir de regles le reste de sa vie, on doit commencer par se faire un fondement

dement ſolide de religion, que rien ne ſoit capable d'ébranler; car lorſque l'on voyage ſans cette precaution, & que l'on paſſe chez pluſieurs peuples de differente Religion; l'on ſe fait une eſpece de coûtume d'entendre parler de Dieu, & du culte qui lui eſt dû, de tant de manieres differentes, qu'il eſt trés dangereux, que l'on ne tombe ſur ce chapitre, dans une certaine indifference, qui tient fort du Deïſme; & c'eſt dans cette vûë qu'un habile homme de nos jours * a dit, qu'un homme ne rapportoit ordinairement de ſes longs voyages; qu'un peu moins de Religion, qu'il n'en avoit auparavant.

* *Mr. de la Bruyere.*

La ſeconde choſe, que doit rechercher un Voyageur, eſt un eſprit docile, & un moien de bien vivre avec les autres Nations, & pour cela, les regles generales de la civilité, qu'il a appriſes chez lui, ne ſuffiſſent pas, il faut encore de la raiſon & du bon ſens, & outre cela avoir de la force ſur ſon eſprit, pour pouvoir ſe contraindre à ſuivre les Coûtumes des autres, & ſçavoir ſe faire à leurs manieres de vivre; car ce ſeroit ſouvent manquer de politeſſe que de ſuivre toûjours celle de ſon païs.

Un homme qui ne ſuit, que les premiers mouvemens de ſon cœur, commence toûjours par condamner chez les étrangers, ce qu'il y trouve de contraire aux Coûtumes de ceux de ſa Nation; & cela fondé ſur la bonne opinion, que preſque tous les hom-

mes ont deux-mêmes, & de tout ce qui a quelque rapport à eux.

Il semble, qu'à mesure que nous nous éloignons de nôtre terre; ses interêts nous deviennent plus chers, & que nous nous sentons plus portez à les soutenir; de là naissent les disputes, & les querelles entre gens de different païs, & souvent quelque chose de pire; c'est un écueil fatal à plusieurs Voyageurs, & contre lequel on se doit bien donner de garde de heurter.

L'on doit autant que l'on le peut honêtement garder toûjours le silence sur sa Religion, & sur sa Patrie, & si l'on veut, que les peuples chez qui l'on passe, aiant bonne opinion de l'une, & de l'autre; il suffit de faire leur Eloge par sa bonne conduite.

On trouve dans un certain Etat Isolé, une espece d'assemblée de volontaires, ou de gens libres, au moins le pretendent-ils de même: le peuple s'y mêle de decider des affaires d'Etat, d'en parler publiquement, & de condamner ouvertement; ou d'approuver les maximes des Roys; ce qui au bout du compte, est presque l'unique chose, en quoi conciste ce fantôme de liberté dont ils font tant de bruit. C'est là qu'il est dangereux de prendre trop ardamment les interêts de son Païs; car l'impunité dont s'y flatte ordinairement la populace, en de pareilles rencontres; la rend plus farouche qu'en aucun lieu du monde. Un

Digitized by Google

Un Voyageur doit éviter, autant qu'il lui est possible de faire aucune inclination dans les endroits par où il passe : il faut absolument qu'il éleve autour de son cœur un rempart contre l'amour, car pour le peu qu'il se laisse toucher, il voira rompre insensiblement toutes les mesures qu'il auroit pu prendre, pour retirer quelque profit de ses voyages : il deviendra plus solitaire : il n'aura plus l'esprit rempli, que de l'idée de la Personne aimée : il sera insensible à tout le reste, & se trouvera par consequent hors d'état de faire toutes les remarques qu'il auroit faites, s'il avoit été le maître de son cœur.

Quelques-uns se recrieront peut-être contre cette maxime, disant qu'il est impossible d'apprendre la politesse, & les belles manieres d'un Païs, sans y voir des femmes ; ce que j'avoüe avec eux ; mais ce n'est pas en faisant une inclination particuliere ; car dans ces sortes d'engagemens on néglige bien-tôt l'esprit, & l'exterieur de la politesse, pour y laisser agir le cœur seul ; ainsi l'on ne peut tout au plus connoître, que la personne que l'on aime ; ce qui n'est pas une grande découverte, & sur le chapitre du cœur, il y a bien de l'apparence, que les femmes sont par tout les mêmes.

C'est dans les compagnies, dans les cercles composez d'hommes, & de femmes, que l'on peut apprendre à la verité mieux

Google

qu'ailleurs, qu'elle eſt la maniere de vivre d'un endroit ; car l'emulation, & l'envie de briller, & de paroître au deſſus des autres ; fait que chacun s'y étudie, à ſuivre dans toute ſa pureté, ce que ſa Nation a de plus parfait, & de plus poli ; mais tous ces ſoins, & toutes ces précautions s'évanouiſſent, quand l'amour s'en mêle tout de bon, particulierement dans les perſonnes d'eſprit.

Il n'eſt pas, je crois, neceſſaire de recommander à un Voyageur, d'éviter le jeu ; car perſonne n'ignore l'extremité où cette paſſion jette ſouvent ceux qui en ſont poſſedez.

Un homme qui eſt éloigné de ſon Païs, qui a perdu ſon argent, & qui n'a plus aucune reſource ; eſt dans un grand danger de tomber dans de certains defauts où la neceſſité l'engage, & dont il auroit rougi avant ſa perte ; les premiers pas qu'il fait pour s'éloigner du droit chemin, lui coutent à la verité quelque peine ; mais quand une fois il les a franchis ; il ſe fait inſenſiblement une habitude de n'en rougir plus, de n'y plus penſer, & même de s'en divertir ; ainſi quelquefois une ſeule faute de prudence, fait tomber un homme dans un abime de maux, dont il eſt trés difficile qu'il puiſſe ſe tirer.

Mais ſuppoſé qu'il ait aſſez de vertu, pour s'empêcher de rien faire de bas dans une pareille occaſion ; au moins ne peut-
on

on pas nier, que ce ne ſoit un grand trait d'imprudence, de ſe mettre au hazard de perdre ce que l'on a, dans l'eſperance de gagner ce que l'on n'a pas, & de riſquer le certain dans la veüe de l'incertain; pour moy je le compare au chien de la fable, qui nageant, & tenant un morceau de viande entre ſes dens, le lâcha pour prendre une ombre, & ſe trouva ainſi fruſtré, & de ce qu'il poſſedoit, & de ce qu'il eſperoit attraper.

Le peu de ſolides amitiez qui ſe font dans la vie, doivent generalement nous engager à prendre de grandes precautions, avant que d'en lier aucune; mais plus particulierement dans les païs étrangers, où l'on ne manque pas de trouver de ces gens, qui ſe jettent à la tête de tout le monde, & qui malgré vous pretendent être de vos amis. Dés la premiere entrevüe ils veulent vous faire des confidences, ou en tirer de vous, ils jurent qu'ils vous ouvrent leur cœur, parce qu'ils trouvent dans vous un certain je ne ſçai quoi, qui leur revient; & vous aſſeurent que vous étes le ſeul auquel ils ſe ſoient decouverts ſi franchement, mais ce qu'ils ont dit à vous, ils l'ont dit de même à cent autres. *M. de la Bruyere.*

L'on doit donc éviter avec ſoin ces ſortes d'eſprits; puiſqu'ils ne peuvent avoir pour principe de leurs civilitez bruſques; ou qu'une grande legereté, ou qu'une envie de trouver des dupes.

Plusieurs se sont perdus par de semblables liaisons, qu'ils avoient faites sans reflexion, & sans connoître ceux avec qui ils s'engageoient : ils les ont suivis, & insensiblement ont tombé avec eux. D'autres en sont quittes à meilleur marché, & n'y perdent que de l'argent, mais les uns & les autres sont toûjours fort à plaindre.

Il est cependant à souhaiter pour un Voyageur, qu'il ait avec lui un ami, mais un ami sincere & qu'il ait eu le temps de connoître à fond, avant que d'en venir avec lui, à une entiere confidence ; car lorsque l'on coure seul le païs, outre qu'il est dangereux, que le defaut de compagnie, ne nous engage quelquefois dans une mauvaise ; c'est qu'il est bien difficile, que nous remarquions aussi exactement ce qu'il y a à remarquer, que lorsque nous avons avec nous une personne, qui cherche aussi de son côté ; car il se fait pour lors une espece d'emulation, à qui decouvrira davantage, & à qui fera des reflexions les plus solides, & les plus sçavantes, sur ce qu'il a vû.

Deux amis qui voyagent ensemble, & qui tous les deux se conduisent par de bons principes, peuvent encore se soûtenir l'un l'autre dans les occasions de chute ; car tel à tombé quelquefois dans de certains desordres, & a succombé à de certaines foiblesses, qui y auroit resisté, s'il avoit

eu

eu avec lui un veritable ami, capable de lui ouvrir les yeux ſur le peril où il ſe trouvoit.

Les bonnes qualitez du cœur ſont à la verité les principales, pour un homme qui veut voyager ſans danger, & avec profit; mais elles ne ſuffiſent pas, & il en faut encore de celles de l'eſprit, dont les plus eſſentielles ſont l'étude de l'hiſtoire, & une connoiſſance, au moins mediocre, de la Geographie.

Il faut au moins qu'un homme ſçache les points principaux de l'hiſtoire des Royaumes par où il doit paſſer, car ſans cela il s'y trouve tout neuf; il entend continuellement parler de faits nouveaux, qui le ſurprennent, & ſur leſquels il eſt obligé de garder le ſilence; & outre cela il eſt hors d'état de profiter des antiquitez, des reliefs, des peintures, & des inſcrpitions qui s'y trouvent, leſquelles ne diſent jamais les choſes qu'à demi, & ne ſont par conſequent pas capables d'inſtruire un homme, qui d'ailleurs n'a aucune idée du fait dont il s'agit.

La Geographie eſt encore neceſſaire à un Voyageur; car enfin doit-on connoître où l'on eſt, où l'on va, & ſçavoir ſous la domination de quel Prince on vit. Et il ſeroit honteux, lorſque l'on eſt ſur le point de quiter, un païs, d'ignorer celui dans lequel on doit entrer.

Les

Digitized by Google

Les Langues sont d'un grand secours dans les voyages; mais il est bien difficile d'en sçavoir assez, pour se faire entendre seulement dans toute l'Europe; cependant je crois que le François, l'Italien, l'Almand, & l'Anglois, conduiroient un homme bien loin; pour ce qui est du Latin, l'on sçait qu'il n'est ordinairement en usage qu'entre les sçavans. Et qu'il est par consequent inutile pour le commerce du monde.

Le profit que l'on peut faire en voyageant est different selon les differens païs. L'on peut, par exemple, apprendre beaucoup dans l'Europe, pour les manieres de vivre, pour les beaux arts, & pour la politique; les Païs Orientaux sont trés-steriles sur ces sortes de choses; nous ne sçaurions nous approprier leurs manieres & leurs Coûtumes sans paroître ridicules, car elles sont trop opposées aux nôtres; les beaux arts y sont fort negligez; & la politique y est toute de sang. Mais d'un autre côté l'on y trouve une infinité de restes de l'Antiquité; parce que generalement en tout, les Orientaux changent beaucoup moins que les Européens. Par ces restes d'Antiquité, je ne pretens pas parler des ruines & des debris de Palais, qui sans contredit sont bien plus frequens en Europe qu'en Asie, mais je veux parler des Coûtumes, & des manieres de vivre de ces peuples, qui veritablemet sont bien

Digitized by Google

bien des restes de l'Antiquité la plus reculée.

Je crois qu'un homme qui avant son voyage voudroit prendre de justes mesures ; y pouroit faire une quantité de belles remarques. Et bien applanir leschemin des lettres, mais sur tout celui de l'Ecriture Sainte.

Il faudroit pour cela s'y preparer pendant quelque temps, faire, par exemple, une recueil de tous les passages de l'Ecriture, qui paroissent les plus difficiles, & où il semble que l'on est obligé de recourir aux allegories; voyager, pour ainsi dire, ces memoires à la main, & ne pas manquer d'y marquer tout ce qu'on trouveroit qui pourroit y avoir quelque rapport.

Ces remarques ne seroient pas seulement utiles à l'étude de l'Ecriture ; elles serviroient encore à justifier plusieurs endroits des Anciens qui nous paroissent ou ridicules, ou supposés ; mais d'un autre côté elles pourroient aussi nous detromper de quantité de choses que nous admirons dans certains Autheurs, & que no croions fort veritables.

Concluons de tout ceci, qu'un homme qui sçait voyager comme il faut, à de grands avantages; il peut former son esprit par ses remarques regler son cœur par ses reflexions; & polir ses manieres, par le commerce qu'il a avec les honêtes gens de plusieurs païs; il en est bien plus propre aprés cela

la à la vie civile; il a sçû s'accommoder aux manieres de differens peuples; ainsi il y a toutes les apparences, qu'il sçaura se faire aux differens humeurs de ceux qu'il sera obligé de voir; & qu'il ne se revoltera point contre ce qu'il trouvera dans les autres de contraire à son inclination; ce qui est presque l'unique poinct, en quoy consiste, ce que nous appellons le sçavoir vivre.

F I N.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. DEs Etats du grand Mogol. pag. 1
ART. II. De La Circoncision. 12
ART. III. Des causes principales du Paganisme & de l'Idolatrie. 31
ART. IV. Des Sacrifices des Indiens, & de leur maniere d'honorer les Dieux. 40
ART. V. Des lieux qu'ils choisissent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, & de la construction de leurs Temples. 45
ART. VI. Des Temples dediez à Priape. 54
ART. VII. De leurs Dieux Penates, & de l'Origine de ces Divinitez Tutelaires. 57
ART. VIII. De leurs Eaux lustrales. 65
ART. IX. Du Fleuve le Gange, & des terres qu'il arrouse. 73
ART. X. De la Metempsicose. 82
ART. XI. De la maniere charitable dont les Indiens donnent à boire aux Passans. 91
ART. XII. De leur maniere de manger les Sauterelles. 9
ART. XIII. Des endroits fortifiez où les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux.
ART. XIV. De leurs Edifices publics.

M ART.

ART. XV. *Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la brancheur de leur teint ; & des miroirs qui sont en usage parmy elles.* 103
ART. XVI. *De leur Coûtume de laisser croître leurs Ongles.* 106
ART. XVII. *De leurs Ceremonies Nuptiales.* 107
ART. XVIII. *De leurs differentes Tribus, ou Castes.* 112
ART. XIX. *Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.* 119
ART. XX. *De leurs excommuniez.* 121
ART. XXI. *De leur maniere de construire les jardins, & de les arrouser.* 123
ART. XXII. *De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêté.* 127
ART. XXIII. *Des mauvais presages qu'ils tirent de la situation, ou du croassement des corneilles.* 129
ART. XXIV. *De l'aversion qu'ils ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre-eux.* 131
ART. XXV. *De leurs funerailles.* 132
ART. XXVI. *De leurs Religieux appellez Fakirs.* 141
ART. XXVII. *De leurs Enchantemens.* 151
ART. XXVIII. *De leurs Prêtres appellez Brahmes.* 159
ART. XXIX. *De l'horreur qu'ils ont pour toutes sortes de vins.* 169
ART. XXX. *De leur negoce & de leur mauvaise foy.* 178
ART. XXXI. *Du rang qu'ils donnent aux arts, & du sentiment des anciens sur la soie.* 179
ART. XXXII.

ART. XXXII. *De la maniere dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.* 186

ART. XXXIII. *De leurs Armées, & de leur maniere de faire la Guerre.* 196

ART. XXXIV. *De leurs Eaux de senteurs.* 205

ART. XXXV. *De leurs Onctions.* 206

ART. XXXVI. *De leur Exterieur affecté.* 212

ART. XXXVII. *De la maniere dont les Mogols divisent les jours & content les heures.* 213

ART. XXXVIII. *De leur principal Temple.* 217

ART. XXXIX. *Des Indes en general, & de la maniere dont on y vit.* 223

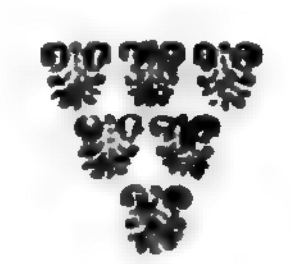
Reflexions sur les voyages, & sur les principales Regles que se doit prescrire un Voyageur. 239

Fin de la Table.

Digitized by Google

ERRATA.

Page	*ligne*	*faute*	*Correction.*
3	8	entrepre.'nent	entreprennant.
5	29	du foible	du plus foible.
17	22	fait	faits.
48	7	eu	eüe.
59	31	poussé	poussée.
62	4	eu	eüe.
70	21	eu	eüe
77	13	leur	leurs.
77	21	avaleur	avaler.
78	20	respet	resp:ct.
86	17	experimenté	experimentée.
105	10	eu	eue.
111	15	arrosé	arrousé.
112	13	leur	leurs.
114	29	cet	cette.
115	14	offerts	offert.
122	19	contracté	contractée.
129	14	*bominabile*	*abominabile.*
141	4	aimé	aimées.
168	29	fait	faite.
172	addition	*moris*	*amoris.*
171	31	Dieu	Dieux.
180	22	soe	soie.
205	14	arrosoirs	arrousoirs.
210	31	*unxsti*	*unxisti.*
213	13	mecontement	mecontentement.



Digitized by Google

EXTRAIT
DU
PRIVILEGE DU ROI.

PHILIPPE par la Grace de Dieu, Roi de Castille, de Leon, d'Arragon, &c. Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Lorraine, de Brabant, &c. a octroié à GEORGE DE BACKER Imprimeur & Marchand Libraire de pouvoir lui seul imprimer ce Livre intitulé, *Conformité des Coûtumes, des Indiens Orientaux, avec celles des Juifs, &c.* Defendant bien expressement à tous autres Imprimeurs & Libraires, de contrefaire ou imprimer ledit Livre en partie ou en total, soit en plus grandes ou moindres caracteres & format, ou soûs pretexte d'augmentation ou autre chose; ou ailleurs ci-devant ou dépuis imprimé, porter, vendre ou trocquer en ce Païs, pendant le terme de neuf années consecutives, sous peine de perdre lesdits Livres & d'encourir l'amende de trente florins pour chaque exemplaire: permettant pour cet effet au predit Suppliant qu'il pourra faire arrêter & confisquer, &c. Fait à Brusselles, ce 9. Octobre, 1703.

Signé

LOYENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

0056661272

Digitized by Google